

Le Samedi ^{10^f}

MAGAZINE ILLUSTRE - LITTERAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL



Voyez notre morceau de musique : " PETIT PIERRE " par MARIUS CARMAN



Pour Hommes

qui cherchent à varier leur diète

— GRAINS SOUFFLES, croquants et rôtis,
avec la richesse de la noix !

LA VARIÉTÉ, voilà le secret de plaire aux appétits capricieux. Remplacez votre déjeuner habituel par un aliment tellement nouveau et délicieux que personne n'y sache résister.

Demain — servez du Puffed Rice (Riz soufflé) Quaker, la plus délicate, la plus alléchante des céréales alimentaires. Ce sont des grains savoureux, grossis, par explosion, à huit fois leur grosseur normale, réjouissants comme le matin, incomparablement délicieux.

Vous les servez avec crème ou lait, ou dans des bols, à parties égales, ou encore avec fruits frais ou cuits.

Vous le donnez aux enfants comme menu de déjeuner, comme agrément de leur souper ou pour croquer entre les repas, en guise de douceurs. Il y a pour le préparer quantité de recettes dont chacune constitue un délice nouveau. Commandez aujourd'hui du Puffed Rice (Riz soufflé) Quaker chez votre épicier.

Le Puffed Wheat (Blé soufflé) aussi

Le Puffed Wheat (Blé soufflé) Quaker est une autre céréale exquise, consistant en grains de blé que l'on a fait exploser comme le riz. La plupart des mères prennent un paquet de chaque céréale, blé et riz, et varient ainsi leur menu.

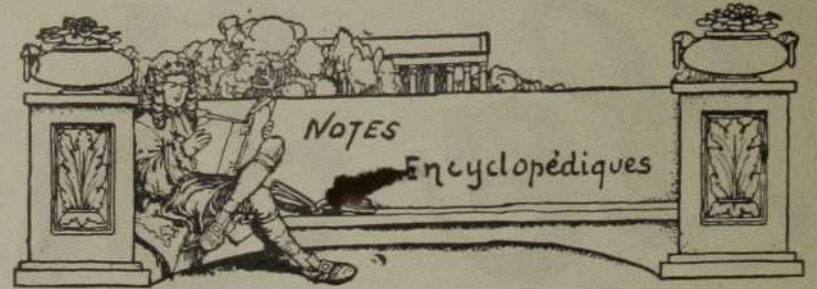
* * * *

Servez-vous du Puffed Wheat (Blé soufflé) et du Puffed Rice (Riz soufflé) comme garniture de crème à la glace. Avec du sirop et des fruits frais, ils font de délicieux rafraîchissements.

Exquis également dans les macarons, à la place des noix dans les fragiles bâtons de praline et les fondants et en guise de minuscules biscuits dans la soupe. Les ménagères trouvent à chaque instant un nouvel usage à faire de ces grains savoureux.



Produits des minoteries Quaker, Peterborough et Saskatoon.



La production totale des forêts du Canada a rapporté la jolie somme de 197,459,331 dollars.

* * *

On estime qu'il y avait, en 1924, dans la Saskatchewan: 1,570,517 chevaux, 1,528,421 bovins, 123,326 moutons et 992,424 porcs.

* * *

Les terres boisées du Canada occupent une superficie de 950,000 milles carrés.

* * *

L'industrie meunière et minotière occupe le deuxième rang parmi les industries canadiennes. Il s'est fondé, l'an dernier, vingt-trois nouvelles minoteries.

* * *

On a déposé 80,000,000 de jeunes poissons blancs dans le lac Erié, l'an dernier.

* * *

La province de Québec fut le berceau de la pisciculture en Amérique du Nord. Les premiers essais datent de 1856.

* * *

L'an dernier, les quarante et un établissements du Gouvernement fédéral ont distribué environ 886,000 alevins de tout âges dans les lacs du Canada.

* * *

Le total des forces hydrauliques aménagées au Canada était, le 1er février de cette année, de 3,570,000 c.v.

* * *

En 1923 la production totale de pommes a été — au Canada — de 4,493,183 barils évalués à la somme de \$24,489,350.

* * *

On compte 20,000 renards noirs argentés enregistrés au Canada.

* * *

Les deux cinquièmes de la Russie sont couverts de forêts.

* * *

La ville de Tokio est maintenant la septième plus grande ville du monde.

* * *

On emploie chaque jour plus de 100 tonnes de bois pour fabriquer des allumettes dans le monde entier.

* * *

En Espagne on trouve des montagnes de sel ayant jusqu'à 400 pieds de hauteur.

* * *

Le train le plus rapide de l'Angleterre est celui qui va de Londres à Swidon. Il fait 77 milles et quart en 75 minutes.

La récolte mondiale du coton a été l'an dernier de 12,500,000,000 de livres.

* * *

Avant la guerre l'Allemagne exportait 750,000 machines à coudre par année.

* * *

Il a été pris 139 divorces à la dernière session du Canada.

* * *

Le Royaume-Uni consomme environ la moitié de la production mondiale du thé.

* * *

La crème à la glace nous vient d'Italie. Elle fut introduite en France vers 1550 et en Angleterre vers 1786.

* * *

Au Danemark, chaque fois qu'un bûcheron abat un arbre il doit le remplacer immédiatement par un autre.

* * *

Le bambou géant qui atteint quelquefois 120 pieds pousse à raison d'un pied par jour.

* * *

On trouve plus de 40,000 puits d'huile dans la Pennsylvanie.

* * *

Une huître, dans son existence, produit environ neuf millions d'oeufs.

* * *

On doit construire un pont gigantesque dans le havre de San Francisco. Ce pont aura 4,000 pieds entre les piliers. Les tours auront 1,010 pieds de hauteur et la longueur totale du pont sera de 6,640 pieds.

* * *

Autrefois, en Espagne, les gants des dames étaient décorés de pierres précieuses.

* * *

La température de la terre monte de 1 degré fahrenheit par chaque 60 pieds de profondeur dans la terre.

* * *

La température de la mer décroît à mesure que la profondeur augmente. Dans l'océan Pacifique quand la température à la surface est de 54 degrés fahrenheit, à une profondeur de 2,652 pieds on ne trouve plus de 40.5 degrés.

* * *

Au dix-septième siècle le terrain où se trouve le marché Billingsgate, à Londres, fut vendu pour la somme de 95 livres anglaises. Aujourd'hui les locataires de ce terrain paient en loyer seulement la somme annuelle de 36,500 livres.



DISQUE-O-PHONIE

LES PURITAINS

(Bellini)

Enregistré sous le No 48783, disque Columbia, par Hipolito Lazaro.

L'AMOUR JADIS (*A te, o cara*)

L'amour jadis, femme adorée,
me guidait vers toi furtif et tout en pleurs;
aujourd'hui il me conduit à tes côtés
au milieu des fêtes et de la joie!
Dans l'éclat d'un si beau moment,
si je me rappelle mes chagrins passés,
je suis dans l'ivresse...
je n'en ressens que mieux tout mon bonheur.
Mon émotion, mes regards,
mes soupirs te diront
quelle flamme me dévore,
et de quel amour mon coeur est enivré.
Toujours à tes côtés,
ô mon ange d'amour,
je vivrai heureux en t'aimant...
c'est sur ton sein que je rendrai le dernier soupir.

L'AFRICAINNE

(Meyerbeer)

Enregistré sous le No 88622, disque "La voix de son maître"-Victor, par Titta Ruffo.

LA LEGENDE D'ADAMASTOR

Adamastor, roi des vagues profondes,
Au bruit des vents apparaît sur les ondes.
Et que son pied vous heurte sur les eaux,
Malheur à vous, navire et matelots!
A la lueur des feux et des éclairs,
Le voyez-vous?... c'est le géant des mers,
Soudain l'abîme engloutit vos vaisseaux...
Mort à l'impie!... et la mort sous les flots!
Ah! ah! ah! vous tremblez...

Ah! vous bravez, insensés que vous êtes,
Adamastor, le géant des tempêtes!
Adamastor au marin imprudent
Lance un défi, porté par l'ouragan:
A la lueur des feux et des éclairs,
Le voyez-vous?... c'est le géant des mers.
Soudain l'abîme engloutit vos vaisseaux...
Mort à l'impie!... et la mort sous les flots!
Ah! ah! ah! vous tremblez...



PEERLESS
ERASMIC
Le délicat SAVON

C'EST plus qu'un nettoyeur, c'est un aliment de la peau.
Il nourrit les tissus épidermiques, apporte à vos joues
l'éclat de la jeunesse radieuse et fait s'attacher à votre
personne un parfum délicat et tenace qui exerce un charme
subtil.

Composé, par procédé secret unique, des ingrédients les
plus fins, moulu au point de ne contenir qu'un minimum
d'eau, formant un pain dur et ferme jusque dans chacune
de ses parcelles, parfait de texture.

20c le morceau. Vous pouvez vous le procurer, ainsi que
les autres spécialités de toilette Erasmic,
chez tous les pharmaciens.

Fabriqués par les PARFUMEURS ERASMIC, Londres et Paris
Agents canadiens—Anglo-American Agencies, Limited
41-43 rue Saint-François-Xavier, Montréal 88F



Votre Habit
de Printemps

Faites aujourd'hui le ménage de
votre garde-robe — et envoyez,
pour le faire nettoyer ou teindre,
votre HABIT ou PARDESSUS.

UP. 7640

TOILET LAUNDRIES LIMITED
"LE MEILLEUR A L'EPREUVE" 242, RUE GUY

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue
Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents
pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

ALASKA

Le Pays des Spectacles Etranges et des Beautés Souveraines

Imaginez un chaos de montagnes gigantesques et couvertes de neige, des villages curieux nichés dans des anfractuosités de la côte abrupte, des glaciers immenses sur lesquels se joue le soleil et, marquant le site des bourgades indiennes, des totems mystérieux qui rappellent des légendes fantastiques.

Toutes ces merveilles et mille autres sont facilement accessibles. Un train de luxe du Chemin de Fer National du Canada vous mène au Pacifique par une route qui traverse les Rocheuses et est superbe par elle-même.

À Vancouver vous prenez l'un des navires du Chemin de Fer National du Canada, vrai palace flottant, et pendant les cinq jours qu'il faut compter pour aller à Skagway vous voyez se dérouler sous vos yeux les paysages de la côte du Pacifique, des paysages uniques au monde.

Le Continental Limited quitte Montréal à 10h15 tous les soirs pour Winnipeg, Saskatoon, Edmonton et Vancouver.

Demandez les brochures descriptives et renseignez-vous sur les tarifs réduits pour touristes.

Bureau des Billets en Ville,
230 rue St-Jacques,
Montréal

CANADIAN
NATIONAL
RAILWAYS



QUEBEC DONNE LE BON EXEMPLE

La Loi de Tempérance de notre province est une source d'inspiration pour tous les gouvernements.

ELOGES DE PARTOUT

Quelques mois après l'institution de la Loi des Liqueurs dans la province de Québec, les journaux des autres parties du Dominion et des Etats-Unis envoyaient des représentants chez nous pour étudier sur place cette nouvelle législation de tempérance.

Après avoir fait une enquête minutieuse dans les grands et les petits centres, tous ces journalistes étrangers ont proclamé le succès de la loi de tempérance de la province de Québec.

« Le grand problème social des boissons enivrantes est solutionné dans Québec par la loi créée en 1921 », écrivait un rédacteur du « New York Times », en 1922. « La mise en opération de cette législation est un succès merveilleux ».

Ces beaux témoignages ne doivent pas surprendre ceux qui ont observé avec soin la mise en opération de la Loi des Liqueurs dans notre province. La modération dans la distribution des spiritueux a été un des premiers soucis de la Commission nommée par le gouvernement. Les magasins sont peu nombreux et les heures de vente ont été réduites au minimum.

Dans les municipalités de la province où la majorité des contribuables ne voulaient pas de magasins de liqueurs, la Commission a refusé d'en ouvrir. Quelquefois, lorsque le sentiment était également partagé, on n'a pas voulu doter une localité d'un magasin de liqueurs.

La Colombie Britannique a été la première province à suivre la province de Québec dans cette voie vers la tempérance, où nous avons fait de si remarquables progrès depuis quatre ans. La Colombie a imité, avec quelques modifications, notre loi avant même qu'elle ne fut mise en opération.

Le Manitoba et l'Alberta sont venus ensuite et ont pris le contrôle de la distribution des spiritueux. Les gouvernements de ces deux provinces sont satisfaits de ce régime et d'autres l'approuveront.

L'Ontario, qui était fier de se proclamer la province la plus tempérante du Dominion, s'est aperçue que Québec, avec sa nouvelle loi, faisait de plus grands progrès dans la guerre à l'alcoolisme. On a proposé au peuple d'Ontario de suivre l'exemple de Québec et dans un referendum resté célèbre, Toronto a voté par 100,000 voix de majorité en faveur d'une loi semblable à celle de notre province. Ce témoignage, qui n'a été accordé à Québec que trois ans après l'institution de la Commission des Liqueurs démontre que les résultats de notre grande expérience ont été hautement appréciés en dehors de la province de Québec.

((Communiqué)).

CONSERVES DE FRUITS

On donne le nom de conserves aux fruits conservés dans un sirop clair. Le mot confiture désigne plutôt des fruits cuits dans un sirop épais. Les fruits en conserves gardent leur saveur naturelle et sont moins riches que les confitures. D'autre part, les fruits confits sont plus faciles à conserver, car les premiers requièrent des vases fermant hermétiquement et de plus un endroit très frais.

Il n'est pas toujours nécessaire d'employer du sucre pour les conserves: si les fruits sont bien stérilisés et bien fermés, ils se garderont parfaitement dans l'eau.

VIENT DE PARAITRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE
200 PAGES

NOMBREUSES
ILLUSTRATIONS

Prix \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

SAINT-VINCENT DE PAUL, QUE., CAN.



Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES
ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU
TRAITEMENT DENISE ROY
EN 30 JOURS

Le TRAITEMENT DENISE ROY développe et raffermi rapidement la poitrine.

D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre; il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY,
DE 30 JOURS, AU COMPLET, \$1.00

MME DENISE ROY, 313, RUE AMHERST, MONTREAL
Boîte Postale 2740 Dépt 1 Tél.: Est 9252 J

Renseignements gratuits donnés sur
réception de 3 sous en timbres.



Toute correspondance
strictement confidentielle.



L'intéressante épreuve

L'honnêteté est-elle un vain mot? Sommes-nous honnêtes quand l'on nous voit, quand nous ne pouvons pas faire autrement, quand nous y trouvons du profit ou bien quand notre conscience nous en fait un devoir? C'est ce que l'on a cherché à savoir et qui ne paraît pas encore être bien défini jusqu'ici.

Il y a des gens qui, parfois, s'amuse à faire des expériences relativement coûteuses pour étudier le caractère humain et qui ne sont guère plus avancés après qu'auparavant.

Tel fut le cas d'un journal français qui, un beau jour, s'avisait de rechercher, non combien il pouvait y avoir d'honnêtes gens sur la terre, mais quelle était leur proportion dans un milieu restreint.

Il usa d'un moyen facile et simple:

A une centaine de gens dont il prit les noms au hasard, il envoya cent sous en timbres-poste dans une lettre quelque peu ambiguë, de sorte que le destinataire pouvait se voir l'objet d'une erreur et se croire également à l'abri de toute réclamation ultérieure.

Seules les personnes foncièrement honnêtes pouvaient donc éprouver des scrupules et se faire un devoir de renvoyer les cent sous de timbre au journal en question.

La proportion de ces dernières n'est pas extraordinairement forte mais enfin elle aurait pu être moindre encore: elle fut de trente-quatre pour cent. Il y eut donc soixante-six bonshommes ou bonnes femmes qui empochèrent les cent sous en murmurant ces paroles qui font épanouir l'égoïsme humain dans toute sa splendeur: "Ma foi, chacun pour soi en ce bas monde et tant pis pour qui se trompe..."

Quelques-unes ont peut-être aussi péché par défaut de mémoire... Il est si facile d'oublier dans sa poche l'argent des autres... Ne soyons donc pas très rigoureux dans le blâme.

Toutefois, une expérience, pour être concluante, doit être faite au moins deux fois et c'est ce qu'ont bien compris nos voisins qui l'ont recommencée. Le changement de latitude et de longitude comme endroit de l'épreuve allait-il amener un changement dans les résultats?

Eh bien, ma foi non; ou si peu que la différence est insignifiante. Cette fois c'est un beau et soyeux dollar, au lieu de timbres, qui fut envoyé à cent personnes dont les adresses furent prises à l'aveuglette dans le *directory*. Vingt-deux Etats étaient représentés dans ces cent noms qui appartenaient à neuf professions distinctes. Il y avait des *clergymen*, des journalistes, des artistes, des professeurs, des hommes d'affaires, des médecins, des hommes de loi, des hommes de science et enfin un auteur dramatique.

Une lettre avait été jointe également au dollar, disant que c'était la rectification d'une erreur dans le compte avec le client qui pouvait fort bien ne pas en être un. La catégorie *hommes d'affaires* comprenait aussi bien des banquiers que des petits épiciers; les *hommes de science* étaient des savants proprement dits, ne participant pas à l'enseignement public; les *professeurs* avaient dans leurs rangs des instituteurs, des conférenciers et même des présidents de collège. Ceci dit, passons aux résultats.

Ils ne furent pas pharamineux. Oh, non! Trente-huit personnes répondirent à la lettre reçue mais vingt-sept seulement d'entre elles retournèrent le dollar qui

ne leur appartenait pas. Les *clergymen* arrivèrent bons premiers avec six retours pour neuf envois, soit une proportion de soixante-six pour cent. Vinrent ensuite les journalistes — soyons fiers, mes confrères, bien que la proportion fasse la dégringolade — elle tombe en effet à quarante-trois pour cent (trois retours sur sept envois). C'est après cela les artistes avec trente-trois pour cent (un retour sur trois envois). Même proportion exactement pour les professeurs puis viennent les hommes d'affaires avec vingt-neuf pour cent, les médecins vingt-deux pour cent, les hommes de lois, neuf pour cent et, bons derniers, *ex-ocquo*, hommes de science et auteurs dramatiques avec zéro pour cent.

Ces deux dernières catégories ont montré une unanimité touchante dans l'adoption du dollar égaré, pauvre orphelin sans famille à qui sans doute ils voulaient éviter de mauvaises rencontres.

Parmi ceux qui retournèrent le papier-monnaie quelques-uns écrivent d'intéressantes lettres; l'un d'eux, propriétaire d'un petit garage disait: "J'ai certes bon emploi de tous les dollars qui me tombent dans les mains mais celui-ci appartient peut-être à quelqu'un qui en a encore plus besoin que moi." Le destinataire d'un autre dollar était mort et enterré; les exécuteurs testamentaires écrivirent pour remercier l'envoyeur et lui affirmer que le dollar serait scrupuleusement versé à la succession. Enfin, un auteur dramatique dit qu'il conservait le dollar jusqu'à plus amples explications; on lui renvoya une réponse disant que son nom avait été confondu avec celui d'un autre mais, sans doute jugea-t-il cette explication insuffisante car il conserva tout de même le dollar.

Une lettre de retour amusante fut celle d'un avocat qui, en renvoyant le dollar, écrivit:

"Si vous faites souvent des erreurs de ce genre, vous avez sûrement besoin d'un bon adviseur pour mettre ordre à vos affaires et je suis prêt, moyennant finances, bien entendu, à être votre conseiller."

C'était pratiquer le sens des affaires en même temps que l'honnêteté.

Un autre retourna le papier-monnaie quelque peu brusquement en faisant savoir que des affaires de ce genre l'ennuyaient considérablement parce qu'il lui fallait rectifier les erreurs des autres et dépenser un timbre pour cela. Gentiment une belle lettre d'excuses lui fut renvoyée avec dedans un beau timbre tout neuf.

En définitive, les deux expériences auxquelles il a été procédé ne prouvent pas grand chose car le résultat eût pu être totalement différent si les envois avaient été faits à d'autres personnes; toutefois, on ne peut nier ceci: l'honnêteté absolue doit être saluée bien bas lorsqu'on la rencontre; nous ne sommes plus aux temps héroïques où l'on se prêtait cent dollars sur parole avec la certitude d'être remboursé mais aux temps où l'on prête cent sous sur écrit avec la conviction de ne plus jamais les revoir.

FERNAND DE VERNEUIL

*

* *

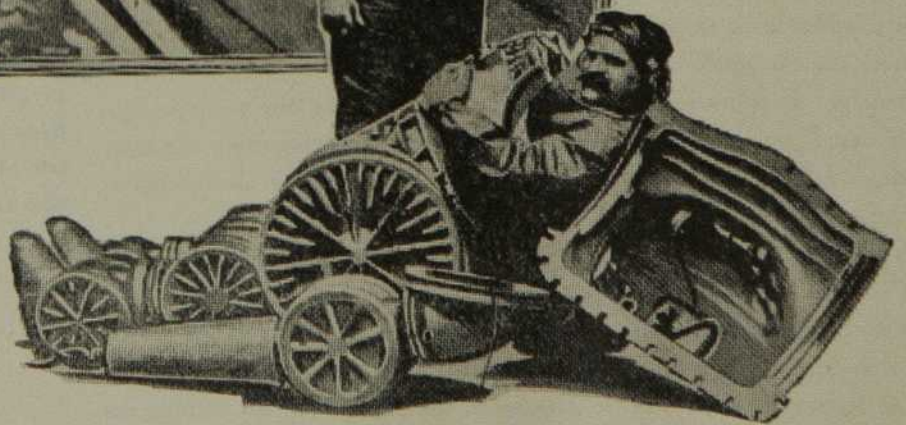
N. B. — Dans une de mes dernières chroniques j'ai formulé quelques idées dont se seraient émues quelques personnes. La chose m'a contristé, et je veux préciser que je n'ai pas voulu faire le procès d'un pays que j'ai en haute estime mais stigmatiser les étrangères qui jettent une ombre sur les autres; que j'ai toujours apprécié au contraire la finesse et l'éducation toutes spéciales de celles qui viennent du pays des ancêtres et que c'est au contraire en cédant au désir de les défendre que j'ai écrit les lignes en question.

FERNAND DE VERNEUIL



AU FOND DES MERS

Par L. R.



S'IL est un jour possible à l'homme de descendre dans les grandes profondeurs des océans, il y fera d'étonnantes découvertes; toutefois, ces promenades sous-marines ne sont pas encore pour demain, le temps est encore bien éloigné, s'il arrive jamais où un "Nautilus" comme celui de Jules Verne visitera ce domaine inconnu.

Les sous-marins actuels ne naviguent que très peu au-dessous de la surface et les scaphandres perfectionnés qui

permettent d'explorer plus avant n'ont encore descendu l'homme qu'à une profondeur de trois cent soixante et un pieds, ce qui constitue le record pour l'instant.

La pression de l'eau augmente en effet considérablement à mesure que l'on descend; à une profondeur de cent pieds elle est déjà de quarante-quatre livres par pouce carré sur le corps humain et à trois cent cinquante pieds, elle est de cent cinquante-cinq livres.

Qu'on imagine maintenant ce qu'elle pourrait être dans les fonds de vingt mille pieds et plus. L'appareil le plus résistant, tout en acier, serait écrasé comme une simple coquille d'oeuf.

Le modèle représenté dans notre gravure est ce qui se fait de mieux aujourd'hui quoique ce costume ne soit pas d'une élégance raffinée; l'homme qui est à l'intérieur est absolument incapable de se mouvoir tout seul fois sorti de l'eau; on le remonte à bord à

l'aide d'un solide câble métallique puis l'on déboulonne sa carapace pièce par pièce afin de le sortir de là-dedans.

Ce scaphandre est tout en bronze de manganèse, métal qui résiste à l'action corrosive de l'eau de mer; le casque est miné de quatre petites fenêtres de verre incassable ayant un demi-pouce d'épaisseur et un téléphone intérieur permet à l'homme d'être en communication constante avec le dehors.

Pourquoi, maintenant, l'homme tient-

il tant à explorer le fond des mers? Tout simplement à cause des fantastiques richesses qu'il y pourrait trouver et qui proviennent des innombrables naufrages au cours des siècles. Dans un but scientifique également, pour étudier la faune et la flore sous-marines et procéder à des travaux industriels.

En ce qui concerne les naufrages, ils représentent, je l'ai dit, une énorme fortune. Dans les seuls environs où a sombré le *Lusitania*, il y a douze cents autres navires coulés par les sous-marins au cours de la guerre mais ce n'est pas tout car on estime à près de huit mille le total des bateaux ainsi coulés. Leur valeur dépasse sept milliards de dollars, sans compter l'argent et les bijoux qui pouvaient se trouver à bord.

A ces huit mille navires, il faut ajouter tous les précédents naufrages depuis que l'homme navigue et l'évaluation, cette fois, est à peu près impossible.

Une grande proportion de ces navires repose sur le fond à moins de trois cent cinquante pieds et l'on a donc l'espoir d'explorer un jour ces épaves. Les vingt-cinq navires richement chargés de l'Armada espagnole qui furent coulés en 1588 près des côtes d'Irlande sont toujours considérés comme une bonne proie à recouvrer. La frégate anglaise *La Lutine* sombrée près de la Hollande en 1799 contient un trésor évalué à deux millions de dollars. La flotte espagnole coulée dans la baie de Vigo en 1782 renferme dans ses flancs, croit-on, une valeur en or et en argent de plus de cent vingt millions de dollars.

Des entreprises diverses ont eu lieu pour essayer de recouvrer ces trésors perdus, nombre d'entre elles ont échoué mais d'autres ont réussi; tel fut le cas pour le *Laurentic* torpillé alors qu'il avait à bord quatorze millions de dollars dont on a déjà retrouvé environ la moitié.

Ce n'est pas un travail facile. Parfois le navire est profondément enfoncé dans la vase ou le sable et l'opération est dangereuse pour les scaphandriers; on descend près d'eux des pompes spéciales qui dégagent la vase et le sable mais il arrive souvent qu'elles ne peuvent pas fonctionner; on emploie alors un solide boyau d'arrosage, semblable à ceux du matériel d'incendie des pompiers et dans lequel on envoie de l'eau à haute pression pour opérer le dégagement.

Le scaphandre de bronze est, en réalité, peu pratique encore car il limite trop les mouvements; on se sert généralement d'un autre modèle plus souple mais moins résistant. Nombre de mes lecteurs ont pu se faire une idée de ce qu'il est dans certaines "vues animées" où l'on voit des plongeurs à l'oeuvre mais il est néanmoins intéressant d'avoir quelques données sur sa fabrication.

Comme parties essentielles il comporte un casque incompressible en métal et un vêtement souple mais solide pour le corps et les jambes. L'air est pompé dans le casque et pénètre dans le reste du vêtement; il s'échappe par une valve automatique placée dans le casque et qui régularise la pression.

Quand le scaphandre est rempli d'air, il constitue une véritable bouée qui maintiendrait le plongeur à la surface de l'eau; afin de lui permettre d'enfoncer, on complète le costume par des chaussures à semelle de plomb dont chacune pèse seize livres. En plus de cela, le plongeur porte une ceinture, également plombée, et pesant quatre-vingt livres. Sans le plongeur dedans, le costume pèse le poids total de cent soixante-quinze livres.

Pour descendre, le plongeur est aidé par un câble auquel est accroché une masse pesante de métal; une fois arrivé au fond, il reste en communication avec ce câble au moyen d'un cordeau fixé à son poignet; il est en effet dans l'obscurité complète et n'a pour se guider qu'une petite lampe électrique éclairant à quelques pouces seulement devant lui.

Parfois il se trouve dans un courant qui cherche à l'entraîner, il doit alors lui offrir le moins de prise possible, il ne cherche pas à se tenir debout mais il avance en rampant.

Le travail est extrêmement pénible sous l'eau et plus la profondeur atteinte est grande, moins l'homme y peut rester longtemps. Ceux, par exemple, qui sont descendus jusqu'à trois cents pieds ne pouvaient y rester que quelques minutes seulement, juste le temps de localiser une épave et d'observer s'il sera possible de faire des travaux ultérieurs.

Quand on remonte le plongeur, les plus grandes précautions doivent être prises car c'est là le moment le plus dangereux. La grande pression qu'il a subie sur tout le corps, étant au fond, diminue progressivement quand on le ramène à la surface; si cette remontée est trop rapide, il se produit une sorte de poussée intérieure dans le corps de l'homme, c'est une sensation très pénible et qui peut causer des accidents au point de mettre sa vie en danger.

Il est juste, toutefois, de dire qu'aujourd'hui, ces accidents sont l'exception car les plus grandes précautions sont toujours prises.

*

* *

On voit par ce qui précède, et comme je le dis plus haut, que le temps est éloigné encore où l'homme pourra parcourir le fond des mers comme il se promène à la surface. Malgré les merveilles de mécanique qu'il opère il ne pourra probablement jamais connaître, c'est-à-dire conquérir toute sa planète,

sa vie et son action sont limitées au sol, très peu en dessous, très peu au dessus.

A représenter la terre par un globe de dix pieds de diamètre, le domaine "vertical" de l'homme ne représenterait pas l'épaisseur d'une feuille de papier posée sur ce globe et c'est pourtant dans cette épaisseur qu'il rivalise avec les oiseaux dans l'air, avec les poissons dans l'eau et qu'il creuse des mines qui lui semblent des abîmes.

S'il pouvait explorer à son gré le fond des mers, il y satisferait certes sa cupidité au milieu de véritables cimetières de navires regorgeant de richesses immenses et il ne faut pas oublier que l'eau, recouvrant les trois-quarts du globe, il ne peut exploiter qu'une bien petite partie de tout ce que renferme le sous-sol comme produits miniers.

Peut-être, pourtant, s'en emparera-t-il un jour en tournant la difficulté, c'est-à-dire en creusant des mines qui iront au loin sous l'océan ainsi qu'il a déjà commencé de le faire en certains endroits où les mineurs ont la mer sur leur tête.

C'est précisément l'appât du gain possible, l'espérance de s'emparer de ces prodigieuses richesses qui guident les chercheurs dans la fabrication d'appareils donnant les moyens de les atteindre; l'amour seul de la science serait insuffisant et pourtant il y aurait beaucoup à apprendre dans ces parages inconnus.

Imaginons, par exemple, un de ces voyages, tel qu'il se fera dans une dizaine de siècles... ou jamais.

* * * * *

(Notes extraites de la relation d'une exploration sous-marine en l'an 3000.)

— Nous voici arrivés au-dessus de l'endroit à explorer; l'hydroplane géant qui nous a transportés stupéfierait nos ancêtres d'il y a une dizaine de siècles s'ils pouvaient le voir. Le personnel vient de mettre à l'eau le caisson métallique qui va nous descendre. Atteindrons-nous cette fois le fond? Nous l'espérons.

La descente s'opère; le manomètre indique déjà deux mille pieds; nous avons aperçu de nombreux poissons attirés par nos projecteurs mais maintenant ils se font plus rares; nous descendons toujours avec rapidité; 5,000 pieds; nous voyons passer rapidement un gigantesque centrophorus, à l'oeil énorme et au museau allongé comme un bec puis ce sont d'autres poissons aux formes bizarres.

Vingt mille pieds. Nous avons distinctement aperçu la masse énorme d'un monstre inconnu; quelque survivant sans doute des époques préhistoriques et dont les savants de jadis soupçonnaient déjà la présence dans les grandes fosses de l'océan.

Vingt-cinq mille pieds. Nous sommes arrivés; le caisson repose sur le fond, non loin de vestiges informes que

l'un de nous prétend être les restes de navires coulés il y a plusieurs siècles. Nous essaierons de remonter quelques-une de ces épaves à l'aide de nos puissants électro-aimants par curiosité.

Nous roulons maintenant sur un fond assez plat mais d'autres vestiges encombrant notre route, on dirait les ruines de grandes villes englouties par un cataclysme et, de fait, nous ne nous trompons pas; le sol sous-marin sur lequel nous roulons a connu jadis la lumière du soleil, nous sommes sur l'emplacement de l'Atlantide, ce continent disparu en une seule nuit, au dire des anciens.

* * * * *

Arrêtons ici cette fantaisie; cela pourra devenir la réalité un jour mais c'est une utopie à l'heure actuelle; une simple remarque le démontrera: un appareil immergé à une telle profondeur devrait être construit avec des matériaux et selon des procédés encore inconnus pour résister à la pression de l'océan. Supposons en effet cet appareil de dimensions restreintes, une sphère de six pieds de diamètre seulement; à une profondeur de vingt-cinq mille pieds, elle devrait supporter une pression de quarante millions de livres, en chiffres ronds, soit vingt mille tonnes.

Il en faudrait beaucoup moins pour la réduire à l'état de masse informe.

Conclusion: la majeure partie des trésors enfouis dans les mers sont encore pendant longtemps à l'abri des convoitises de l'homme.

L. R.

—o—

ENQUETE

Charles.—Ma femme est un ange?

Arthur.—Depuis combien de temps es-tu marié?

Charles.—Depuis huit jours.

ECONOMIE

Le fils.—Papa, donne-moi cinq sous pour acheter un oubli de crème à la glace, j'ai si chaud.

Le père.—Viens ici, je vais te compter une histoire de brigands qui te donnera froid dans le dos. Ça te rafraîchira.

LA RAISON

Angèle.—Pourquoi fermez-vous les yeux lorsque vous m'embrassez?

Henri.—Parce que lorsque je vous embrasse il me semble que je suis au ciel, et je n'ai jamais vu d'ange ayant la tête rouge.

PRECAUTIONS

Jean.—Aimeriez-vous à épouser un "coq-l'oeil"?

Armande.—Non, pourquoi demandez-vous cela?

Jean.—En ce cas, laissez-moi porter le parapluie.

POUR aller au village, en descendant de mon moulin, on passe devant un *mas* bâti près de la route au fond d'une grande cour plantée de micocouliers. C'est la vraie maison du *ménager* de Provence, avec ses tuiles rouges, sa large façade brune irrégulièrement percée, puis tout en haut la girouette du grenier, la poulie pour hisser les meules et quelques touffes de foin brun qui dépassent...

Pourquoi cette maison m'avait-elle frappé? Pourquoi ce portrait fermé me serrait-il le cœur? Je n'aurais pas pu le dire, et pourtant ce logis me faisait froid. Il y avait trop de silence autour... Quand on passait, les chiens n'aboyaient pas, les pintades s'enfuyaient sans crier... A l'intérieur, pas une voix! Rien, pas même un grelot de mule... Sans les rideaux blancs des fenêtres et la fumée qui montait des toits, on aurait cru l'endroit inhabité.

Hier, sur le coup de midi, je revenais du village, et, pour éviter le soleil, je longeais les murs de la ferme, dans l'ombre des micocouliers... Sur la route, devant le *mas*, des valets silencieux achevaient de charger une charrette de foin... Le portail était resté ouvert. Je jetai un regard en passant, et je vis, au fond de la cour, accoudé, — la tête dans ses mains, — sur une large table de pierre, un grand vieux tout blanc, avec une veste trop courte et des culottes en lambeaux... Je m'arrêtai. Un des hommes me dit tout bas:

— Chut! c'est le maître... Il est comme ça depuis le malheur de son fils.

A ce moment une femme et un petit garçon, vêtus de noir, passèrent près de nous avec de gros paroissiens dorés, et entrèrent à la ferme.

L'homme ajouta:

— ... La maîtresse et Cadet qui reviennent de la messe. Ils y vont tous les jours depuis que l'enfant s'est tué... Ah! monsieur, quelle désolation!... Le père porte encore les habits du mort; on ne peut pas les lui faire quitter... Dia! hue! la bête!

La charrette s'ébranla pour partir. Moi, qui voulais en savoir plus long, je demandai au voiturier de monter à côté de lui, et c'est là-haut, dans le foin, que j'appris toute cette navrante histoire...

Il s'appelait Jan. C'était un admirable paysan de vingt ans, sage comme une fille, solide et le visage ouvert. Comme il était très beau, les femmes le regardaient; mais lui n'en avait qu'une en tête, — une petite Arlésienne, toute en velours et en dentelles, qu'il avait rencontré sur la Lice d'Arles, une fois. — Au *mas*, on ne vit pas d'abord cette liaison avec plaisir. La fille passait pour coquette, et ses parents n'étaient pas du pays. Mais Jan voulait son Arlésienne à toute force. Il disait:

— Je mourrai si on ne me la donne pas.

Il fallut en passer par là. On décida de les marier après la moisson.

NOUVELLE DRAMATIQUE

L'ARLESIENNE

PAR ALPHONSE DAUDET

Donc, un dimanche soir, dans la cour du *mas*, la famille achevait de dîner. C'était presque un repos de noces. La fiancée n'y assistait pas, mais on avait bu en son honneur tout le temps... Un homme se présente à la porte, et, d'une voix qui tremble, demande à parler à maître Estève, à lui seul. Estève se lève et sort sur la route.

— Maître, lui dit l'homme, vous allez marier votre enfant à une coqui-

Ce soir-là, maître Estève et son fils s'en allèrent ensemble dans les champs. Ils restèrent longtemps dehors; quand ils revinrent, la mère les attendait encore.

— Femme, dit le *ménager*, en lui amenant son fils, embrasse-le! il est malheureux...

Jan ne parla plus de l'Arlésienne. Il l'aimait toujours cependant, et même plus que jamais, depuis qu'on la lui



Le soir venu, il prenait la route d'Arles...

ne. Ce que j'avance, je le prouve: voici des lettres!... Les parents me l'avaient promise; mais, depuis que votre fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi... J'aurais cru pourtant qu'après ça elle ne pouvait pas être la femme d'un autre.

— C'est bien! dit maître Estève quand il eut regardé les lettres; entrez boire un verre de muscat.

L'homme répond:

— Merci! j'ai plus de chagrin que de soif.

Et il s'en va.

Le père rentre, impassible; il reprend sa place à table; et le repas s'achève gaiement...

dant avec des yeux pleins de larmes, lui dit:

— Eh bien! écoute, Jan, si tu la veux tout de même, nous te la donnerons...

Le père, rouge de honte, baissait la tête...

Jan fit signe que non, et il sortit...

A partir de ce jour, il changea sa façon de vivre, affectant d'être toujours gai, pour rassurer ses parents. On le revit au bal, au cabaret, dans les ferrades. A la vote de Fonvieille, c'est lui qui mena la farandole.

Le père disait: "Il est guéri." La mère, elle, avait toujours des craintes et plus que jamais surveillait son enfant... Jan couchait avec Cadet, tout près de la magnanerie; la pauvre vieille se fit dresser un lit à côté de leur chambre... Les magnans pouvaient avoir besoin d'elle, dans la nuit.

Vint la fête de saint Eloi, patron des ménagers.

Grande joie au *mas*... Il y eut du châteauneuf pour tout le monde et du vin cuit comme s'il en pleuvait. Puis des pétards, des feux sur l'aire, des lanternes de couleur plein les micocouliers... Vive saint Eloi! On farandola à mort. Cadet brûla sa blouse neuve... Jan lui-même avait l'air content; il voulut faire danser sa mère; la pauvre femme en pleurait de bonheur.

A minuit, on alla se coucher. Tout le monde avait besoin de dormir... Jan ne dormit pas, lui. Cadet a raconté depuis que toute la nuit il avait sangloté... Ah! je vous répons qu'il était bien mordu, celui-là...

Le lendemain, à l'aube, la mère entendit quelqu'un traverser sa chambre en courant. Elle eut comme un pressentiment:

— Jan, c'est toi?

Jan ne répond pas; il est déjà dans l'escalier.

Vite, vite, la mère se lève:

— Jan, où vas-tu?

Il monte au grenier; elle monte derrière lui:

— Mon fils, au nom du ciel!

Il ferme la porte et tire le verrou.

— Jan, mon Janet, réponds-moi. Que vas-tu faire?

A tâtons, de ses vieilles mains qui tremblent, elle cherche le loquet... Une fenêtre qui s'ouvre, le bruit d'un corps sur les dalles de la cour, et c'est tout...

Il s'était dit, le pauvre enfant: "Je l'aime trop... Je m'en vais..." Ah! misérables cœurs que nous sommes! C'est un peu fort pourtant que le mépris ne puisse pas tuer l'amour!...

Ce matin-là, les gens du village se demandèrent qui pouvait crier ainsi, là-bas, du côté du *mas* d'Estève...

C'était, dans la cour, devant la table de pierre, couverte de rosée et de sang, la mère qui se lamentait, avec son enfant mort sur ses bras.

ALPHONSE DAUDET

UN vieux monsieur qui n'avait pas encore parlé prononça :

— J'ai connu un exemple admirable d'un amour constant, d'un amour invraisemblablement heureux. Le voici.

Je fis, autrefois, un voyage en Corse.

Cette île sauvage est restée telle qu'en ses premiers jours. L'être y vit dans sa maison grossière, indifférent à tout ce qui ne touche point son existence même ou ses querelles de famille. Et il est resté avec les défauts et les qualités des races incultes, violent, haineux, sanguinaire avec inconscience, mais aussi hospitalier, généreux, dévoué, naïf, ouvrant sa porte aux passants et donnant son amitié fidèle pour la moindre marque de sympathie.

Donc, depuis un mois, j'errais à travers cette île magnifique avec la sensation que j'étais au bout du monde. Point d'auberges, point de cabarets, point de routes. On gagne, par des sentiers à mulets, ces hameaux accrochés au flanc des montagnes, qui dominent des abîmes tortueux d'où l'on entend monter, le soir, le bruit continu, la voix sourde et profonde du torrent.

On frappe aux portes des maisons, on demande un abri pour la nuit et de quoi vivre jusqu'au lendemain. Et on s'assoit à l'humble table, et on dort sous l'humble toit; et on serre, au matin, la main tendue de l'hôte qui vous a conduit jusqu'aux limites du village.

Or, un soir, après dix heures de marche, j'atteignis une petite demeure toute seule au fond d'un étroit vallon qui allait se jeter à la mer une lieue plus loin. Les deux pentes rapides de la montagne, couvertes de maquis, de rocs éboulés et de grands arbres, enfermaient, comme deux sombres murailles ce ravin lamentablement triste.

Autour de la chaumière, quelques vignes, un petit jardin, et plus loin quelques grands châtaigniers, de quoi vivre enfin, une fortune pour ce pays pauvre.

La femme qui me reçut était vieille, sévère et propre, par exception. L'homme, assis sur une chaise de paille, se leva pour me saluer, puis se rassit sans dire un mot. Sa compagne me dit :

— Excusez-le; il est sourd maintenant. Il a quatre-vingt-deux ans.

Elle parlait le français de France. Je fus surpris.

Je lui demandai :

— Vous n'êtes pas de Corse ?

Elle répondit :

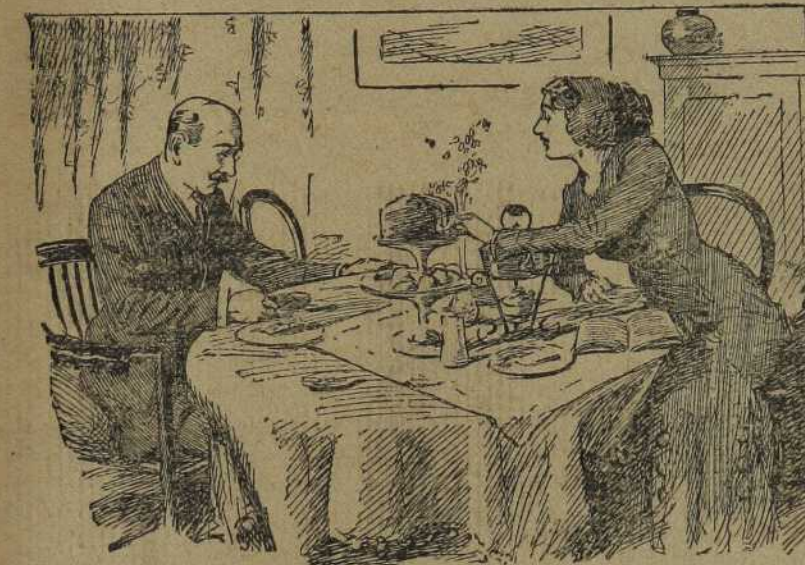
— Non; nous sommes des continentaux. Mais voilà cinquante ans que nous habitons ici.

Une sensation d'angoisse et de peur me saisit à la pensée de ces cinquante années écoulées dans ce trou sombre, si loin des villes où vivent les hommes. Un vieux berger rentra et l'on se mit à manger le seul plat du dîner, une soupe épaisse où avaient cuit ensemble

des pommes de terre, du lard et des choux.

Lorsque le court repas fut fini, j'allai m'asseoir devant la porte, le cœur serré par la mélancolie du morne paysage, étreint par cette détresse qui prend parfois les voyageurs en certains soirs tristes, en certains lieux désolés. Il semble que tout soit près de finir, l'existence et l'univers. On perçoit brusquement l'affreuse misère de la vie, l'isolement de tous, le néant de tout, et la noire solitude du cœur qui se berce et se trompe lui-même par des rêves jusqu'à la mort.

La vieille femme me rejoignit et, torturée par cette curiosité qui vit toujours au fond des âmes les plus résignées :



Lorsque le court repas fut fini...

— Alors, vous venez de France ? dit-elle.

— Oui, je voyage pour mon plaisir.

— Vous êtes de Paris, peut-être ?

— Non, je suis de Nancy.

Il me sembla qu'une émotion extraordinaire l'agitait. Comment ai-je vu ou plutôt senti cela ? Je n'en sais rien.

Elle répéta d'une voix lente :

— Vous êtes de Nancy ?

L'homme parut dans la porte, impassible comme sont les sourds.

Elle reprit :

— Ça ne fait rien. Il n'entend pas.

Puis, au bout de quelques secondes :

— Alors, vous connaissez du monde, à Nancy ?

— Mais oui, presque tout le monde.

— La famille de Sainte-Allaize ?

— Oui, très bien; c'étaient des amis de mon père.

— Comment vous appelez-vous ?

Je dis mon nom. Elle me regarda

fixement, puis prononça de cette voix basse qu'éveillent les souvenirs :

— Oui, oui, je me rappelle bien. Et les Brisemare, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— Tous sont morts.

— Ah ! Et les Sirmont, vous les connaissiez ?

— Oui, le dernier est général.

Alors, elle dit, frémissante d'émotion, d'angoisse, de je ne sais quel sentiment confus, puissant et sacré, de je ne sais quel besoin d'avouer, de dire tout, de parler de ces choses qu'elle avait tenues jusque-là enfermées au fond de son cœur, et de ces gens dont le nom bouleversait son âme :

— Oui, Henri de Sirmont. Je le sais bien. C'est mon frère.

Et je levai les yeux vers elle, éfaré de surprise. Et tout d'un coup le souvenir me revint.

Cela avait fait, jadis, un gros scandale dans la noble Lorraine. Une jeune fille, belle et riche, Suzanne de Sirmont, avait été enlevée par un sous-officier de hussards du régiment que commandait son père.

C'était un beau garçon, fils de paysans, mais portant bien le dolman bleu, ce soldat qui avait séduit la fille de son colonel. Elle l'avait vu, remarqué, aimé, en regardant défiler les escadrons, sans doute. Mais comment lui avait-elle parlé, comment avaient-ils pu se voir, s'entendre ? comment avait-elle osé lui faire comprendre qu'elle l'aimait ? Cela, on ne le sut jamais.

On n'avait rien deviné, rien pressenti. Un soir, comme le soldat venait

de finir son temps, il disparut avec elle. On les chercha, on ne les retrouva pas. On n'en eut jamais de nouvelles et on la considérait comme morte.

Et je la retrouvais ainsi dans ce sinistre vallon.

Alors, je repris à mon tour :

— Oui, je me rappelle bien. Vous êtes mademoiselle Suzanne.

Elle fit "oui" de la tête. Des larmes tombaient de ses yeux. Alors, me montrant d'un regard le vieillard immobile sur le seuil de sa mesure, elle me dit :

— C'est lui.

Et je compris qu'elle l'aimait toujours, qu'elle le voyait encore avec des yeux séduits.

Je demandai :

— Avez-vous été heureuse au moins ?

Elle répondit avec une voix qui venait du cœur :

— Oh ! oui, très heureuse. Il m'a rendue très heureuse. Je n'ai jamais rien regretté.

Je la contemplais, triste, surpris, émerveillé par la puissance de l'amour ! Cette fille riche avait suivi cet homme, ce paysan. Elle était devenue elle-même une paysanne. Elle s'était faite à sa vie sans charmes, sans luxe, sans délicatesse d'aucune sorte, elle s'était pliée à ses habitudes simples. Et elle l'aimait encore. Elle était devenue une femme de rustre, en bonnet, en jupe de toile. Elle mangeait dans un plat de terre sur une table de bois, assise sur une chaise de paille, une bouillie de choux et de pommes de terre au lard. Elle couchait sur une paille à son côté.

Elle n'avait jamais pensé à rien, qu'à lui ! Elle n'avait regretté ni les parures, ni les étoffes, ni les élégances, ni la mollesse des sièges, ni la tiédeur parfumée des chambres enveloppées de tentures, ni la douceur des duvets où plongent les corps pour le repos. Elle n'avait eu jamais besoin que de lui; pourvu qu'il fût là, elle ne désirait rien.

Elle avait abandonné la vie, toute jeune, et le monde, et ceux qui l'avaient élevée, aimée. Elle était venue seule avec lui, en ce sauvage ravin. Et il avait été tout pour elle, tout ce qu'on désire, tout ce qu'on attend sans cesse, tout ce qu'on espère sans fin. Il avait empli de bonheur son existence, d'un bout à l'autre.

Elle n'aurait pas pu être plus heureuse.

Et toute la nuit, en écoutant le souffle rauque du vieux soldat étendu sur son grabat, à côté de celle qui l'avait suivi si loin, je pensais à cette étrange et simple aventure, à ce bonheur si complet, fait de si peu.

Et je partis au soleil levant, après avoir serré le main des deux vieux époux.

CERTITUDE



Aline.—Es-tu certain qu'il y a un an que nous sommes mariés?
Emery.—Oui, ma chère, j'ai vu mon carnet de chèques hier soir.

LA BRIQUE

Aline.—Les hommes ne m'intéressent pas du tout. J'ai même dit "Non" à quatre hommes cette semaine.
Eugène.—Qu'est-ce qu'ils vendaient?

AU MAGASIN



La cliente.—Comment ouvrons-nous cette boîte?
L'employé.—Vous trouverez les indications à l'intérieur, madame

DISCUSSION

Elle désirait que l'enfant fut baptisé du nom de Adrienne. Il voulait qu'elle porte le nom de Denise. L'enfant vint au monde et fut baptisé du nom de: Charles.

PENSÉE BÊTE



Armand.—Penserez-vous à moi quelquefois?
Lucette.—Mais oui, je vais même faire un noeud à mon mouchoir pour ne pas vous oublier.

L'HERITAGE DES TROIS FRERES

Monologue comique

PAR PAUL COUTLEE



Un brave homme sentant sa fin prochaine fit venir à son chevet ses trois enfants. Pancréas, Alphétus et Hysopompe approchèrent en tremblant du chevet du mourant. Le père s'étant levé sur son lit, regarda ses enfants les uns après les autres puis, d'une voix mourante, il leur dit:

— Mes fils. Je n'ai plus que quelques instants à vivre. Je veux en profiter pour diviser en trois parties égales les économies que j'ai faites durant ma longue existence.

— Tel le bon roi Lear, je vous ai fait venir tous les trois afin de vous poser une question; de la réponse à cette question dépendra le montant que chacun de vous recevra de moi.

Les trois garçons se regardaient les uns les autres avec l'envie de se dévorer mutuellement afin que la part de chacun fut plus forte.

— Je vais mourir, reprit le père, mais avant, je désire savoir ce que chacun de vous fera avec sa part d'héritage. Toi, Alphétus, mon aîné, qu'as-tu l'intention de faire de cet argent que tu vas recevoir?

— Mon père, dit Alphétus, d'une voix grave, j'ai l'intention de prendre une "brosse" de six mois.

— Très bien, dit le père, tu marches sur mes traces. Voici un tiers de ma fortune.

Alphétus prit sa part et se retira à l'écart.

— A toi, Hysopompe, approche et dis-moi ce que tu feras de ta part d'héritage?

— Moi, reprit Hysopompe, je m'établirai faux-monnayeur.

— Voici un tiers de ma fortune, dit le père. Faux-monnayeur, voici une situation dans laquelle on fait de l'argent.

Puis vint le tour du jeune Pancréas.

— Toi, Pancréas, mon Benjamin, dit le père, toi que le ciel m'envoya lorsque je commençais à être déjà vieux, toi qui fus le sourire de ma vieillesse, dis, que feras-tu de ta part d'héritage?

Pancréas dit:

— J'irai à l'Université, je me ferai instruire et, plus tard, je serai avocat.

Le père bondit sur sa couche: "Avocat! avocat!! avocat!!!"

Et de dessous son oreiller le père sortit un pistolet et visa au front son fils en criant: "Avocat!"

Le coup passa si près que Pancréas tomba raide mort sur le parquet.

Le père pleura sur son fils mort.

— Il souffre moins, dit-il, que s'il avait été avocat. J'ai du moins la consolation de partir en sachant qu'il n'est pas mort de faim.

Et le père mourut heureux et content de sa bonne action.

Jeunes gens! Jeunes filles! qui déclamez dans les salons, achetez: QUE NOUS DIS-TU? recueil de soixante-deux déclamations comiques. Prix: Un dollar. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur: M. Paul Coullée, 194, rue Saint-Christophe, Montréal.

EN DOUTE

La maîtresse de pension.—Je ne sais pas au juste si je dois l'appeler mon pensionnaire ou mon invité, car il ne m'a pas encore donné un seul sou depuis qu'il demeure chez moi.

AU MAGASIN

La dame.—Je désire avoir des faux-cols pour mon mari, mais je ne me rappelle plus son point.

L'employé.—Treize et demi.

La dame.—C'est cela, comment avez-vous deviné?

L'employé.—L'homme qui permet à sa femme de lui acheter ses faux-cols elle-même a généralement ce point.

APPRECIATION

Denise.—Alors tu aimes mieux la société des hommes mariés que celle des célibataires?

Jeanne.—Oui, de tous les hommes mariés le seul qui m'ennuie est mon mari.

TEL PERE TEL FILS

Le jeune homme.—Oui, papa, j'aime cette actrice. C'est un ange et je l'aime. Elle a toutes les qualités et aucun défaut. Et surtout n'essaie pas de me dissuader. Je l'aime et ne tolérerai pas un mot contre elle.

Le père.—Mais, mon intention n'est pas de dire du mal d'elle car, moi aussi, je l'ai beaucoup aimé quand j'avais ton âge.

IMPOSSIBILITE

La maman.—Comme tu as été dissipée, tu iras te coucher sans souper.

Marcelle.—Je ne peux papa, car je dois prendre ma médecine du soir après le repas.

MAITRES ET DOMESTIQUES

La maîtresse.—Je trouve que votre steak est trop cuit, ma fille.

La servante.—Est-ce une critique que vous formulez sur ma cuisine.

La maîtresse.—Oh, non, seulement, je parle dans votre intérêt, vous restez trop longtemps près du feu à surveiller le steak qui cuit.

DEFINITION

—Vous mettez une serviette d'invité dans la chambre des étrangers. On attend de la visite.

—Qu'appellez-vous une serviette d'invité?

—Une serviette nette, idiote.

LES JUMEAUX

L'ami.—Comment fais-tu pour reconnaître tes enfants qui se ressemblent tant?

Le musicien.—C'est facile, l'un est ténor et l'autre est basse.

REGRETS

Le notaire.—Mais pourquoi donnez-vous toute votre fortune à votre femme à condition qu'elle se remarie après votre mort?

Le client.—Jê veux qu'un homme me regrette après ma mort.

LETTRE POSTHUME

—Voici une lettre pour vous, une lettre bordée de noir.

—Hélas. Mon pauvre frère est mort.

—Comment le savez-vous? Vous n'avez pas lu la lettre.

—Non, mais je reconnais l'écriture de mon frère.

LA CAUSE

Le professeur.—Comment se fait-il que vous ne savez pas faire une addition?

L'écolier.—Je ne sais pas.

—Est-ce que quelqu'un vous aide à la maison?

—Oui, papa.

—Que fait-il pour vivre, votre papa?

—Il est employé dans un magasin juif.

SON NUMERO

La maîtresse de maison.—Il me semble, ma fille, que vous vous mariez bien rapidement. Vous ne connaissiez pas ce policeman il y a huit jours et vous êtes déjà fiancée avec lui. Comment s'appelle-t-il?

La servante.—Je ne me souviens plus de son nom, mais, attendez, j'ai son numéro ici.

CONSEILS



Sa femme.—Et surtout, ne vas pas plus loin que l'horizon, mon chéri.

AU BUREAU

Le patron.—Pourquoi voulez-vous une journée de congé demain.

L'employé.—Mais monsieur, je me marie et... j'aimerais bien être là?

Le patron.—Vous vous mariez, mais pas toute la journée. Vous faites donc un grand voyage de noces.

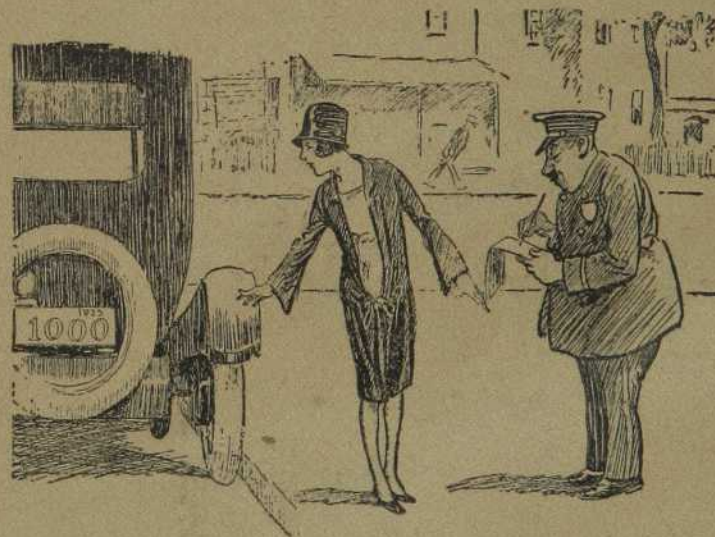
CHEZ LE MEDECIN



Le médecin.—Mon traitement semble vous faire du bien, vous paraissez admirable aujourd'hui.

La dame.—Oui, je parais au mieux avec ce nouveau chapeau.

L'HABITUDE



L'agent.—Voulez-vous me donner votre numéro d'auto, s'il vous plaît, mademoiselle?

La jeune fille (employée au téléphone).—Certainement, c'est 3649.

LE TEMPS PERDU.

Le patron. — Vous perdez trop de temps à fleureter durant vos heures de travail.

La jeune employée. — Non, monsieur, je ne perds pas mon temps puisque je suis presque fiancée à votre fils.

L'EAU BOUILLANTE

Il avait employé tous les expédients pour faire bouillir le « canard » sur le poêle. Il avait consommé une très grande quantité de bois. Il avait employé de la paraffine. Finalement, ne réussissant pas, il avait appelé sa femme. Elle lui montra un procédé infailible. Elle mit de l'eau dans le « canard ».

TROIS ANS

— Tu ne me dis pas que tu as ce chapeau depuis trois ans. Il a l'air d'un neuf.

— Oui, mon cher, trois ans; la première année, je l'ai fait nettoyer, la seconde année, je l'ai fait rebloquer et la troisième année je l'ai changé pour un autre dans un restaurant.

LES ENFANTS

Pierrot. — Viens jouer à la balle au camp avec moi, maman.

La mère. — Mais je ne sais pas jouer à la balle au camp.

Pierrot. — Ah ! Voilà bien ce qui arrive lorsqu'on a une femme pour maman.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Avez-vous un témoin oculaire ?

L'accusé. — Oui, j'en ai un, mais il n'a pas vu l'accident.

EN COURS

L'accusé. — Ma femme est désobéissante. Elle ne fait jamais rien de ce que je lui dis de faire.

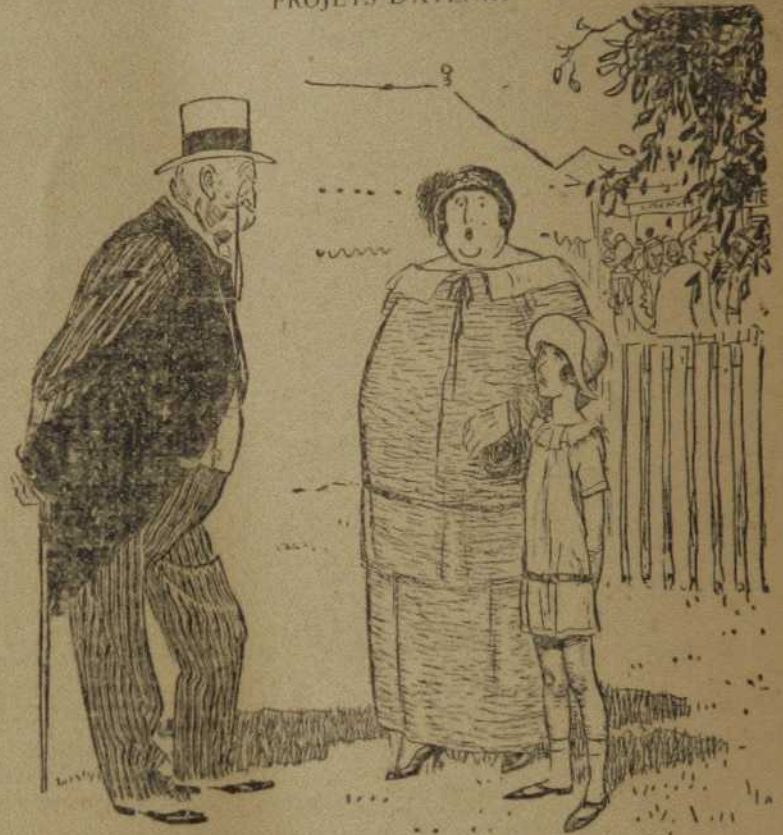
Le juge. — Il ne faut pas vous plaindre, la mienne est semblable à la vôtre.

REFLEXION DE CHEVAL



— Il paraît être aussi à la mode que nous avec ses pantalons à la Valentino.

PROJETS D'AVENIR



Le monsieur. — Et qu'as-tu l'intention de faire plus tard, ma fillette, lorsque tu seras une femme comme ta maman.

La fillette. — J'ai l'intention de faire la diette, monsieur.

L'ENLEVEMENT

Eusèbe. — Ainsi tu as enlevé la femme pour l'épouser lorsqu'elle était fille ?

Gédéon. — Oui, mais d'après ce que j'ai pu contrôler par la suite je ne serais pas étonné que son père lui-même eut placé l'échelle, qui m'a permis de monter à sa fenêtre.

QUI PROQUO

La dame (au cocher). — Etes-vous libre, cocher ?

Le cocher. — Non, je suis engagé.

La dame. — Mes félicitations. Je vous souhaite bien du bonheur.

EXERCICE

— Tu parais fatigué.

— Oui, ma femme fait de la marche pour se faire maigrir et elle insiste pour que je l'accompagne dans sa promenade quotidienne. Depuis quinze jours de ce régime j'ai perdu huit livres et ma femme, a engraisé de quinze livres.

AMOUR

— Votre chien semble m'aimer mieux que vous, monsieur.

— C'est possible, madame, peut-être vous prend-il pour un os vu votre maigreur.

SOUVENIRS

— Quels sont vos plus beaux souvenirs, mademoiselle ?

— Ceux que j'ai oubliés, monsieur.

COMME CHEZ LUI

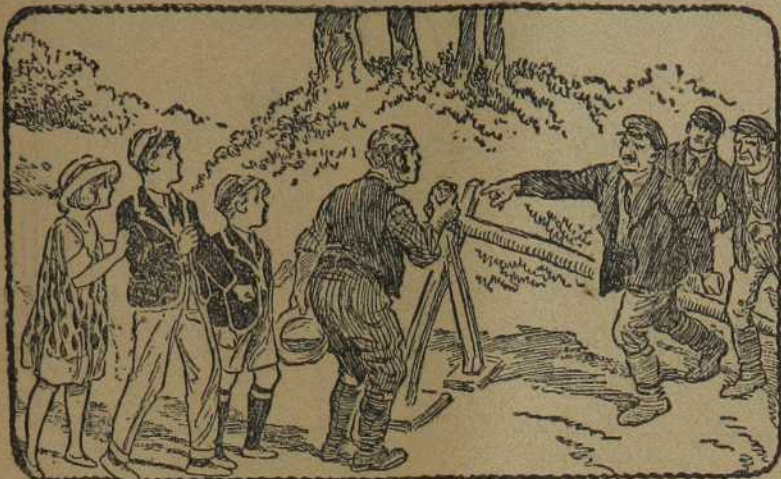
Le guide du musée. — Voilà la grande chambre du château. Elle est exactement telle qu'elle fut laissée par ses châtelains il y a quatre cents ans.

Le visiteur. — C'est tout comme chez moi. Mon propriétaire n'a pas fait de réparations depuis ce temps environ.

PAGE DES ENFANTS

LES PETITS AMIS

(Le collier est enfin rendu à sa propriétaire.) Septième épisode



1—Comme les enfants expliquaient au fermier qu'ils étaient en possession d'un collier volé par les bandits, ceux-ci arrivèrent sur les lieux. Il était trop tard pour fuir de nouveau.



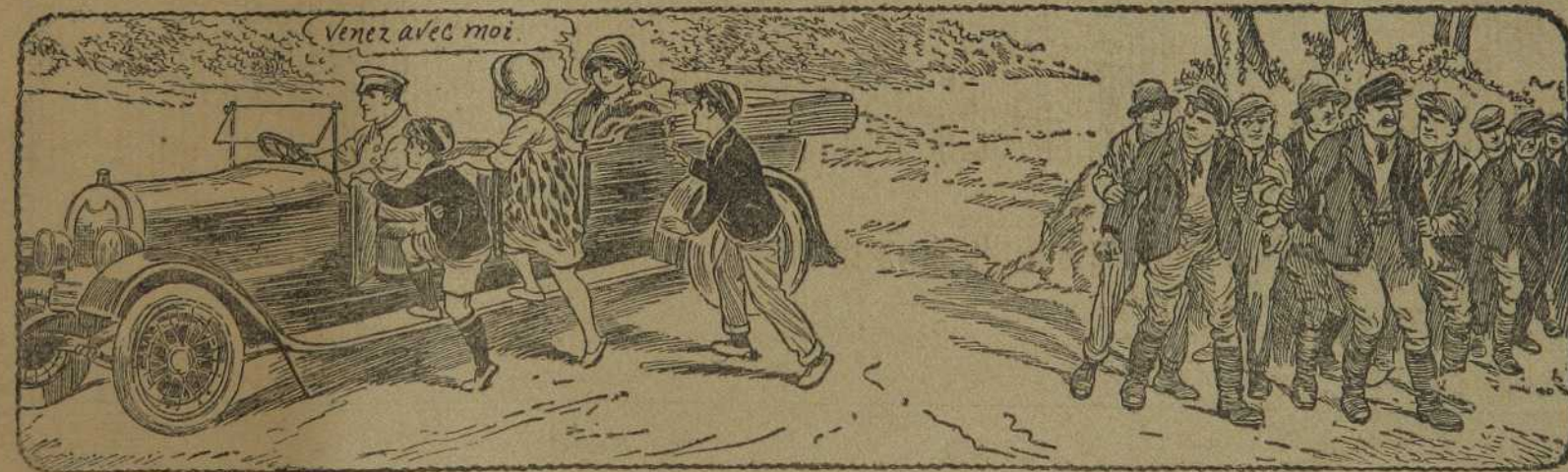
2—Les voleurs s'emparèrent des malheureux enfants qui ne pouvaient lutter contre trois hommes. Le fermier écouta les explications des trois voleurs. Le pauvre homme ne comprenait rien.



3—On trouva le collier de perles dans la poche d'un des enfants lorsqu'une auto arriva.



4—Dans cet auto se trouvait madame la duchesse Jeanne de la Chauvinerie qui reconnut immédiatement le collier qu'on lui avait volé quelques semaines plus tôt.



5—On expliqua comment le vol avait été commis et comme plusieurs paysans étaient venus sur les lieux. On s'empara des trois bandits. Pendant ce temps la duchesse faisait embarquer les enfants dans son automobile et les amenait chez elle pour les récompenser de leur bonne action.

(Nous commencerons la semaine prochaine une autre série d'aventures arrivées à nos petits amis, Maurice, Lionel et Cécile.)

EXPERIENCE

— J'ai fait une expérience aujourd'hui. J'ai renversé un encrier sur le tapis de ta table et je ne l'ai pas taché.
— Comment cela ?
— L'encrier était vide.

INDIGNATION

Eugène. — Ainsi tes fiançailles sont rompues ?
Oscar. — Oui, lorsqu'elle a su que j'étais sorti avec Gabrielle, elle a enlevé son anneau de fiançailles qu'elle portait dans la main gauche et elle l'a mis dans sa main droite.

JOUR DE REPOS



RECONCILIATION

Monsieur. — Je ne te pardonnerai jamais. Hier soir, tu m'as traité de crab.

Madame. — Mais tu sais comme j'aime les crabs.

AU TRIBUNAL

Le juge. — Pourquoi avez-vous volé cette tortue ?

L'accusé. — Je ne l'ai pas volé, elle m'a simplement suivie à la maison.

HUMIDITE

Le locataire. — Votre maison est très humide.

Le propriétaire. — C'est un avantage. Vous n'avez pas besoin de prendre des assurances contre le feu.

UN AVARE

— Jouez-vous au golf quelque fois ?

— Pas depuis trente-cinq ans. Avant je jouais souvent.

— Pourquoi n'avez-vous pas joué depuis ce temps.

— J'ai perdu ma balle.

SON CHOIX

Alice. — Je veux épouser un ingénieur ?

La mère. — Un ingénieur civil ?

Alice. — Peu importe, je le rendrai civil avec le temps.



Le Secret de L'Enfant

Grand Roman
Sentimental et
Dramatique

Par
le célèbre
PAUL ROUGET

No 14 (Suite)

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Le comte Romane Lackau, noble polonais, a été exilé en Sibérie. Sa femme, Madeleine, a appris sa mort et se console dans l'amour de son enfant.
La soeur de Madeleine, Yvonne, a été victime d'une attaque nocturne et met au monde un enfant qu'elle fait baptiser sous le nom de Hugues.
Yvonne est fiancée à Maurice Nantennes, et pour cacher l'enfant de sa soeur, Madeleine, se donne comme étant la mère de l'enfant. Le comte Lackau, qu'on croyait mort, revient et surprend sa femme faisant cette déclaration à Maurice Nantennes.
La comtesse tombe évanouie en voyant son mari.
Celui-ci pour se venger envoie le petit Hugues en Sibérie et part en emmenant avec lui la petite Arlette. La comtesse reste seule.
Pellot et sa femme, qui étaient domestiques chez la comtesse à ce moment, se sont emparé d'une broche qui était dans la chevelure du petit Hugues.
Quelques années plus tard Pellot annonce à Yvonne qu'il a retrouvé son enfant. C'est son propre enfant que Pellot vend à Yvonne moyennant une grosse somme d'argent.
Maurice Nantennes apprend l'existence de l'enfant d'Yvonne et rompt son projet de mariage avec la jeune fille.
L'enfant de Pellot a maintenant vingt ans et fait une noce esfrénée à Paris. Un jour il est accosté par un mendiant qui n'est autre que l'associé de Pellot qui l'a remis à Yvonne comme étant l'enfant de cette dernière. Hugues apprend sa propre histoire.
Il part pour la Pologne où il rencontre la propre fille du comte de Lackau.

TROISIEME PARTIE

IV

LE SECRET DU PASSE

— Tenez, voici cinq mille francs... Dans deux mois, jour pour jour, je vous remettrai le complément de la somme... Ce laps de temps m'est nécessaire pour me retourner... Vous pouvez compter sur ma parole.

« Etes-vous satisfait !

Satisfait ! Hum !... l'ami de Mélie ne l'était qu'à demi.

Il avait escompté davantage.

Il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Oui... dit-il... mais j'ai votre promesse... dans deux mois exactement...

— Je verserai entre vos mains quinze autres mille francs. C'est entendu. Où devrai-je vous écrire pour vous fixer un rendez-vous ?

Tournier réfléchissait.

— Ecoutez, ne vous donnez pas cette peine... Nous sommes le 25 juin, aujourd'hui... le 25 août, à la même heure... je serai ici, dans ce café... Ne l'oubliez pas et ne croyez pas pouvoir m'échapper... Où que vous soyez... je saurai bien vous retrouver...

Hugues ne releva pas la menace.

Il s'était mis debout.

Il avait hâte de quitter cet endroit... hâte surtout de se séparer de son compromettant compagnon.

Il jeta une pièce d'argent sur la table pour solder les deux consommations.

Puis il se dirigea vers la porte.

Avant de disparaître, il dit encore :

— Le 25 août... dans ce café... à quatre heures.

Tournier s'inclina cérémonieusement.

— N'ayez crainte, monsieur le vicomte, je serai exact au rendez-vous.

Hugues était dehors.

Il avait traversé la place de l'Etoile... Il gagna l'avenue des Champs-Élysées.

Il marchait comme un homme ivre.

Du spectacle qui se déroulait devant lui, il ne voyait rien.

En lui une idée fixe.

Il était un enfant abandonné... le fils d'un ex-valet de chambre, jadis au service de la comtesse Lackau.

Son orgueil saignait.

Il se sentait amoindri... diminué... il avait honte de lui-même.

Il songeait aussi au changement opéré dans les manières de la comtesse Madeleine qui,

tout à l'heure, pour lui, s'était montrée dure, presque hostile.

Yvonne elle, était meilleure...

Mais que dirait-elle le jour où elle apprendrait... que celui qu'elle croyait être son fils... n'était qu'un étranger, introduit à l'hôtel, grâce à la complicité de deux malfaiteurs ?

Elle le haïrait autant qu'elle l'aimait à présent... lui qui avait volé la tendresse appartenant à un autre.

A un autre, peut-être malheureux au loin.

Il devrait partir... gagner sa vie... il serait semblable à tous les gueux dont la vue seule lui inspirait du mépris et de la répulsion.

Non, jamais il ne se résignerait à une telle déchéance.

La mort serait préférable.

Mais avant que d'en arriver là, il lutterait... il se défendrait...

Tout n'était pas perdu encore... si Tournier... ce bandit... observait le pacte de silence conclu, quelques minutes plus tôt, dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins.

Certes, lui, Hugues, serait à tout jamais lié à cet homme.

Une fois les vingt mille francs dépensés en basses orgies... il afficherait de nouvelles exigences...

Des exigences auxquelles, lui, le fils d'Antoine Pellot, serait obligé de satisfaire.

Bah! mieux valait cela... encore, que la divulgation de la vérité.

D'ailleurs il allait réfléchir... aviser.

Tout à coup une main se posa sur son épaule.

— Eh bien, pour un homme préoccupé, mon petit Lackau, on peut dire que tu es un homme préoccupé... Tu passes à côté de tes amis, tu les heurtes presque... et cela, sans les reconnaître... Ai-je donc tant changé depuis vingt-quatre heures ?

Il releva la tête.

— Rodolphe Radzill.

— Oui... je t'ai attendu. Ne te voyant pas venir j'ai supposé qu'un empêchement inattendu te retenait... Je sors de chez moi... Tu m'as habitué à plus d'exactitude.

L'Autrichien lui tendait la main.

Il la prit, la serra.

Mais son visage ne se déridait pas.

— Voyons, qu'as-tu... A te voir, on croirait que tu reviens de ton propre enterrement... Tu as des peines de cœur... La petite Renée Gangé, des Variétés, t'a envoyé la note de sa couturière...

Il secoua la tête.

— Non.

— Quoi, alors, parle, tu m'épouvantes.

Il n'avait garde d'avouer à

<p>ABONNEMENT Canada Un an \$3.50 Six mois 2.00 Trois mois 1.00 Etats-Unis et Europe Un an \$5.00 Six mois 2.50 Trois mois 1.25</p>	<p>Tél: (5819 10c LE NUMERO LANCASTER } 6002 Le Samedi (Fondé en 1889) POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires 129-131-133, RUE CADIEUX MONTREAL Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.</p>	<p>AVIS AUX ABONNES Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant cinq jours avant de les livrer. Tarif d'annonces journalier sur demande.</p>
---	--	--

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.
Commencé dans le No du 16 mai 1925.

son ami le motif véritable qui le contristait ainsi.

Il répondit évasivement :

— Des tracassés d'argent... Tu l'as dit, mes tantes ont été dures... Mon équipage d'hier les a rendues furieuses... Elles paient, mais pour la dernière fois.

« On me coupe les vivres, mon cher. On me met à la portion congrue : mes cigares et un bock de temps à autre comme pour un collégien.

« Si tu te figures que c'est gai.

Radzill eut un haussement d'épaules.

Il éclata de rire.

— Oh ! si ce n'est que cela !.

Mon père me les a coupés plus de dix fois, les vivres... Tu vois que je ne m'en portes pas plus mal... Il faut laisser passer l'orage... Ensuite, le soleil reparait... Crois moi ne te mets pas l'esprit à l'envers pour une pareille vétille... Tes tantes savent bien qu'un beau garçon comme toi... doté de tous les appétits inhérents à son âge ne peut vivre sans le sou... à moins qu'elles ne caressent le projet de te faire entrer à la Trappe.

Hugues gardait un front soucieux.

La plaisanterie de son ami ne faisait pas même éclorre un sourire à ses lèvres.

Celui-ci reprit :

— Allons, veux-tu bien vite chasser tous ces vilains papillons noirs... Avant les vacances, j'ai encore quinze jours à demeurer ici... Je veux les passer joyeusement... et je compte bien que tu m'y aideras.

— Ah ! tu repars en Bohême ?

— Oui... pour un mois et demi... deux mois tout au plus... Et à ce propos... sais-tu ce que tu devrais faire ?...

— Non.

— Tu devrais consentir à m'accompagner... Mon père, qui te connaît par les lettres que je lui ai écrites, serait enchanté de te recevoir... Il est entiché de sa noblesse et des prérogatives qu'elle lui confère... A part ça, c'est le meilleur homme de la terre.

« Et puis tu verrais un pays admirable... des sites grandioses... les confins de la Forêt Noire.

« Ça te changerait de Paris... de Trouville... et des plages à la mode où l'on a le désagrément de ne rencontrer que des

bourgeois enrichis... des épiciers endimanchés... et des rastas.

« Au retour, tes frasques seraient oubliées. Tu rentrerais en grâce auprès de tes tantes.

« Voyons, mon vieux, un bon mouvement. Accepte.

Sa voix se faisait persuasive. Hugues, ne disait ni oui ni non.

Certes, une heure plus tôt, il eût repoussé sans hésitation la proposition de Rodolphe Radzill.

Paris et sa vie de fièvre, de plaisir, d'amour, lui était nécessaire.

Il n'aurait pas consenti à s'en éloigner.

Maintenant il envisageait les choses sous un angle différent.

Il avait besoin de se recueillir... de songer à l'avenir... d'écarteler le danger qui le menaçait.

Là-bas... ce danger, lui semblait-il, serait moins grand.

Pour la comtesse et sa sœur... il aurait l'air de s'amender... de revenir à de meilleures intentions... il aurait l'air de rompre avec son existence de fête et de dissipation.

Lorsqu'il rentrerait à Paris, il aurait besoin d'argent... pour tenir la promesse faite à Tournier.

Ses tantes... il continuait de les appeler ainsi... ne lui refuseraient peut-être pas ce qu'il leur demanderait...

Il aurait... par sa conduite nouvelle... regagné une partie de leur affection...

Elles ne s'opposeraient pas à son départ en Bohême.

Yvonne, peut-être, ferait quelques objections... parce qu'il serait loin d'elle et que sa tendresse en souffrirait.

Mais il saurait bien la décider.

D'ailleurs, la comtesse Madeleine l'y aiderait... car l'idée d'un voyage, loin de Paris, pour Hugues, trouverait près d'elle un accueil favorable.

Il n'en doutait pas.

Comme Rodolphe, qui le sentait faiblir, interrogeait :

— Eh bien ?

Il répondit :

— Peut-être.

— Non, pas peut-être... Oui, n'est-ce pas ?

— Oui.

— A la bonne heure... Ton acceptation me remplit de joie... Je vais, dès ce soir, en faire part à mon père... Nous allons arriver en pleine période

électorale... Pour un étranger le spectacle est curieux... tu étudieras les mœurs du pays.

« L'année dernière, au cours d'une excursion, j'ai aperçu, là-bas, la huitième merveille... une Diane chasserresse dont rien ne saurait peindre l'ensorcelante beauté.

« C'est la fille d'un châtelain du voisinage... un étranger aussi, venu on ne sait d'où et qui, voilà vingt ans, apparut brusquement dans le pays, y acheta un manoir où il s'installa.

« Il vit là un peu en misanthrope, avec la belle fille en question, pour laquelle, je te le répète, se damnerait un saint.

« D'ailleurs, d'ici peu, tu en jureras par toi-même.

« Où vas-tu présentement ?

— Au cercle... Je dois y trouver, avant sept heures, le duc de Lussac-Beaupré.

— Pour lui remettre les mille louis perdus par toi, hier ?

— Oui.

— Je t'accompagne... Ce cher duc, nous nous ferons offrir à souper par lui.

— Non... J'ai promis à ma tante de Lancenay de rentrer ce soir... Je rentrerai.

— A ton aise... Partie remise n'est pas partie perdue... La petite fête sera pour demain.

Après que Hugues se fut éloigné, à son tour, Tournier était sorti du café.

Dehors, il vit Mélanie qui venait à lui.

— Eh bien ? questionna-t-elle.

— Eh bien, ça n'a pas marché comme nous l'espérions ?

— Ah !... Raconte-moi ça.

Et, quand il eut terminé :

— Prends garde de te faire rouler, mon petit Tournier... Ce vicomte de contrebande me semble être bigrement malin... plus malin que toi, mon pauvre vieux.

Il serra les poings.

— N'aie pas peur... il paiera... sinon...

Il n'acheva pas sa phrase.

Une flamme mauvaise... implacable... avait passé dans ses hideuses prunelles rouges.

V

DOULEUR MATERNELLE

Sitôt le déjeuner achevé, Yvonne avait regagné sa chambre.

Elle était encore sous l'impression pénible de la scène

qui venait d'avoir lieu... et la semonce adressée par sa sœur à Hugues lui semblait disproportionnée aux fautes — en somme légères — du jeune homme.

Oui, décidément, pour lui, Madeleine se montrait trop sévère.

Elle paraissait l'aimer à peine...

Pourtant la comtesse était bonne... et son cœur renfermait des trésors de dévouement.

D'où provenait cette sorte d'hostilité qu'elle affichait envers Hugues ?...

Yvonne se sentait profondément malheureuse.

Hugues était son enfant. Il n'avait pas été élevé pour se défendre contre les tentations de la vie... il était faible, accessible au découragement... il ne discernait pas encore ce qui était bien de ce qui était mal... Plus tard... dans quelques années... l'expérience le mûrirait... il redeviendrait à des idées plus raisonnables.

D'ailleurs... de cet état de choses... Madeleine peut-être était responsable.

Pourquoi avait-elle exigé que sa sœur ne dévoilât pas au jeune homme le mystère de sa naissance ?

Pourquoi cette situation équivoque qui avait trop duré ?

Si Hugues savait que, elle, Yvonne, était sa mère, peut-être changerait-il... Son cœur s'attendrait... une affection plus profonde y prendrait place... il craindrait de faire pleurer celle à qui il était redevable de la vie.

Le pouvoir d'une mère est si grand sur son enfant !...

Et puis, elle pourrait l'aimer non pas davantage, — c'était impossible, — mais plus librement.

Elle ne devrait plus faire violence à ses sentiments, refouler les paroles d'éperdue tendresse qui se pressaient sur ses lèvres.

Elle souffrait tant de la contrainte qui lui était imposée !...

Depuis longtemps déjà... elle était, à tout instant, sur le point de lui dire... en lui tendant les bras :

— Hugues... embrasse-moi... tu es mon fils !...

Elle s'était approchée de la cheminée... Elle ouvrit un album de photographies que Madeleine, sans doute, avait posé là.

Un album qui lui était bien connu, hélas ! et qu'elle ne contemplait jamais sans un profond serrement de cœur.

Au premier feuillet, un portrait.

... Celui que Maurice Nantennes, seize ans plus tôt, lui avait donné, la veille du jour où devaient être célébrées officiellement leurs fiançailles.

... Un portrait qu'elle avait conservé comme on conserve une relique chère.

Où était le jeune homme à présent ? Près de son père sans doute. Les années s'étaient écoulées sans qu'il envoyât de ses nouvelles et sans qu'elle cherchât à le revoir... Pour lui, certainement, l'oubli était venu.

Ah ! quand le regard d'Yvonne se posait sur le noble... sur le fier visage de Maurice, elle tressaillait encore... un voile de larmes passait devant ses yeux et son cœur se mettait à battre à coups plus rapides.

L'amour ancien n'était pas aboli en elle. Sous les cendres couvait un feu que le temps n'avait pas éteint.

Où elle l'aimait toujours, Maurice qui s'était éloigné d'elle sans esprit de retour, croyant à la trahison de celle qui n'était, hélas ! qu'une martyre.

Quelques heures plus tard, pendant le dîner auquel, ce soir-là, Hugues, contrairement à ses habitudes, assistait, le jeune homme annonça :

— A propos, chères tantes... j'ai une prière à vous adresser.

Elles eurent toutes deux un mouvement d'inquiétude qui le fit sourire. Aussi fût-ce avec une légère ironie qu'il poursuivit :

— Rassurez-vous, il ne s'agit pas d'une nouvelle demande d'argent... Grâce à Dieu les remontrances de tante Madeleine ont porté leur fruit... Je suis léger, frivole... j'ai même des défauts plus graves, je vous le concède... toutefois je possède assez de cœur, vous n'en doutez pas, pour avoir pris la résolution de vous épargner à l'avenir tout sujet de contrariété...

Et comme la comtesse le regardait avec autant de surprise que de méfiance :

— Les folies n'ont qu'un temps, dit le proverbe... Je me suis suffisamment amusé... Le

plaisir ne peut être le but de toute mon existence... Il a été créé pour distraire l'homme et non pour le dégrader... Jusqu'à ce jour j'ai vécu dans l'erreur... Je reviens à la vérité... J'étais fou. Je suis résolu à être sage... Pardonnez-moi mes fautes passées. Mon repentir est sincère, je vous le jure.

Le visage rayonnant, Yvonne se raccrochait à un espoir soudain.

A un espoir insensé.

— Hugues... si tu disais vrai balbutia-t-elle.

— N'en doutez pas, chère tante.

« Jusqu'alors j'ai été un ingrat.

« Je n'avais pas conscience du chagrin que mes actes irréfléchis pouvaient vous causer.

« Désormais je veux vous prouver à toutes deux mon amour... ma reconnaissance.

« Je suis décidé à changer de conduite... à rompre avec des gens dont l'amitié m'est funeste... à aiguiller ma vie sur une voie nouvelle.

— Et depuis quand te sont venues ces bonnes résolutions?... interrogea la comtesse qui demeurait sceptique.

— Mais... depuis cet après-midi, ma tante... et je dois m'empresser d'ajouter que tout le mérite vous en revient.

« Je n'étais pas un pécheur endurci, vous le voyez, puisque je fais amende honorable.

« La preuve, c'est que je vous demande la permission de quitter Paris.

— La permission... de quitter... Paris... fit Yvonne, qu'un frisson, brusquement, agitait de la tête aux pieds.

— Oui... Vous connaissez, de nom tout au moins, mon ami Rodolphe Radzill, un garçon très sérieux, fils d'un baron autrichien... De toutes mes amitiés, c'est la seule qui me soit précieuse... la seule que, désormais, je conserverai... Il m'a invité à venir passer deux mois chez son père... en Bohême... Pendant ces deux mois je vais me recueillir... achever de reprendre complètement possession de moi-même... Ce sera la période de repos — de repos salutaire — qui précède celle de l'activité... Car, ces deux mois écoulés, je veux orienter ma vie vers un but... Un homme s'instruit en voyageant... Je voyagerai... Je solliciterai la faveur de faire partie d'une mission, au loin... d'une explora-

tion scientifique... J'ai des relations qui me serviront...

Il parlait... sans penser un mot de ce qu'il disait... dans l'unique dessein d'attendrir, d'apitoyer les deux sœurs... de reconquérir... chez Madeleine surtout... la place qu'il supposait avoir perdue dans leur affection.

Il possédait... il faut le reconnaître... un talent incontestable de comédien.

— A la bonne heure, approuva froidement la comtesse... Ce sont là de louables intentions.

Yvonne était devenue toute pâle.

Dans ses veines, elle avait senti son sang se glacer.

Cependant, sa sœur interrogeait :

— Où habite le baron de Radzill ?

— Dans les environs de Carlsbad... Le pays... m'a affirmé mon ami... est de toute beauté.

— Quand partiras-tu ?

— Mais... dans quinze jours... avant peut-être...

— Fort bien... Je t'y autorise... Puisse-tu, là-bas, persévérer dans l'idée dont tu viens de nous faire part...

Et Madeleine se tournant du côté de sa sœur :

— Dis à Hugues que tu partages cette espérance, Yvonne.

Mais la malheureuse, dont la pâleur s'était accrue encore... dont les lèvres étaient blêmes, frémissantes... la malheureuse n'avait pas la force de répondre.

Des fillets de sueurs coulaient sur son front et sur ses tempes.

Et Hugues, à qui le trouble... l'effroi... la douleur de la pauvre femme n'échappaient pas... Hugues pensait :

— Toi... ma bonne... tu marches dans le bateau... Je te tiens.

Tout de même, la fermeté, l'indifférence de Madeleine ne laissaient pas que de le déconcerter.

Il avait cru... en leur annonçant son projet de s'en aller au loin... de faire partie d'une mission quelconque... que les deux femmes, alarmées, protesteraient... le supplieraient de rester... de renoncer à une pareille entreprise...

A une entreprise aussi dangereuse.

Or, il n'en avait rien été. Le contraire s'était produit.

La proposition du jeune homme avait paru être du goût de la comtesse.

Et l'inquiétude de celui-ci... qui eût été extrême... si Yvonne avait donné à sa sœur l'approbation qu'elle sollicitait... cette inquiétude s'atténuait devant le silence de l'infortunée.

Ah ! oui, d'elle... tant que Tournier se tairait... et il se tairait toujours certainement... lui, Hugues saurait bien obtenir tout ce qu'il désirait.

Il ferait ses caresses plus tendres... plus enveloppantes.

Et elle n'aurait pas la force de résister. Entre lui et Madeleine, sur l'esprit d'Yvonne, se serait une lutte sans trêve.

... Une lutte dont il sortirait vainqueur.

Dès que le repas fut terminé, prétextant des lettres à écrire, des papiers à mettre en ordre, le jeune homme s'était retiré dans sa chambre.

A peine s'y trouvait-il qu'Yvonne surgissait derrière lui.

Sa pâleur de tout à l'heure, avait fait place à une rougeur très vive... non moins inquiétante.

Elle avait le fièvre... une fièvre d'angoisse qui la dévorait intérieurement.

Elle s'approcha tout près du jeune homme, et, les yeux mouillés, le regard suppliant :

— Voyons, Hugues, as-tu bien réfléchi à la décision que tu viens de prendre ?

Elle s'était emparé de son bras. Elle s'appuyait à lui.

Il la semblait trembler.

— Jouons serré... songea-t-il.

Et avec un sourire attristé :

— Mais oui, tante Yvonne, j'ai longuement réfléchi, je t'assure... et je ne me suis arrêté à cette décision de partir au loin qu'après m'être démontré à moi-même qu'elle était la plus logique, la meilleure aussi.

« D'ailleurs, tante Madeleine, dont tu me vantes constamment l'esprit sage et clairvoyant, ne m'a-t-elle pas approuvé ?

— Madeleine t'a approuvé, parce que son irritation, contre toi, n'est pas calmée.

— Mais, toi-même... par ton silence...

Elle eut un geste éperdu.

— Moi... je n'ai pas voulu contredire ma sœur.

Toute la faiblesse de son

âme... douce, aimante... se révélait dans ces mots.

Il protesta :

— Qu'importe !...

« Après ce que tante Madeleine m'a dit ce matin... après les reproches — mérités — en partie, j'en conviens — qu'elle m'a adressés, je ne puis prendre une autre détermination.

« Rester ici, serait m'exposer à en essayer d'autres.

« Je ne le veux pas.

Et avec, dans la voix, une émotion soudaine, parfaitement simulée :

— Que veux-tu, tante Yvonne, je comprends bien que vos bontés, pour moi, doivent avoir une fin.

« Je ne suis qu'un enfant adopté par vous, un orphelin à qui vous avez fait la charité de l'élever, de lui donner un nom.

« Pour vous, que suis-je en réalité !

« Presque un étranger.

« Je n'ignore pas que je vous dois tout.

« Ma reconnaissance ne sera jamais assez grande.

« Mais je me rends compte aussi que... à présent... pour vous, je constitue une charge. Tante Madeleine à plusieurs reprises, me l'a clairement laissé entendre.

« Dans ces conditions, il ne m'est pas possible de demeurer plus longtemps ici.

« Par mon travail, je me créerai une situation... je me suffirai à moi-même... je ferai ce que doit faire un enfant sans père ni mère.

Il avait porté la main à ses yeux comme pour y écraser une larme.

Chacun des mots prononcés par lui, avait pénétré jusqu'au fond de l'âme d'Yvonne, dévorée par le remords.

Car elle se sentait coupable.

Oui... coupable de se dérober à ce qui constituait son devoir...

Coupable d'abandonner à de telles pensées son fils qui, maintenant, avait presque le droit de la maudire.

Son cœur battait à se rompre. Autour d'elle, les choses oscillaient.

— Tais-toi... tais-toi... supplia-t-elle.

Cruel, implacable, voulant l'amener à ce qu'il désirait, la pousser à l'aveu qu'il entendait faire enfin tomber de ses lèvres, il poursuivit :

— Me taire ? Pourquoi ? Mes

paroles n'expriment-elles pas la vérité ?

« Toi, tu es bonne... meilleure que tante Madeleine.

« Mais, je te le répète, la tendresse qu'on a pour un étranger a des limites.

« Tu ne peux m'aimer autrement... J'ai été trop exigeant... J'aurais dû me rappeler... que je n'étais ici... que par tolérance...

— Hugues !

— Si j'avais eu une mère à chérir... à adorer... ma vie eût été toute différente.

« Sa tendresse m'aurait évité bien des écueils.

« Certes, vous étiez là, toi et tante Madeleine, mais... tout de même... ce n'est pas pareil.

Il lui semblait qu'elle allait mourir.

Ah ! les reproches qu'inconsciemment il lui adressait étaient justes !...

De ce qui était arrivé, elle avait l'entière, l'absolue responsabilité.

Si Hugues était au bord de l'abîme, c'était elle qui, par son silence criminel, l'y avait poussé.

Il le disait : pour une mère il eût agi différemment. Il lui eût obéi avec religion.

Mais il n'était pas trop tard peut-être.

Rien n'était perdu. Le mal ne paraissait pas irréparable si elle sortait de sa passivité, si elle se décidait à l'aveu... telle-

à l'heure, tu parlais de ta mère, elle est devant toi.

Elle ressemblait à une folle... elle avait écarté les mains que le jeune homme gardait sur son visage... et elle l'obligeait à la regarder.

— Hugues... mon chéri... mon adoré... tu es mon fils.

Il avait eu un sursaut brusque... Il la fixait avec des yeux inquiets, éperdus, comme s'il craignait qu'elle n'eût subitement perdu la raison.

— Mon Dieu, je ne rêve pas... répète par grâce... un pareil bonheur serait possible... tu es ma mère... ma mère...

Il se montrait à la hauteur de son rôle...

Il avait forcé Yvonne à s'asseoir dans un fauteuil... il s'agenouillait devant elle... et il répétait avec ivresse :

— Ma mère... tu es ma mère. Elle balbutia :

— Oh ! depuis longtemps cet aveu me brûlait les lèvres... Le silence me tuait... C'était épouvantable... Peut-être me maudis-tu... Mon devoir m'ordonnait de parler plus tôt... Je veux que tu saches la raison pour laquelle jusqu'alors je me suis tu... je veux que tu connaisses le secret de ma vie.

Il protesta :

— Pourquoi cette confession ? Je ne veux pas savoir les motifs qui ont dicté ta conduite... Je n'ai pas le droit de te juger...

« Et c'est moi, mère, qui, à genoux, te demande pardon... pardon d'avoir tout à l'heure prononcé des paroles injustes, cruelles... pardon de l'avoir tant fait souffrir.

— Oh ! mon cher petit... pouvais-tu te douter... Maintenant tu vas me dire que tu restes... que tu ne me quitteras pas... Je ne suis pas riche, c'est vrai... Mais je possède des biens encore, des propriétés en Bretagne... Je les vendrai... tout ce qui est à moi t'appartient... Nous n'aurons plus à recourir à la bourse de Madeleine... Je veux que tu sois heureux... Par pitié, dis-moi que tu ne l'en iras pas.

Il l'étreignit passionnément. Et il déclara :

— Non, mère, je te le promets... Je ferai simplement ce voyage avec mon ami, et ce sera tout.

(Suite à la page 23)



« Vous n'êtes donc jamais retournée en France ? »

« Il me semble que, pour une mère, il n'est rien qu'on ne soit prêt à faire.

« Aucun sacrifice ne doit coûter.

« Ah ! oui... si le ciel m'avait donné une mère pour guider mes premiers pas... pour me dire : Là, est le droit chemin... je l'eusse écoutée et aimée, avec adoration.

Il s'arrêta... comme s'il défaillait sous l'excès d'une souffrance trop forte.

Livide, Yvonne s'était reculée.

De ses deux mains, elle se cramponnait à l'appui d'un fauteuil.

Sous elle, ses jambes vacillaient.

ment effrayant... qu'elle ne pouvait s'y résoudre encore.

Le jeune homme se cachait le visage dans ses mains.

De gros soupirs s'échappaient d'entre ses lèvres, il balbutiait :

— Oui... je suis seul... tout seul sur la terre... alors mieux vaut partir... m'éloigner... n'être plus à la charge de personne...

Ah ! cette fois... pour l'infortunée... C'en était trop !...

Elle s'était élancée vers lui.

— Tais-toi... tais-toi, malheureux enfant... C'est affreux ce que tu viens de dire... Si tu savais... Car il faut que tu saches... je le veux... Hugues, tout

PETIT PIERRE

MORCEAU DE GENRE

POUR PIANO

Marius GARMAN

Op. 449

Allegro Mod^{to}

PIANO

f *capo* *p*

The first system of musical notation for 'Petit Pierre' consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. It begins with a piano (*f*) dynamic. The first measure contains a whole note chord. The second measure has a *capo* marking above the staff. The piece concludes with a piano (*p*) dynamic.

sfz *dolce e giocoso*

The second system continues the piece with a *sfz* (sforzando) dynamic marking. The tempo and mood are indicated as *dolce e giocoso*. The notation includes various rhythmic patterns and articulation marks.

L'istesso Tempo

dolce e giocoso

The third system of musical notation maintains the *dolce e giocoso* mood. It features a variety of rhythmic figures and chordal textures.

The final system of musical notation concludes the piece with a variety of rhythmic patterns and chordal textures.

Più vivo e poco agitato

f *p e leggiero*

p

p e leggiero

L'istesso Tempo

p e leggiero *rit. dolce* *a Tempo e giocoso* *p*

Molto brillante

First system of musical notation. Treble clef: f , notes with accents and slurs. Bass clef: chords and eighth notes.

Second system of musical notation. Treble clef: notes with accents and slurs. Bass clef: chords and eighth notes. f dynamic marking.

Lo stesso Tempo

Third system of musical notation. Treble clef: notes with accents and slurs. Bass clef: chords and eighth notes. p e giocoso dynamic marking.

Fourth system of musical notation. Treble clef: notes with accents and slurs. Bass clef: chords and eighth notes.

Più vivo e poco agitato

Fifth system of musical notation. Treble clef: notes with accents and slurs. Bass clef: chords and eighth notes. P e leggero dynamic marking.

f
p e leggiero

p e leggiero

p e

L'istesso Tempo

giocosso

risoluto
f *p* *ff*

FIN

LE SECRET DE L'ENFANT

(Suite de la page 18)

VI

PREMIERE ENTREVUE

Mais il se releva brusquement.

Dans l'encadrement de la porte qu'Yvonne avait oublié de refermer derrière elle, la comtesse apparaissait.

Elle avait entendu la phrase du jeune homme.

Elle comprit que l'irréparable était accompli.

Hugues savait qu'Yvonne était sa mère !

Quinze jours plus tard, en compagnie de Rodolphe Radzill, le jeune homme quittait la France.

Une explication avait eu lieu entre Yvonne et Madeleine, explication au cours de laquelle les deux sœurs, d'un commun accord, avaient décidé que rien ne serait changé à leur façon de vivre dans l'hôtel de l'avenue du Bois.

Pour tout le monde, Hugues continuerait à être le fils d'une de Romane morte en Russie, et adopté par la comtesse.

Les domestiques ne devaient point être mis au courant de la vérité.

Devant eux... Hugues et Yvonne seraient tenus à la réserve observée jusqu'alors par la pauvre mère.

Celle-ci avait formulé très nettement sa volonté de subvenir seule, désormais, aux besoins de son fils.

Elle allait réaliser une partie de la fortune qui lui restait... Elle ne voulait, à aucun prix, que son enfant risquât sa vie dans une entreprise lointaine !

S'il lui arrivait malheur que deviendrait-elle ?

Cette pensée était épouvantable !

... La comtesse ne fit pas d'objections...

Elle sentait que ce serait inutile !

Yvonne agissait dans une sorte de fièvre... d'exaltation, contre laquelle il n'y avait rien à tenter.

Tous les efforts, quels qu'ils fussent, échoueraient devant son obstination.

Mais, Madeleine, demeurait songeuse, convaincue que, pour sa sœur, l'avenir restait gros d'orages... et qu'elle n'était pas hélas ! au bout de ses souffrances.

Celle-ci avait décidé et obtenu de la comtesse, la promesse que, toutes deux, se rendraient à Carlsbad vers la fin de juillet et que, un mois plus tard, elles rentreraient en France, avec Hugues.

Ainsi, la réparation serait moins longue !

Le jeune homme avait paru se réjouir de cette résolution...

A l'époque de leur retour, à tous trois, c'est-à-dire, à la fin du mois d'août, il aurait certainement arraché à Yvonne les quinze mille francs exigés par Tournier, pour ne pas dévoiler aux deux femmes, le secret du passé.

L'express d'Orient a transporté Hugues et son ami en Bohême. Depuis le matin, ils sont arrivés au château des Roches où l'accueil fait au jeune homme par le baron Radzill a été extrêmement courtois et affable.

Le baron est un grand et beau vieillard, à l'allure hautaine, au visage dur et sévère. Son œil, au reflet métallique, où passe, par instant, un éclair de cruauté, s'attendrit, devient caressant dès qu'il se pose sur Rodolphe, son fils, qu'il aime d'un amour exclusif, absolu... en souvenir d'une chère morte, la baronne, sa femme, enlevée en pleine jeunesse, en pleine beauté, par un mal foudroyant.

Impitoyable envers les autres, sa faiblesse est grande... trop grande même... pour le jeune homme à qui il ne sait rien refuser... auquel il pardonne tout... et c'est pourquoi, le sachant, Rodolphe en abuse, et se lance, à corps perdu, dans la vie de dissipation et de folie.

... Bah ! il faut bien que les jeunes gens s'amuse !

Aussi Hugues Lackau a-t-il reçu au château une chaleureuse hospitalité.

— Un ami de mon fils, à déclaré le baron, en un français très pur... est ici chez lui.

Mais Rodolphe a entraîné son compagnon sur la terrasse, en haut de laquelle on jouit... réellement... d'une vue merveilleuse.

Et l'admirable panorama de ce coin de pays, d'une sauvagerie... d'une beauté grandiose... s'est déroulé aux yeux indifférents du jeune homme qui demeure sombre, préoccupé, car, malgré tout, l'avenir l'inquiète.

Certes... Yvonne, lui donnera les quinze mille francs qu'il a promis à Tournier.

Mais les exigences du misérable s'arrêteront-elles là ?

Non, sans doute.

... Il reviendra à la charge.

... Il posera un nouveau marché.

Lui, Hugues, restera constamment à la merci de ce gremlin... aux appétits duquel, peut-être, il ne sera pas toujours en état de satisfaire.

La fortune d'Yvonne est médiocre.

Il le sait.

Un jour viendra où la pauvre femme ne pourra plus consentir aucun sacrifice.

... C'est de cela qu'il a peur !

Déjà une pensée lui est venue à laquelle il se raccroche... comme le désespéré au secours inattendu qui le sauvera du naufrage.

S'il n'était plus sous la tutelle... sous la dépendance de personne, s'il était riche par lui-même... il pourrait relever la tête... se passer, après la ruine définitive d'Yvonne, de l'aide... incertaine... de la comtesse... Il ne craindrait plus rien.

... Riche ?

... Comment le devenir ?

A cette question, il avait trouvé la seule réponse qu'il pût faire :

... Par un mariage !

Eh, oui, pourquoi pas, après tout !... Il avait vingt-deux ans... il était doté d'un physique avantageux... il portait un nom qui lui ouvrait toutes les portes, qui lui permettait toutes les espérances.

Non pas que la chose, par elle-même, lui sourît extrêmement.

Mais il voyait là un moyen de salut... auquel il se promettait de réfléchir, si l'horizon s'assombrissait.

Il s'est accoudé sur la balustrade de pierre de la terrasse.

Rodolphe, qui le voit pensif, essaie de le distraire.

— Regarde en face, là-bas, par delà cette admirable vallée de la Tepl... tu aperçois un château... le château du Bois-Dormant...

— Mais c'est là un nom de conte de fées...

Oui... ce sont les paysans des environs, qui, poétiquement, l'ont donné au château parce que précisément une fée l'habite... une princesse de légende... une créature idéale...

celle-là même dont je t'ai parlé, un soir à Paris...

— Oui... je me rappelle... et ton enthousiasme pour la belle châteleine, ta voisine, me parut suspect... Est-ce que, par hasard...

— Non... Mon cœur est de granit... comme la montagne... J'aime toutes les femmes, ce qui est une façon de n'en aimer aucune... et vois-tu je m'en trouve si bien que pour rien au monde je ne voudrais modifier ma manière de vivre... Je laisse à d'autres... à toi, si tu veux, le soin de cultiver « la petite fleur bleue »... C'est là une manie particulière aux Français... Je n'en suis pas jaloux... J'ai des vues plus positives.

« La jolie fille... du Bois-Dormant... est à des sommets trop élevés pour moi.

— Oh ! tu exagères.

— Je n'exagère nullement... Au surplus, tu seras juge... Il nous est facile de la rencontrer.

— Mais... tu me disais que le baron n'était pas en rapports d'amitié avec le comte Jean Lekda ?

— T'ai-je parlé de lui rendre visite... ou de l'inviter, elle et son père, à venir aux Roches ?... La belle fille est une amazone intrépide... Tous les jours, elle fait de longues chevauchées à travers les bois... Ce serait bien le diable si le hasard ne nous mettait pas face à face.

« Je gage que... en la voyant, tu en tomberas aussitôt éperdument amoureux.

« C'est là une autre manie des Français de s'éprendre instantanément d'une femme que... une heure plus tôt... ils ne connaissaient ni d'Adam ni d'Eve...

« Leur cœur est un brasier.

« Que dis-je, un volcan !

« En tous cas, tu n'aurais aucun reproche à l'adresser... La jolie châteleine a d'autres attraits que sa beauté, laquelle, je l'avoue, serait déjà suffisante pour excuser, chez un homme, toutes les folies. Elle est une riche, très riche héritière... Quoique vivant dans une retraite profonde, son père, affirme-t-on, possède plusieurs millions.

« Celui qu'épousera la belle... du Bois-Dormant... aura, ce jour-là, conquis deux trésors inestimables : la fille et la dot.

Jusqu'alors, Hugues souriait au verbiage de son ami.

Aux dernières paroles de celui-ci, il tressaillit.

Dès le lendemain, ils commencèrent à excursionner aux alentours.

Il existe, dans la vallée de la Tepl, des sites incomparables, uniques au monde. On dirait que la nature s'est plu à varier le décor. A côté de paysages, calmes, au charme reposant, elle a semé, à profusion, des abîmes, des précipices, des pics d'une hauteur vertigineuse et dont le spectacle... chez l'homme... fait naître un mélange d'admiration et d'effroi.

Mais, Mugues ne semblait y prêter qu'une médiocre attention.

Sa pensée était ailleurs.

Il ne se déridait un peu que lorsque Rodolphe l'entretenait de la jolie fille du château voisin... de la jolie fille que pendant plusieurs jours ils tentèrent en vain de rencontrer.

Et qu'ils aperçurent pourtant, un soir... à l'heure du crépuscule où, au-dessus des montagnes, dans le ciel couleur de souffre et couleur de sang, s'allumaient les premières étoiles.

Elle était à cheval, toute rose de la distance parcourue, les cheveux d'or au vent, impérieuse, superbe et — Rodolphe n'avait pas menti — royale-ment belle.

Sans avoir remarqué le fils du baron Radzill et son hôte, dissimulés derrière un arbre, elle allait s'enfoncer dans un sentier menant au Bois-Dormant, lorsque... à l'apparition soudaine d'un jeune homme — un paysan sans doute — bien que sous ses modestes habits il eût fière mine — elle fit faire, à la monture, un brusque écart.

Un léger cri de surprise s'était échappé de ses lèvres.

— Monsieur Boris... fit-elle... ajoutant aussitôt.

« Et l'on prétend que, le soir venu, on ne fait, dans les bois, que de mauvaises rencontres! »

Il avait rougi.

Debout, devant elle, le chapeau à la main, il courbait la tête respectueusement.

Son cœur battait précipitamment.

— La fille du comte Jean Ledka, en se rappelant le nom d'un malheureux nomade... d'un partisan de la Secte-Rouge, qu'elle a vu une fois seulement, lui fait beaucoup d'honneur, mademoiselle.

Il disait ces mots simplement, noblement.

A la remarque faite par lui, ce fut au tour de la jeune fille, de se sentir troublée.

Un peu d'incarnat colora ses joues.

Elle se rendit compte de son inconséquence.

Elle dit vivement :

— Votre père nous a si souvent parlé de vous lors de ses visites au Bois-Dormant qu'il me semble que depuis longtemps déjà le comte et moi nous vous connaissons.

Elle ajouta, pour faire cesser au plus vite une situation qui, par sa faute, ne laissait pas que d'être embarrassante.

— Mais... je suis une étourdie... je ne vous ai pas demandé des nouvelles de sa santé.

— Mon père va bien... il poursuit sans répit, vous le savez, le but qu'il a assigné à son existence... Je vous remercie, mademoiselle.

— Vous et les vôtres comptez séjourner quelque temps encore dans les environs ?

Le jeune homme eut un tressaillement.

Il lui semblait qu'elle avait posé cette interrogation d'une voix qui tremblait légèrement. A moins, hélas! que ce ne fût une illusion, car en quoi le départ de la Secte-Rouge, le sien, à lui, Boris, pouvait-il intéresser la jeune fille au point de jeter la perturbation dans son âme !

Pourtant, à la façon dont elle le regardait... aux paroles prononcées par elle... il venait d'acquiescer la conviction que la fille du comte nourrissait pour lui de la sympathie.

Mais, de la sympathie... à un sentiment plus tendre... il y avait loin... il y avait un abîme.

L'abîme qui les séparait, lui, le pauvre errant, sans sou ni maille... elle, la châtelaine fortunée... trop fortunée... qui était comme une sorte de reine dans ce pays où rayonnait sa merveilleuse beauté.

Il déclara :

— Je l'ignore, mademoiselle... Mes compagnons et moi... nous ne connaissons pas les desseins de mon père... Il commande... il est le chef... nous lui obéissons.

Il la contemplait avec des yeux dévots, humblement, ému, troublé, poussé vers elle par une force impérieuse.

Dès l'instant où il l'avait aperçue... au château du Bois-

Dormant... pour la première fois... elle avait fait la conquête absolue, définitive de son âme.

Il l'aimait !...

Il trouvait cela tout naturel. C'était écrit dans sa Destinée !...

La jeune fille ne le saurait jamais.

Get amour qui lui était doux... oh ! oui, très doux... deviendrait une souffrance peut-être... Il n'y songeait pas... il ne songeait à rien... Il se disait seulement qu'il était heureux de la voir... de lui parler... d'entendre le son harmonieux de sa voix qui... était-ce une illusion?... par moments se faisait tendre, presque caressante.

Mais... jugeant que l'entretien avait assez duré... elle cravachait sa monture et, faisant, de la main, au jeune homme, un signe amical, presque familier :

— Au revoir, monsieur Boris... Le Bois-Dormant est loin, voici la nuit... et mon père doit s'inquiéter...

Elle s'éloigna.

Sans prendre garde à eux, sans les voir, elle passa devant Rodolphe et Hugues... qui n'avaient pu entendre les paroles prononcées par elle et par le jeune homme.

... Devant Hugues, ébloui, fasciné par la beauté de l'intrépide amazone.

... Et qui demeurait pensif...

Si pensif que son ami lui demanda :

— Eh bien ! est-ce que la vue de cette jolie fille t'aurait rendu muet, par hasard ?

« Avoue, maintenant, que je n'ai pas exagéré... »

« Elle est bien belle, n'est-ce pas ? »

— Oui, bien belle... répéta, sur un ton étrange, le fils d'Antoine Pellrot...

« Mais dis-moi... connais-tu l'homme qui lui parlait ?... »

— Non... c'est quelque bohémien sans doute... le pays en est infesté...

Hugues laissa tomber la conversation.

Dans son cerveau... des idées confuses se précisaient...

Il ne regrettait pas son voyage en Bohême.

Le lendemain du jour où les deux amis l'avaient rencontrée... la jeune fille décida de faire une nouvelle promenade.

Elle aimait la forêt... si vaste... grande comme un monde... si pittoresque aussi, où elle n'avait rien à craindre... car tous, dans le pays, la connaissaient et la respectaient.

Elle avait abandonné les rênes qui, à présent flottaient sur l'encolure du cheval...

Un rêve profond occupait son esprit.

Elle songeait à sa mère.

A sa mère qu'elle aimait toujours.

Où était-elle ?

Loin, très loin... en France... dans cette France si chère à son cœur, à elle Loula... et dont jamais plus elle n'entendait parler le langage !...

... Quelle ne reverrait jamais sans doute !...

Un soupir gonfla sa poitrine.

Et puis, au souvenir de sa mère... un autre se mêlait... celui du jeune homme... du fils de Vareski rencontré la veille, et qui, avec ses compagnons, se cachait dans cette immense forêt.

Sous ses vêtements grossiers, comme il avait fière allure !

Comme il était beau... et comme dans ses yeux, se reflétait une âme simple, franche, loyale !

Elle avait rougi imperceptiblement.

Pourquoi la pensée de ce jeune étranger la poursuivait-elle ainsi !...

Elle était tellement absorbée dans ses réflexions, qu'elle ne remarqua pas que, à deux ou trois reprises, son cheval s'arrêtait, l'oreille au vent, comme s'il fût effrayé par quelque chose d'insolite, par la présence d'un être humain dans le voisinage.

En effet, depuis près d'un quart d'heure, la jeune fille était suivie.

Suivie par Hugues que son ami, retenu aux roches, par une violente migraine, n'avait pu accompagner.

... Ce dont le fils d'Antoine Pellrot n'avait nullement été contrarié.

Pour ce qu'il avait projeté, il préférerait être seul !...

La présence de Rodolphe l'eût plutôt embarrassé.

Car maintenant, il avait prit une résolution définitive.

Pour lui, un mariage riche serait le salut.

Eh bien, il se marierait, voilà tout.

Et si, comme dans sa fatuité, il l'espérait déjà, c'était avec la jolie fille du Bois-Dormant, il ne serait pas à plaindre.

Non bigre !..

Elle était cent fois plus belle que toutes les créatures plâtrées, fardées, dont il avait jusqu'alors payé fort cher les faveurs.

Et, il avait tressailli d'aise lorsque, étendu sur la mousse, au pied d'une roche géante... il avait entendu... non loin de là... les fers du cheval marteler le sol.

— Elle... avait-il songé.

... La riche héritière !..

Il s'était levé...

Et... en ayant soin de ne pas se faire voir... il avait pu constater qu'il avait deviné juste.

Derrière elle, à travers le bois, il s'était engagé.

Le cheval, heureusement, allait au pas.

Pendant dix minutes, le jeune homme, les prunelles brillantes, la suivit.

Enfin, elle mit pied à terre.

Elle était arrivée près d'un ruisseau qui coulait doucement vers la Tepl lointaine.

Des fleurs de toutes sortes, des fleurs innombrables poussaient sur les rives. De grands iris... symboliques... se dressaient majestueusement parmi les roseaux verts qui frissonnaient au vent...

C'était pour cueillir quelques-uns de ces iris — sa fleur préférée — que la jeune fille était descendue de cheval.

Mais, pour les atteindre, que de difficultés par elle non prévues !

Le sol glissait sous ses pas...

Ses pieds s'enlizaient dans la vase.

Elle dut se raccrocher aux roseaux, regagner en hâte la terre ferme.

...Mais, à ses lèvres, une moue de dépit...

Un regret... le regret qu'éprouve une enfant dont les desirs sont contrariés.

Puis soudain elle eut un geste de surprise, presque de frayeur.

Car... dans cet endroit sauvage et qu'elle croyait solitaire... une voix, tout à coup, venait de se faire entendre...

... Une voix qui disait... dans une langue qui lui était chère... dans la langue de son enfance... dans ce français si mélodieux :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle ?

Elle avait tourné la tête, et... si sa frayeur avait diminué, sa surprise avait été plus vive encore lorsqu'elle s'était trouvée en face d'un jeune homme, très élégamment vêtu, qui la saluait, puis qui, sans attendre l'autorisation sollicitée, s'élançait à son tour vers les roseaux, enfonçant jusqu'à la cheville ses bottines vernies dans l'eau du marécage, puis, brisant de sa main gantée les tiges des iris, en cueillait vite un superbe bouquet qu'il rapportait aussitôt à la jeune fille.

Et tout cela, si prestement, que lorsque Loula eut le bouquet entre les mains, elle n'était pas encore revenue de la stupéfaction qu'elle venait d'éprouver.

Le jeune homme, avec un respectueux, un aimable sourire, ajoutait, en s'inclinant :

— Trop heureux, mademoiselle, d'avoir pu vous faire plaisir.

Ah ! ces mots... prononcés dans la langue qu'elle n'entendait plus parler... avec quelle douceur, ils parvinrent à ses oreilles !

Elle en était grisée... ils agissaient sur elle comme un philtre mystérieux...

Mais, Hugues, brusquement, se rappelait qu'il était à des centaines de lieues de Paris, dans un pays étranger, et que cette délicieuse... oh ! combien délicieuse enfant... ne devait pas comprendre un traître mot de ce qu'il disait.

Elle devina sa pensée.

Elle eut un sourire.

— Rassurez-vous... dit-elle, en un français très pur... sans le moindre accent... j'entends et je parle assez couramment votre langage, monsieur...

— En ce cas, mademoiselle, dites-moi que vous ne me gardez pas rancune de mon action, et de la façon quelque peu singulière dont je me suis présenté à vous.

— Mais... au contraire... protesta-t-elle... il m'appartient de vous remercier... On dit les Français galants. En toute occasion ils s'efforcent de le prouver.

La glace était rompue.

Il avoua :

— Depuis quelques minutes, à distance... je vous suivais... Vous m'étiez apparue, dans ce décor de rêve, comme une sorte de fée... la fée aux iris, ajouta-t-il en riant.

Elle avait fermé les paupières. Son trouble augmentait. Chacune des paroles du jeune homme faisait passer un frisson dans ses veines.

Enhardi, il reprit :

— Dois-je vous confesser, mademoiselle, que ce n'est pas le hasard, uniquement, qui m'a mis en votre présence ?

« Hier, en compagnie de l'un de mes amis, je vous ai aperçue pour la première fois... et depuis, votre pensée ne m'a pas quitté.

« Je suis venu ici... aujourd'hui... dans le secret espoir de vous y rencontrer.

« Vous le voyez, mon espoir n'a pas été déçu.

Et, comme elle avait un geste effarouché... un geste de réprobation :

— Oh ! ne vous offusquez pas de mes paroles. Le sentiment qui, à votre vue, a pris possession de moi est profondément respectueux.

« Les Français sont galants, disiez-vous tout à l'heure.

« Ce n'est pas un crime de dire à une jeune fille... qu'elle est jolie... et l'hommage discret, qui, humblement, monte vers elle... ne saurait alarmer sa pudeur...

« ... Si, en m'exprimant ainsi, j'ai commis une faute, laissez-moi croire que vous me pardonnez.

Il prononçait ces mots sur un ton si soumis, si implorant, que, malgré l'angoisse qui, subitement, l'avait envahie, elle ne put s'empêcher de sourire.

— Je vous pardonne... déclara-t-elle simplement.

Elle faisait un pas pour s'éloigner.

... Oh ! à regret... presque avec souffrance... car si les paroles que prononçait ce jeune homme lui déplaisaient... si elle s'en effarouchait... la langue dans laquelle il s'exprimait lui causait un émoi très doux...

... C'était la langue qu'autrefois, pour la bercer lorsqu'elle était petite, employait sa mère. Et Loula était partagée entre deux forces contraires...

L'une la poussait à s'en aller immédiatement, à ne pas prolonger cet entretien qui prenait une tournure dangereuse... l'autre la retenait près de ce jeune étranger, qui, d'ailleurs, faisait vers elle un geste de prière :

— Oh ! ne partez pas encore, je vous en supplie.



**Pour la
proprete
hygiénique**

Pour rendre chaudrons et casseroles d'une proprete hygiénique, il n'y a rien comme

**Old
Dutch**

Ne laisse aucune trace de savon, ni de caustique ni d'alcali. Ses douces particules floconneuses nettoient mieux et avec moins d'efforts. Epargne du temps, de l'argent et du travail. Les fabricants d'objets en aluminium Wear-Ever et Duro recommandent le nettoyeur Old Dutch pour le nettoyage de leurs ustensiles.

Fabrication Canadienne

« Si je vous ai froissée, je ne recommencerais plus, je vous le jure.

— Soit... consentit-elle... j'ai votre promesse ?

D'un signe de tête il acquiesça.

Puis :

— Vous aimez la France ? questionna-t-il.

— Oh ! oui... de toutes mes forces, monsieur.

— Comme vous dites cela avec ferveur... Y'auriez-vous des amis... des parents ?

Elle avait tressailli.

Une pâleur soudaine se répandit sur son visage.

— Oui... dit-elle... presque dans un souffle... Ma famille est française... Moi-même, je suis née à Paris.

(Suite à la page 26)

UN BIENFAIT POUR LES FEMMES SOUFFRANTES

Mon traitement simple à domicile pour les différents maux dont souffrent tant de femmes a procuré des bienfaits sans nom à des centaines de Canadiennes.

Si vous souffrez de maux de tête, de maux de reins, de douleurs dans le côté, de faiblesse de la vessie, de constipation, d'affections catarrhales internes; si vous éprouvez une sensation de gonflement avec accès de chaleur, de la nervosité, l'envie de pleurer, des palpitations, de l'apathie, demandez-moi par lettre mon traitement d'essai gratuit de dix jours, pour votre cas particulier. Rappelez-vous qu'il ne vous en coûtera rien! Ne souffrez pas plus longtemps. Ecrivez aujourd'hui même.

MME. M. SUMMERS 287
BOITE 14 WINDSOR, ONT.

L'asthme vaincu.—Le triomphe sur l'asthme est assurément venu. Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg s'est prouvé lui-même comme le bienfait le plus positif que la victime de l'asthme ait jamais connu. Les lettres reçues de milliers de gens qui l'ont essayé forment un témoignage qui ne laisse aucune place au doute que c'est un réel remède. Achetez-le aujourd'hui chez votre marchand.

BEAUTE DES YEUX

Produits importés de la Grande
Maison Bichara de Paris.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rivale. ROSE-ROSE — YAVOHINA — CABRIA — NIRVANA — SYRIANA — AMBRE. Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS et PARFUMEURS. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502 SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111-113-115 TEL: Est 3200
MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada

LE FILM

est le seul Magazine de Vues Animées, rédigé en français, sur tout le continent américain, qui puisse vous tenir au courant de la vie des artistes chez eux et dans les studios, et qui soit en relations directes avec les grandes compagnies de vues animées.

LE FILM EST LE MAGAZINE LE PLUS COMPLET ET LE MEILLEUR MARCHÉ.

10 cents le numéro

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au magazine LE FILM.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE,
131, rue Cadieux, Montréal.

LE SECRET DE L'ENFANT

(Suite de la page 25)

— En ce cas, je ne m'étonne plus que vous parliez avec tant de pureté, avec tant de correction.

— Oh! j'avais cinq ans lorsque j'ai quitté mon pays... Depuis, plus jamais, je ne me suis servi de ma langue maternelle... J'ai oublié bien des expressions... bien des mots... Et je n'ai pas à vous cacher qu'il m'a été agréable de rencontrer en vous un compatriote... avec qui j'ai pu causer... dans le parler qui fut celui de mon enfance.

— Vous n'êtes donc jamais retournée en France?

— Jamais.

Il y eut un instant de silence. Il demanda :

— Vous êtes orpheline?

Elle ne répondit pas directement à la question du jeune homme.

— Je vis auprès de mon père, là-haut, au manoir du Bois-Dormant.

Elle désignait la montagne.

Et, faisant un pas dans la direction du cheval dont elle avait fixé les rênes à un arbre :

— Adieu, monsieur.

Il comprit qu'il n'avait plus de raison... plus de prétexte... pour la retenir... quelques secondes encore... près de lui.

Il dit doucement :

— Mademoiselle, j'habite le château des Roches, où je suis venu en villégiature... Dans quelques jours peut-être, je regagnerai la France... J'emporterai, des quelques minutes charmantes passées près de vous, un souvenir inoubliable. Me le permettez-vous?

Elle balbutia :

— Puis-je vous le défendre?

Et, avec un léger sourire :

— Ce sont des choses que l'on dit... et que l'on oublie...

Il protesta :

— Oh! je n'oublierai pas, je vous le jure...

« Au loin, votre pensée me suivra...

« Et elle sera douce, comme une rêve qui aurait pu être une réalité.

Puis, avec un geste de prière ardente :

— Avant que de m'éloigner à tout jamais peut-être... accordez-moi la faveur de vous revoir... de vous parler une fois encore de cette France que l'un et l'autre nous aimons du même amour.

« Exaucez ma prière, je vous en supplie.

Elle s'était remise en selle... Emue, elle regarda le jeune homme... Il avait, cette fois, trouvé les paroles qui devaient prendre le chemin du cœur de celle qu'il voulait convaincre...

Pourtant, elle hésita un instant encore.

Puis cravachant l'animal, elle s'éloigna en criant :

— Après-demain... si le temps est beau, je repasserai ici à la même heure.

Et elle disparut, à un brusque détour du sentier.

Hugues rayonnait.

Un sourire étrange, mauvais, erra sur ses lèvres minces.

Une flamme de triomphe s'était allumée dans ses prunelles.

— Toi, ma petite, dit-il, je te tiens...

« Tu arriveras où je veux te conduire.

« Il va, d'ici peu, se passer des choses drôles... des choses qui vont remplir de stupéfaction cet excellent Rodolphe.

« Allons, je suis comme le fameux empereur romain, je n'ai pas perdu ma journée.

Et, rassénéré... presque joyeux... il s'éloigna, en sifflotant un air qui, pour le moment, faisait fureur dans les cabarets de nuit de Montmartre...

... Il s'éloigna sans voir que, derrière lui, d'un taillis voisin dont les arbustes s'écartèrent, un homme venait de surgir.

... L'homme avec qui, la veille, la jolie fille du Bois-Dormant avait eu un entretien dont Hugues avait pris ombre... un entretien qui, en vérité, ne semblait nullement déplaire à la riche héritière.

... Boris !...

... Le fils du chef de la Secte Rouge !...

... Le futur chef des conjurés !...

... Boris qui... pâle... une souffrance atroce au cœur... avait assisté à cette scène.

... Et qui se disait :

— Mon Dieu... c'est affreux. Voilà que je suis jaloux de cet étranger !

« Voilà que j'ai peur... que j'ai la poitrine serrée comme par le pressentiment d'un grand malheur... d'un malheur irrémédiable... prêt à fondre sur moi.

« Oh ! avec quelle ardeur je l'aime !

« S'est-elle même aperçu de mon amour... de l'amour d'un malheureux... sur qui son regard... oh ! si doux... si tendre... a daigné s'abaisser ?

« Pauvre ver de terre épris d'une étoile !

« Qu'importe !... il faut que je sache s'il m'est permis d'espérer.

« Dès ce soir, je saurai !...

Que voulait-il dire ?

Pour lui, le pauvre hère, l'humble bohémien, une espérance était-elle possible ?...

Peut-être

VII

L'IMPOSSIBLE AMOUR !

Cette nuit-là, un entretien pénible avait lieu entre Vareski et son fils.

Très tard, celui-ci était rentré au campement.

Inquiet, le vieux chef l'attendait, assis devant la tente dressée pour lui...

Depuis quelques temps... depuis la visite faite par lui et Boris au comte Jean Ledka et à sa fille... il avait remarqué un changement dans l'attitude du jeune homme.

A deux reprises déjà, sous un prétexte que le vieillard avait reconnu être faux, il s'était rendu au loin... dans les alentours du Bois-Dormant... et son absence s'était prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Quel était le but mystérieux de ces excursions ?

Pourquoi, à son retour, Boris semblait-il sombre, préoccupé, nerveux, pourquoi ne répondait-il que par monosyllabes aux questions de son père?

Celui-ci se le demandait.

Et... il avait cru deviner.

Pour que le jeune homme, qui jusqu'alors ne lui avait tenue secrète aucune de ses pensées, se cachât de lui... il fallait qu'il fût dominé par un amour sérieux, profond...

... Peut-être irrésistible.

A cette idée, le vieux chef eut un frémissement d'angoisse et de colère.

... De colère surtout.

Car il n'ignorait pas la puissance de l'amour, qui des forts souvent fait des faibles, de l'amour qui rend fous les hommes, les pousse à tous les oublis, à tous les renoncements et aussi, parfois, hélas ! à toutes les lâchetés.

(A suivre)

Notre roman littéraire

TANTE RABAT-JOIE

Par Roger Dombre

No 6 (Suite)

XXIV

Georgette lui dit aussitôt :
« Vous venez de chez papa et de chez belle-maman, vous leur avez demandé ma main, n'est-ce pas ? Je devine ça à votre tête. Et l'on vous a joliment éconduit ? Ça ne fait rien, ne vous désolez pas; ça leur passera.

— Mais... fit le peintre effaré.

— Ça leur passera, vous dis-je, je les connais, papa surtout, depuis vingt ans au moins; or, je ne leur donne pas un mois pour vous rappeler à grands cris.

— Il n'y a guère apparence! soupira le pauvre amoureux.

— Ça ne fait rien, vous dis-je. Il est excellent au fond, votre beau-père (car papa est votre futur beau-père, il n'y a pas à dire), ne le jugez pas sur la petite visite que vous venez de lui faire. Quand vous serez son gendre il raffolera de vous, et ma belle-mère aussi. Est-ce que ça vous fera quelque chose de vivre avec eux ?

— Mais... je ne sais... fit encore Bernardot désarçonné.

— Mon pauvre papa à horreur de la solitude, et ma pauvre belle-mère aussi; malgré son caractère éthéré, celle-ci ne peut rester seule plus de cinq minutes, vous comprenez, je remplis pas mal la maison, moi !

— Je le crois facilement.

— Or, si je menace mes parents d'épouser un explorateur qui m'emmènera dans le Soudan... vous comprenez ?

— Parfaitement.

— Vous verrez : papa fera un beau-père exquis, et ma belle-mère s'est beaucoup améliorée depuis qu'elle vit en ma société. Bonsoir, monsieur

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Le père de Georgette vient d'épouser en secondes noces une de ses cousines que Georgette appelle familièrement "Tante Rabat-Joie" vu le caractère sérieux de sa belle-mère.

Georgette est placée au Couvent du Sacré-Coeur d'où elle sort quelques années plus tard.

Son caractère d'enfant gâtée est restée le même et fait le désespoir de la "tante Rabat-Joie".

A la "Vallée de Larmes" Georgette reçoit la visite de sa cousine Liliane. Les deux jeunes filles font la connaissance de monsieur des Fères.

Georgette fait des pieds et des mains pour lui faire épouser sa cousine, mais il n'est pas très certain que Georgette n'aime pas un peu le jeune homme.

Liliane épouse monsieur des Fères.

L'année suivante Georgette fait la connaissance d'un peintre célèbre qui fait le portrait de Liliane.

Francis, et ne vous chagrinez pas: dans un mois environ vous m'enverrez des bouquets.»

Ce petit discours fut accompagné d'un joli sourire et assaisonné d'une poignée de main souple et franche.

Bernardot continua de descendre l'escalier et il lui semblait glisser dans un océan de bonheur et d'espairs, tant et si bien qu'en murmurant ces mots avec ferveur : « Elle est adorable, Dieu! qu'elle est adorable ! » il manqua une marche, tomba et fila toute une montée d'escaliers, sa tête faisant toc! toc! toc! sur le bois heureusement recouvert d'un bon tapis.

L'ange gardien des amoureux le préserva de tout mal: il se releva un peu étourdi, un peu meurtri, se tâta, compta ses membres qu'il trouva au complet et gagna la rue et répétant :

« Adorable! tout à fait adorable ! »

Nous nous hâtons d'apprendre au lecteur, qui pourrait s'en inquiéter, que cette chute n'eut aucune suite fâcheuse. A peine le lendemain Bernardot ressentit-il une légère douleur au mollet gauche.

Cependant, rentrée au salon, Georgette de Prèves disait à sa belle-mère :

« Vous avez eu tort, ma tante, d'éconduire ce pauvre peintre; il...

— Comment sais-tu cela ?

s'écria la baronne qui devint rouge comme une pivoine.

— Voyons, ma tante, vous me croyez donc si sotté? Vous savez bien que j'ai un flair pour deviner ces choses-là : je n'ai qu'à vous regarder.

— En tous cas, fit Mme de Prèves dépitée, épargne-moi tes observations, Georgette; nous avons agi, ton père et moi, comme nous avons jugé bon d'agir.

— Tout le monde est sujet à l'erreur... Vous avez fait un joli petit four, ma chère tante, et papa aussi, voilà tout.

— Georgette !

— Vous ne savez pas ce que vous refusez. Vous aviez là, sous la main, un gendre qui n'a pas son pareil : un mouton à cinq pattes.

— Un mouton ?...

— Oui, ma tante, à cinq pattes. Et vous vous en mordrez les doigts un jour, papa et vous, lorsque je serai loin d'ici avec un mari ennuyeux comme la pluie qui ne voudra pas de beaux-parents chez lui.

— Tu crois que M. Bernardot consentirait à vivre avec nous? fit la pauvre dame déjà ébranlée.

— Comment donc! il vous adore ainsi que papa; et il joue au billard comme un ange. Et ce serait un gendre si coulant, si doux, si plein d'égards ! il s'entendrait si bien aussi avec Max et Liliane!... continua la fine mouche en étirant ses gants souples.

— Oui, mais c'est un artiste, conclut la baronne en revenant à ses premiers griefs.

— Assurément; et il n'ira pas lâcher pour mes beaux yeux un art avec lequel il gagne des sommes folles, vous comprenez, ma tante.

— Ah ! il gagne des sommes folles ? tu crois cela ? fit encore Mme de Prèves soudain intéressée.

— Mais certainement, tout le monde sait ça. Demandez plutôt à Mme Saint-Pol et à Mme Ertry, vos amies; moi, vous concevez que ça m'est égal, ajouta Georgette d'un air détaché.

« Et puis, il est bon de me trouver à son goût, M. Bernardot, en vérité, reprit-elle; c'est un garçon superbe et je ne suis pas jolie.

— Ma belle-fille en vaut bien d'autres, il me semble ! » s'écria la baronne outrée.

Car elle tenait, par un amour-propre demi-maternel, à ce que Mlle de Prèves fût déclarée charmante.

La rusée Georgette laissa la pauvre femme tout songeuse et alla écrire à Liliane.

Le même soir il y eut un long conciliabule entre les deux époux, à la suite duquel le colonel déclara d'un ton rogue à sa fille qu'elle n'épouserait jamais le peintre Bernardot.

« C'est votre dernier mot, papa ? » demanda Georgette toute pâle, car elle n'avait jamais vu son père trancher une question avec tant d'autorité.

« Mon dernier mot; qu'on ne me reparle jamais de cette ridicule histoire.

— C'est bien », fit tranquillement la jeune fille.

Elle demeurait paisible, mais, à certaine étincelle jaillissant de ses yeux, le colonel et sa femme reconnurent qu'un orage se préparait.

Le premier se fit plus revêche encore parce qu'il se sentait mécontent de lui-même et

n'aimait pas à contrarier sa fille; la seconde poussa des sourcils à faire tourner les ailes d'un moulin à vent; la paix s'était envolée du joli hôtel de la rue de Bellechasse comme du cœur de notre ami Bernardot.

XXV

« Chérie,

« Crois-tu que papa et ma belle-mère, après ce que je t'ai raconté, poussent la perversité jusqu'à me jeter à la tête un autre prétendant ?

« Celui-ci n'est pas un Sorel de Colonges, non; mais il ne va pas à la cheville de mon peintre; et d'ailleurs, pour ton infortunée cousine, il n'y a et il n'y aura jamais que M. Bernardot.

« J'ai dit.

« M. et Mme de Prèves ne me connaissent pas encore, paraît-il, mais ils auront du fil à retordre avec Mlle Georgette s'ils persistent dans leur manière d'agir avec moi.

« Là, franchement, ce n'est pas eux que l'on marie; donc, pourquoi peser sur ma volonté ?

« Il s'appelle M. de Bigresse (rien que le nom d'abord me ferait fuir; me vois-tu appelée Mme de Bigresse?), il est officier, cela va sans dire, sorti de Saumur et non de Saint-Cyr, ce qui refroidit un peu papa.

« Il n'a pas de vilains traits, seulement il est rouge comme une langouste bien cuite. Je ne pourrais pas te dire son âge, mais il paraît avoir de vingt-sept à trente-sept ans; d'ailleurs, si tu crois que je me suis donné la peine de l'examiner beaucoup !

« Il ne m'a pas semblé éloquent; avant-hier à la table, il me conta qu'il avait été mis aux arrêts pour avoir répondu à son commandant. « Quand on est vif, on est vif, vous concevez » a-t-il conclu en souriant.

« — Indubitablement », ai-je répliqué, émerveillée de cette éloquence.

« Tu devines que je n'ai fait aucune avance à ce miriflore; je suis restée aussi sage, aussi sérieuse que si j'eusse été au sermon; tante Rabat-Joie n'en revenait pas.

« On dit dans le monde que les Bigresse ont fait fortune en vendant des biberons et que le père a même été décoré pour cela; moi, ça m'est égal, du

moment que je n'ai rien à faire avec eux; et puis il n'y a pas de sot métier; mais, pour papa et tante Rabat-Joie, vouloir m'imposer ce monsieur pour époux, voilà ce que je n'admets pas.

« A ce sujet, j'ai déjà fait une petite scène à ma belle-mère; oh ! tu sais, une toute petite scène.

« Elle m'a appelée ingrate enfant et a fondu en larmes; douze mouchoirs burent ses pleurs; moi, cela m'horripilait et m'horripilait encore, car la lutte n'est pas terminée, tu peux m'en croire.

« C'est à me briser contre la muraille le peu de tête qu'il me reste.

« Et pendant ce temps, mon pauvre peintre se désespère et M. de Bigresse me fait les yeux doux.

« Te rappelles-tu, Liliane, la vache rousse de la Vallée, que nous nommions Jonquille ?

« Eh ! bien, ce n'est pas pour me moquer de lui, mais, quand je vois M. de Bigresse, je pense tout de suite à notre amie au poil roux; il a la même teinte de cheveux.

« Tu le vois d'ici, n'est-ce pas ?

« Ce pauvre Bigresse ! il a essayé de me parler d'amour : c'était grotesque, vu la disposition en laquelle je me trouve; je l'ai regardé de haut en bas, puis de bas en haut, avec une telle dignité qu'il est resté court au beau milieu d'une phrase magnifique.

« Mes parents m'ont reproché de ne l'avoir pas encouragé. Il ne manquerait plus que d'écouter ce monsieur quand j'appartiens tout entière à l'élu de mon cœur ! Mon amour n'a pas vacillé une seconde depuis l'heure où je l'ai donné à Francis Bernardot, et il ne changera pas.

« Papa et tante Rabat-Joie ne comprennent pas cela: ils m'ont connue étourdie et insouciant; oui, au temps où je n'aimais pas.

« Aujourd'hui c'est différent; ils verront que, pour une fois que je m'y mets, je sais être inébranlable.

« Hier, comme on me vantait pour la centième fois les mérites du petit de Bigresse et que mes oreilles commençaient à s'échauffer, je me suis écriée : « Papa, est-ce qu'à ma place tu l'épouserai ?

« — Tu dis des bêtises, ma

filles, répliqua M. de Prèves en haussant les épaules.

« — Ce n'est pas répondre, cela, papa, ai-je repris. L'épouserai-tu ?

« — Moi, mais certainement, a riposté ma belle-mère pour tirer son mari d'embarras — et les yeux fermées, encore !

« — Pauvre papa ! » ai-je fait en soupirant. « Et pauvre M. de Bigresse ! » ai-je pensé.

« Ma Liliane bien-aimée, veux-tu que je te dise : on me rend méchante avec cette lutte acharnée et silencieuse, et l'on a bien tort de me tenir tête, car je ne céderai jamais et je perdrai peu à peu les minces qualités que je possède.

« Je sens que j'ai maintenant du hérisson dans le caractère, et cela ne fera que croître et embellir.

« Quel dommage qu'il te soit interdit de voyager en ce moment ! Tu viendrais rasséréner les esprits et faire entendre raison à M. et Mme de Prèves.

« Ou bien si j'allais te trouver, moi ?

« Oh ! ça ne me gênerait pas de planter là papa et tante Rabat-Joie pour leur donner une petite leçon, et je suis bien sûre que tu ne me fermerais pas ta porte.

« Ah ! tu as de la chance, va ! personne ne s'est opposé à ton mariage, au moins, et tout a marché sur les roulettes, un peu grâce à moi et à Eliacin, qui a joué en ceci le rôle de la Providence.

« A propos de la Providence, elle devrait bien faire s'accomplir mon mariage; je lui demande cela pour le moment.

« Mais je me sens bien découragée, va. Il est plutôt maussade, mon cher papa, ces jours-ci; et ma belle-mère est plutôt fatigante et hargneuse.

« On m'a recommandé de me faire belle pour le dîner : les Bigresse y sont conviés; aussi vais-je changer de robe et en mettre une plus laide et moins propre que celle que j'ai actuellement.

« Là-dessus je t'embrasse bien tristement. Ah ! chère ! jouis de la félicité présente, car le vrai bonheur est rare en ce monde. »

XXVI

Moi qui m'étais fait un si joli tableau de ma vie future; de notre vie à deux, plutôt !

Moi qui m'étais si courageusement consolée d'un premier

chagrin, il y a un peu plus d'un an... avant le mariage de Liliane !... me voilà plus douloureusement frappé cette fois.

Mon Dieu ! je ne suis pourtant pas bien difficile en fait de bonheur: je ne demande ni d'énormes richesses, ni une existence toute de plaisirs; ni à briller, ni à faire du tapage en ce monde; je ne demande qu'un petit coin paisible sur la terre pour abriter mes jours auprès de celui que j'ai choisi pas bien loin de mon père et de ma belle-mère, qui est bonne et qui m'aime au fond, je le sais.

Mon père aurait été si heureux de faire sauter sur ses genoux ses petits-enfants ! et les mignons auraient appelé « grand'maman » tante Hermine.

Francis et moi nous les aurions élevés avec douceur, sagesse et gaieté; nous en aurions fait des hommes forts, des filles dévouées, intelligentes, au cœur ouvert à la pitié. Mais, encore une fois mon rêve se meurt.

Je nous voyais tous deux, soit à Paris, soit à la campagne, soit aux jours de grands froids dans une jolie ville du Midi, au soleil; je voyais mon mari peignant dans son atelier, le sourire et la cigarette à la bouche, se levant de temps à autre et jetant au loin sa palette pour venir embrasser sa petite femme, sa Georgette, assise plus loin et travaillant ou lisant... Hélas !

Mon Dieu, je sais bien que je n'ai pas toujours été sage et sérieuse en ces vingt années d'existence.

J'ai fait enrager quelquefois mon excellent papa et souventes fois ma belle-mère; je me suis montrée indisciplinée, prompte à la réplique, emportée même; j'ai raillé impitoyablement ceux qui semblaient méchants et ridicules; je me suis vengée ou j'ai vengé autrui... témoin M. Gustave Sorel de Colonges, d'intéressante mémoire.

Qu'ai-je fait encore ? je ne sais plus trop; mais chacun est-il impeccable ? et dois-je être punie si sévèrement pour ces peccadilles et me voir enlever mon bonheur ?

Jadis j'ai un peu aimé Max des Fères parce qu'il était bon, droit, affectueux et intelligent. Je sens que je ne retrouve-

rai pas encore une fois ce type de l'époux sûr, fidèle, sincère.

La vie me paraît triste et incolore.

J'ai de l'argent à dépenser, des parents qui me soignent; j'habite un joli hôtel chaud et confortable; je puis goûter les plaisirs de mon âge et... je suis réellement à plaindre.

Que dirait ma Liltane si elle savait en quel état se trouve sa petite Georgette ?

Que faire ? Quand je recouvre quelque énergie je voudrais tenter un grand coup et forcer l'assentiment de mon père par quelque extravagance comme j'en commettais jadis.

Que faire ? oui, que faire ? Oh ! si Liliane était là pour me conseiller !

XXVII

Située au Prado à Marseille, la jolie maison des Fères se baignait dans le soleil; ce soleil, par surcroît, entraînait comme chez lui par toutes les fenêtres ouvertes; l'air était pur et léger sans la plus petite velléité de tourner au mistral; dans un gracieux boudoir gai à l'œil, et rempli de fleurs, l'ingénieur lisait un journal; Liliane cousait un tout petit vêtement de bébé...

On frappa à la porte.

« Monsieur, c'est vos souliers que le bottier apporte », dit le domestique dans le plus pur accent marseillais, en présentant un paquet à son maître.

Max leva les yeux sur le valet et fut surpris de le voir troublé.

« Eh bien ? qu'y a-t-il encore, Marius ? » fit-il avec quelque impatience.

Marius hochait la tête et esquissa un sourire béat.

« Monsieur, c'est aussi des dames, du moins une dame avec sa suivante, qui n'a pas voulu dire son nom, mais qui demande... »

Avant que le brave garçon eût achevé sa phrase, Mlle de Prèves, laissant Félicité dans l'antichambre, se précipitait dans le boudoir.

« Georgette !... » s'écria Liliane stupéfaite, en laissant glisser à terre la petite brassière qu'elle brodait.

« Georgette ! répéta son mari comme un écho.

— Oui, Georgette », répondit Mlle de Prèves dès que Marius se fut retiré; et embrassant Liliane et tendant la main

à Max, elle ajouta d'un ton sérieux qui contrastait singulièrement avec sa pétulance habituelle :

« Je regrette seulement de ne pas vous arriver dans des circonstances plus agréables... »

— Comment plus agréables ? Qu'est-il survenu ? Est-ce que ma tante... ?

— Papa et tante Rabat-Joie vont très bien, répondit Georgette d'un ton sombre; le remords ne les empêche ni de dormir, ni d'engraisser. »

Les Fères se mirent à rire.

« Le remords ? Au fait, ton mariage avec M. Bernardot, à propos, il ne se décide toujours pas ? »

— Toujours pas; aussi moi je me suis décidée.

— A quoi ?

— A quitter la maison paternelle, vous le voyez. »

Liliane pâlit.

« Tu as fait un coup de tête ? » dit-elle.

Georgette inclina son front arrogant d'une manière affirmative.

« Alors qui donc vous a accompagnée ? demanda Max un peu interloqué.

— Félicité, le seul être au monde qui songe à mon bonheur.

— Eh bien ! et nous, pour quoi nous comptes-tu ? fit Mme des Fères.

— Avec ça que vous paraissez vous réjouir de mon arrivée: depuis cinq minutes que je suis entrée, je passe un interrogatoire.

— Dans les circonstances actuelles... murmura l'ingénieur assez perplexé.

— Nous avons l'air de te soutenir dans ta révolte contre tes parents », ajouta sa femme.

Georgette éclata.

« Qu'à cela ne tienne ! s'écria-t-elle, nous allons nous installer à l'hôtel, Félicité et moi, s'il en est ainsi. »

Liliane et son mari échangèrent un coup d'œil significatif.

« Comme tu prends facilement la mouche, ma mignonne ! dit la première en caressant la joue fraîche de la jeune fille. Si tu te figures que Max et moi te laisserions aller à l'hôtel, tu te trompes : mais il nous est bien permis, avoue-le, de donner notre avis sur ton escapade.

— Parlez, soupira Mlle de Prèves d'un air résigné; faites

chorus avec tante Rabat-Joie et accablez-moi.

— Nous ne l'accablons pas; seulement je crois que tu n'as pas pris le bon moyen d'amener les parents à tes fins. D'abord, ils doivent être d'une inquiétude !

— Pas tant que ça, riposta Georgette, car j'ai eu soin de laisser dans ma chambre un billet par lequel je les prévins que j'abandonne la maison pour ton toit jusqu'à ce qu'ils reviennent de leurs préventions contre mon futur époux. Ils savent donc où je gîte et avec qui je suis partie.

— Nous verrons comment tout cela tournera, conclut Liliane en aidant sa cousine à se dévêtir.

— Cela tournera à ma gloire, fit Georgette qui recouvrait ses yeux malins et son sourire espiègle. Et maintenant, madame la Sagesse, je déclare que je meurs de soif; dans le trajet que j'ai fait de la gare au Prado, j'aurais donné dix ans de ma vie pour le verre d'eau du Président de la chambre, qui doit siéger en ce moment à Paris. »

Vite on s'empressa de servir Georgette, tandis que Félicité vidait les malles de sa jeune maîtresse dans l'appartement qu'on lui attribua.

Tranquillisés sur l'état de M. et de Mme de Prèves, qu'elle savait rassurés à son égard, sinon satisfaits, Liliane se laissa aller à la douceur de revoir son amie et de vivre avec elle de la vie ensoleillée de Marseille.

Occupé une grande partie de la journée, Max n'était pas fâché de remettre sa jeune femme, souvent souffrante à cause de sa future maternité, entre les mains d'une joyeuse compagne.

« Ne vous gênez pas, Max, faites comme chez vous et courez à vos machines », lui disait la malicieuse fille, heureuse à son tour de pouvoir causer à cœur ouvert avec Liliane, sa chère confidente.

Et vainement celle-ci tâchait de ramener la rebelle à des sentiments plus soumis, plus soumis, plus filiaux; Georgette lui répondait en l'embrassant :

« Tais-toi, ne me parle pas de céder; je connais mieux que personne mon cher papa et sa femme; je sais bien qu'ils finiront par plier. D'ailleurs, ils



devraient être blasés sur mes frasques et savoir que je ne me laisse pas mener comme un bébé qui sort de nourrice. J'ai pris un bon parti: il faut qu'on me regrette rue de Bellechasse; or, je parierais ma tête que mes parents sont déjà comme des âmes en peine dans leur hôtel assombri et silencieux.

— Dieu t'entende ! soupira Liliane.

— Ils seront cause que j'ai fait un délicieux voyage avec Félicité... D'abord, j'ai pris un fiacre pour me rendre à la gare de Lyon pendant que ma belle-mère et mon père étaient, l'une au sermon, l'autre à la revue. En route je me suis arrêté chez Claire de Lhune pour la mettre au courant de l'affaire; ah, j'ai écrit un cour billet à M. Bernardot pour l'engager à ne pas désespérer, pendant que mon cocher mangeait son avoine et son cheval du pain et du saucisson; non, je veux dire tout le contraire... Nous remontons en voiture; à la gare, je nous installe dans un bon compartiment.

— De dames seules ?

— Fi donc ! et je n'étais pas seule puisque Félicité me suivait; il y avait là trois messieurs qui se sont hâtés de jeter leurs cigares à ma vue et qui ont été d'une amabilité, oh ! mais d'une amabilité ! mais je n'ai accepté les avances que du plus vieux d'entre eux; vois comme je suis raisonnable. Ne te figure pas qu'il me soit arrivé des aventures abracadabrantes; nullement; j'ai dormi d'un profond sommeil sous l'œil de Dieu et sous celui de ma vieille bonne; en approchant de Marseille je me



— Pas de danger ! » répliquait la jeune fille en secouant sa jolie tête ébouriffée.

XXVIII

Enfoncée dans un moelleux fauteuil, la baronne de Prèves pique de vastes points dans sa tapisserie, avec, de temps à autre, des poses admiratives devant son ouvrage qu'elle éloigne de sa vue pour en juger l'effet.

Parfois aussi, un peu inquiète, elle lève les yeux sur son mari qui garde un silence farouche.

Assis sur un tabouret en X dont le canevas merveilleux offre un sujet de La Fontaine : « le Lion amoureux » le colonel de Prèves paraît absorbé par la lecture de « l'Officiel ».

Mais, par moments, il s'agit furieusement sur son Lion amoureux, et bâille d'une façon désolante.

« Ne trouvez-vous pas qu'il fait un temps propice à la promenade ? » hasarda la brodeuse d'une voix timide.

— Non, je ne trouve pas », répondit l'officier d'un ton bourru en froissant son journal dans ses mains impatientes.

Et le silence retombe plus lugubre. Depuis quatre jours que Georgette a quitté la maison, un ennui mortel plane sur l'hôtel de Prèves; le colonel est plus désolé que tous et, si ce n'était un reste d'amour-propre qui le retient encore, il serait déjà parti pour Marseille.

Soudain, jetant au loin « l'Officiel » et arpentant à grands pas le salon, il lance ces mots à sa femme :

« Herminie, en somme, quels renseignements avez-vous recueillis sur ce... ce jeune homme ? »

La baronne relève la tête et, de sa voix la plus douce :

« Excellents, mon ami, d'ailleurs vous-même l'avez vu au régiment.

— Au régiment ? tonna le colonel; où diable voyez-vous que le peintre Bernardot soit dans mon régiment ?

— Ah ! je croyais que vous parliez du jeune de Bigresse.

— Bigresse n'est qu'une huitre : qu'on ne m'en parle plus ! »

Mme de Prèves ouvrit une bouche et des yeux énormes.

« Quoi ! mon ami, c'est vous qui... »

— Eh bien ! oui, et j'ai eu tort, fit l'officier en se rassurant sur le Lion amoureux. J'ai eu tort, je le reconnais, et Georgette a bien fait de lui tourner le dos.

— L'approuvez-vous aussi de nous avoir quittés comme elle l'a fait ? »

Le colonel tordit sa moustache et marmonna entre ses dents :

« A sa place j'aurais sans doute agi ainsi... Je l'approuve... je l'approuve, ajouta-t-il plus haut, c'est-à-dire que je lui pardonne son incartade.

— Vous seriez capable d'aller la chercher à Marseille, homme faible que vous êtes ! s'écria la baronne.

— Certes oui, j'en serais capable. Le diable c'est qu'elle ne me suivra que si je lui promets de consentir à son mariage avec ce peintre.

— Et vous ne voulez pas y consentir, n'est-ce pas ? »

Au lieu de répondre, le colonel réitéra la question posée un instant auparavant :

« Quels renseignements avez-vous recueillis sur le jeune homme... ce Francis Bernardot ? »

La baronne ne savait pas mentir; elle dut convenir de bonne foi que tout le monde lui avait fait l'éloge du peintre.

« Alors je ne vois pas pourquoi Georgette ne l'épouserait pas : il a été bon fils; il doit être bon gendre.

— Mais son nom, son nom ! rugit Mme de Prèves outrée de la faiblesse de son époux.

— Et saprelotte ! le nom n'est pas tout dans un homme.

— C'est cela, jurez un peu, cela vous soulagera... Eh ! quoi, vous ne trouvez pas grotesque ce nom de Bernardot ?

— Il est roturier, non grotesque. Enfin, ma chère Herminie, puisque l'enfant tient à cette union !...

— Elle fait de vous tout ce qu'elle veut, cette Georgette.

— Le fait est qu'elle a le dessus avec tout le monde; toute petite fille elle était déjà un diable ! fit l'officier avec une admiration rétrospective. Voyons, reprit-il plus sérieusement, réfléchissons bien encore pendant quarante-huit heures; au bout de ce temps je pourrai m'absenter et... nous aviserons. »

La baronne haussa les épaules et plia son ouvrage; le soir venu, elle courut consulter son

confesseur et eut avec lui un long entretien. Le lendemain elle alla trouver Mme de Saint-Pol.

Le surlendemain, elle vit Mme Ertry, son ami. Le jour suivant, elle répéta à son mari que les renseignements s'accordaient en faveur de Francis Bernardot; quelques-uns faisaient bien mention du formidable incendie qui, trois ans auparavant, avait ravagé le cœur de l'artiste; mais ce cœur était désormais assuré contre les accidents de ce genre.

Bref, le colonel, qui, depuis deux jours, étudiait en cachette l'indicateur des chemins de fer, se rendit à la gare de Lyon par le rapide du soir.

Tant pis si vous le blâmez; qu'auriez-vous fait à sa place ? Notez qu'il mourait d'envie d'embrasser sa Georgette, et avait une peur terrible de la retrouver fâchée.

La baronne resta à Paris, flottant entre le plaisir de voir prochainement la maison égayée de nouveau, et la douleur de posséder bientôt une belle-fille du nom bourgeois de Bernardot.

En dépit de sa prétendue nature poétique, la bonne dame entendait peu de chose à l'amour des enfants de vingt ans, et elle appelait « une amourette, une passionnette » l'inclination réciproque de sa belle-fille et du peintre.

Absolument dénuée de fiel, elle n'eût voulu, pour un empire, faire souffrir Georgette, mais elle croyait de son devoir de mère de veiller au bonheur de celle-ci.

Or, pour elle, l'idée du bonheur ne s'accordait pas avec un nom humble et une position sans éclat.

XXIX

Une fine lumière rose et or entre dans la chambre; au dehors, les marchandes de poisson et de fruits crient leurs marchandises en provençal et le mistral gémit sous les portes.

Dans un lit douillet, sous l'ombre douce des rideaux soyeux, une tête mignonne et tout ensommeillée s'enfonce dans les dentelles de l'oreiller moelleux.

Au fait, vous la connaissez : c'est notre amie Georgette de Prèves qui achève un heureux

suis éveillée et ai humé par la fenêtre ouverte l'air salin venant du midi; de petites troupes de nuages roses se promenaient dans le ciel bleu et je sentis mon cœur se remplir d'indulgence pour l'humanité; aussi ai-je permis à mes compagnons de route de fumer une cigarette.

Et maintenant, chérie, amusons-nous, car quoique j'adore ton bébé par anticipation, je ne me sens pas disposée à tirer l'aiguille pour lui; j'aime mieux courir avec toi les magasins de la ville et lui acheter mille galeries. Ensuite nous irons à la rencontre de ton mari qui finirait par me prendre en grippe si je l'accaparaissais par trop. »

De temps à autre, Georgette, qui ne semblait guère se préoccuper des habitants de la rue de Bellechasse, soupirait en voyant passer des militaires :

« Ce pauvre papa doit tout de même terriblement s'ennuyer sans sa Georgette endiablée !

— S'il allait t'en vouloir au point de ne pas te donner signe de vie ! insinuait alors Liliane inquiète.

songe et se frotte un peu les yeux.

Peu à peu, ces yeux rieurs, s'habituant à la lumière, perçoivent un grand corps vêtu de noir qui se dresse au chevet.

Et les bras de la dormeuse s'ouvrent tout grands, et très caressants, au colonel, dont le visage s'épanouit de plus en plus devant cet accueil inespéré.

« Alors, tu ne nous en veux pas ? »

Tout en se disant que ce sont des rôles renversés, le père demande presque pardon à sa fille, Georgette embrasse à pleines lèvres la bonne figure de l'officier qu'a fouettée le mistral.

Et pendant quelques minutes c'est un pétilllement de baisers, un chapelet de questions et de réponses ininterrompues; puis Georgette renvoie son père à la salle à manger, où l'attend Max des Fères, plus matinal que ces dames, et tandis qu'ils déjeunent en tête à tête, vite elle procède à sa toilette.

A présent elle emmène ce cher papa reconquis, et désormais soumis, à travers les rues de Marseille, à travers aussi le vent furieux qui s'attaque aux jupes des femmes, aux chapeaux des hommes, aux mantes des enfants. Ici, deux chevaux, arrêtés à la station des tramways, frottent leurs têtes l'une contre l'autre, d'un air de se dire :

« Ouf ! il fait meilleur trotter par ce bon mistral; te rappelles-tu la chaleur d'hier ? J'ai cru trépasser ! »

Georgette s'en va, légère, joyeuse, au bras du colonel toujours fier de promener sa fille; et ils causent, ils causent ! le nom de Francis Bernardot n'a pas encore été prononcé entre eux, mais il est tellement sous-entendu !

Et quand on a mangé des glaces exquis chez Linder, dévalisé les joailliers à l'intention de Lilliane et les magasins de lingerie fine à celle du bébé attendu, on reprend le chemin du Prado.

De retour de ses travaux, Max arrose les fleurs de son jardinet, sa femme et son chien sur ses talons et les cheveux hérissés par le mistral fou.

« Père, où donc est ta main ? demande Georgette.

— Dans ma poche », répond le colonel. Et de fait il ne s'est muni que de deux mouchoirs

de poche et d'une paire de chaussettes, comptant ne faire à Marseille qu'une apparition d'un jour.

« Alors nous partons ce soir ? fait Mlle de Prèves en regardant sa cousine en souriant et son père d'un air malicieux.

— Si tu veux... si tu peux être prête...

— Je le serai. Train de neuf heures quinze, n'est-ce pas ? C'est convenu. »

A la dernière minute du départ, en montant en wagon, Georgette a soin de jeter à ses amis ces mots d'un ton détaché :

« Quand la date de mon mariage sera fixée, je vous le ferai savoir aussitôt; vous en serez les premiers instruits. »

Appuyée au bras de Max, la jeune femme regarde fuir le train, puis murmure à son mari dans un sourire :

« Cette Georgette, elle en est arrivée à ses fins cependant ! »

Elle en était arrivée à ses fins en effet, la mignonne, et après les premières effusions du retour auprès de sa belle-mère, qui avait essayé de paraître froide et digne, Mlle de Prèves lança un petit bleu à Francis Bernardot, contenant ce seul mot :

« Récidivez. »

Le pauvre garçon tremblait encore, quelque confiance qu'il eût dans la diplomatie de sa chère Georgette, et il n'aurait rien de très bon de cette seconde visite à l'hôtel de Prèves.

S'inspirant d'Esther comparaisant devant l'imposant Assuérus, il prit son courage à deux mains et affronta de nouveau le colonel et sa non moins terrible épouse.

Il se jeta aux pieds de la baronne et répéta sa demande avec plus de chaleur encore que la première fois.

A son profond étonnement, on le releva avec bonté et on le renvoya content.

Si content même, qu'arrivé au milieu de l'escalier, Francis, joyeusement préoccupé, manqua trois marches et roula au bas des degrés plus rudement que le mois précédent, ainsi qu'on se le rappelle.

Il ne se sentit aucun mal, mais le lendemain, comme il venait faire sa cour à Georgette, précédé d'un charmant bouquet blanc, la gentille fiancée remarqua qu'il avait un œil tout noir.

Le jour suivant cet œil était bleu; puis il devint vert, jaune, rose, et enfin recouvra sa couleur primitive.

XXX

« Ma chère Lilliane,

« Hâte-toi de nous arriver, car mes fiançailles touchent à leur fin et ta chambre t'attend à l'hôtel de Prèves; il est convenu que tu te laisseras soigner et dorloter, car il ne faut pas exposer la précieuse petite vie attachée à la tienne.

« Ainsi, nous ne t'engagerons jamais à monter en voiture avec nous quand c'est Francis qui conduit; hier il nous a menées au Bois, tante Hermine et moi, et il a failli nous faire verser à plusieurs reprises, car il regardait beaucoup plus sa fiancée que la route à suivre.

« Plus je vois ce cher Francis, plus je l'apprécie, plus je lui découvre des qualités.

« Mais le plus étonnant de l'affaire, c'est que papa raffole de son futur gendre quoiqu'il ne soit pas militaire; ce pauvre papa ! il devait en venir là, je l'aurais parié; d'abord parce qu'il est bon, puis parce qu'il a le sens droit et finit toujours par reconnaître le mérite d'autrui.

« Ma belle-mère est plus lente à revenir sur ses idées... fausses, disons le mot; au fond elle trouve Francis charmant, mais elle ne veut pas en convenir trop vite.

« Ça s'arrangera de ce côté aussi.

« Pauvre tante Rabat-Joie ! elle se croit obligée de me répéter vingt fois par jour quels sont les devoirs d'une fiancée et d'une épouse; oh ! je les sais bien, mon Dieu ! par moments elle devient pathétique et... ennuyeuse aussi.

« Mais je ne veux pas médire d'elle puisque tous les obstacles se sont aplanis devant mon mariage et que chacun fait bon visage à mon futur.

« Je t'avoue que je passe assez agréablement ce temps de mes fiançailles; juge alors de ce que ce sera quand tu repauseras à Paris.

« Tous les matins je monte à cheval avec papa et Francis; je trouve insipide cette mode de soustraire les fiancés aux regards du monde pendant les semaines précédant le maria-

ge; j'admets qu'on ne se montre pas trop au bal et qu'on ne se jette pas à corps perdus dans le plaisir, parce qu'il faut un certain recueillement avant de changer de vie; mais de là à se cloîtrer il y a de la marge.

« En somme, moi je ne changerai pas tellement de vie; après notre voyage de nocces, je continuerai à habiter rue de Bellechasse; il n'y aura qu'un homme de plus à la maison et un mari à mes côtés; quand les bébés viendront, ce sera différent; et nous en désirons une masse, Francis et moi.

« Je trouve l'existence si douce, si belle aujourd'hui, que je me demande comment j'ai pu souffrir il y a quelques temps, et si c'est bien moi, Georgette de Prèves, qui ai eu des larmes dans les yeux.

« Tout le monde est heureux autour de moi : papa rayonne, belle-maman commence à s'épanouir, moi j'exulte; Félicité pleure de joie du matin au soir, et je ne parle pas de mon bon Francis, dont l'allégresse se devine.

« C'est doux de se sentir jeune, aimée, joyeuse; je profite tant que je peux de mon bonheur, car je sais que c'est une chose fragile qui se brise souvent entre nos mains.

« Je voudrais pouvoir donner de mon ivresse à toutes les pauvres créatures qui n'ont jamais goûté la joie d'être chéries et de bénir la vie.

« Mon Dieu, pourquoi faut-il qu'il y ait des malheureux sur la terre à côté des heureux ? »

XXXI

Grand brouhaha à l'hôtel de Prèves: on n'est cependant encore qu'à l'avant-veille du mariage à la mairie, mais les Fères arrivent, Lilliane un peu souffrante, Max plein d'attentions pour elle.

Debout en costume de cheval dans le grand hall orné de verdure, Georgette la considère dans l'exercice de ses fonctions et se dit avec un petit sourire contenu :

« C'est comme cela que sera Francis avec moi dans quelques jours. »

« Où donc est ma tante ? demande Lilliane en se dirigeant vers le salon.

— Pas visible maintenant; elle se fait bouchonner.

— Tu dis ?

— Je veux dire qu'elle se fait masser par sa masseuse,

car elle souffre de rhumatismes pauvre belle-maman ! elle est contente de mon bonheur, certes, mais elle a versé en secret trop de larmes parce que je m'appelle simplement : Mme Bernardot. Bah ! le nom de Prèves ne s'éteindra pas : j'ai des cousins qui le portent et qui se marieront selon toute probabilité. »

En effet, la baronne s'accoutumait enfin à avoir pour gendre un artiste ; d'ailleurs, Francis savait se faire aimer de tout le monde, comme Max des Fères, avec un peu moins de gravité dans le caractère ; de plus, le colonel allait être promu au grade de général dans un bref délai, ce qui ajoutait encore à la gaité des circonstances actuelles.

Pendant les deux ou trois jours qui précédèrent le mariage, Georgette se montra plus sérieuse ; la soirée de contrat fut magnifique ; le mariage civil fit hailler la jeune épousee, et elle rit un peu dans son mouchoir parce que le maire, affligé d'un rhume de cerveau, interrompit son discours pour éternuer bruyamment.

Le mariage religieux eut lieu le lendemain ; Bernardot rayonnait ; le colonel mâchonnait sa moustache pour ne pas sangloter à la pensée qu'il allait être privé tout un long mois de sa fille bien-aimée.

Tremée de pleurs, la baronne racontait à qui voulait l'entendre qu'elle souffrait de voir partir Georgette tout comme si la chère enfant eût été sa propre fille.

Liliane, un peu pâle, était exquise, habillée de vieux rose, et son mari paraissait fier des regards d'admiration jetés sur elle à la dérobée.

Très fraîche, presque grave, et gentille dans sa blanche toilette, Georgette n'eut que deux distractions pendant le sermon de M. le curé ; une fois, elle pensa au cadeau qu'elle ferait à son mari à son prochain anniversaire ; une autre, elle se dit que son mariage, comme celui de Liliane, était dû, en définitive, à Eliacin, et elle se promit de manifester sa reconnaissance au bel animal d'une façon quelconque.

Ainsi on vit l'hôtel de la rue de Bellechasse se remplir de nobles hôtes comme quinze ans auparavant, lorsqu'on célébrait les secondes nocces du colonel de Prèves.

Seulement, aujourd'hui, Mlle Georgette, passée au rang d'épousée, ne jeta pas par les fenêtres les gâteaux et les sucreries du lunch ; elle fit plus correctement les choses, et envoya aux indigents des secours plus utiles.

Après la fête, les jeunes époux montèrent en voiture pour se rendre à la gare ; tante Rabat-Joie pleurait à grosses gouttes ; son mari mordait son gant pour refouler une petite larme qui apparaissait au bord de sa paupière ; Félicité sanglotait à fendre l'âme ; Auguste, le bon caniche, gémissait tout doucement.

Les Fères devaient demeurer quelques semaines rue de Bellechasse pour consoler un peu tout ce monde-là.

Pendant les premières heures du voyage, Mme Bernardot se montra grave et paisible ; mais au moment où son mari lui glissait dans l'oreille de douces paroles et sur la joue un baiser ému, la vitre de la portière s'abaissa avec fracas et une voix caverneuse demanda : « Vos billets, s'il vous plaît ! » tandis qu'une main noire se tendait, armée de pinces de fer.

Alors toute la franche gaité de la jeune femme se réveilla et le reste du voyage fut un enchantement.

Deux mois plus tard, le nouveau ménage reparut à Paris pour assister au baptême de Mlle Herminie des Fères.

Ce fut tante Rabat-Joie qu'on choisit pour marraine ; hélas ! la pauvre chère aïeule, Mme des Fères, n'était plus de ce monde pour assister à cette nouvelle allégresse de son petit-fils ; elle s'était éteinte tout à coup et sans souffrances, peu de jours après le mariage de Georgette, léguant à Max tous ses biens.

« Cet enfant-là devrait avoir pour parrain Eliacin et pour marraine ma propre personne, dit la jeune Mme Bernardot en embrassant le nouveau-né.

— Pourquoi ? demanda Francis étonné.

— Dame ! c'est un peu nous deux qui avons fait le mariage de ses parents. »

A la vue de la tendresse excessive que manifestaient M. et Mme de Prèves pour le bébé, Georgette soupirait en feignant un grand effroi :

« Qu'est-ce qu'ils feront pour mes enfants à moi, Seigneur !

Ne
Manquez
pas de lire



le deuxième Roman Littéraire
du magazine

Le Samedi

qui commencera dans notre
numéro de la semaine
prochaine :

LES HIBOUX
DE LA
ROCHE-ROUGE

Par DELLY



s'ils gâtent autant celui de Liliane ? C'est-à-dire que je ne viendrai jamais à bout d'élever ma nichée ; ce sera gentil, en vérité ! »

« M. et Mme Bernardot ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leurs fils jumeaux, MM. André et Jean Bernardot, nés le mardi 27 décembre 189* à Paris.

« La mère et les enfants se portent bien. »

Si le lecteur désire de plus amples informations, il peut s'adresser rue de Bellechasse, à l'hôtel de Prèves, que le jeune ménage Bernardot n'a pas quitté ; le général le recevra avec cordialité, et tante Rabat-Joie, aussi ravie que son époux, lui montrera ses deux petits-fils : deux amours !

FIN

"Après Chaque Repas"



WRIGLEY'S
DOUBLEMINT
CHEWING GUM

Cachetée dans une enveloppe hygiénique

Nettoie la bouche et les dents et aide la digestion. Soulage la sensation de lourdeur après un repas abondant et chasse l'acidité de la bouche. La Gomme Wrigley offre double valeur; elle procure du plaisir et est avantageuse.

WRIGLEY'S



Vos YEUX ne prennent jamais de vacances

Vous prenez des vacances; c'est une fatigue plus grande pour vos YEUX qui, eux, jamais ne se reposent. Protégez-les, cet été, avec **MURINE**. Il calme et rafraîchit les YEUX irrités par le voyage—les soulage du mal que le soleil, le vent et la poussière ont pu leur faire. Ne contient ni belladone ni aucun autre ingrédient dangereux.

Ecrivez à **Murine Company**, Dépt. 53, Chicago, pour recevoir une brochure sur la beauté des yeux.

MURINE
Pour vos YEUX

"Ma famille est à la campagne"

"Maintenant que ma famille est à la campagne, dans un cottage, je ne crains plus comme par le passé qu'un incendie survenant, elle se trouve absolument sans défense, étant à la ville dans l'impossibilité de lui venir en aide. Les deux Extincteurs Pyrene que j'ai installés dans mon cottage, protègent silencieusement ma famille contre tout commencement d'incendie. Je sais que même les enfants sauraient s'en servir en cas de besoin et je considère que ce n'est pas payer cher la protection des miens et ma tranquillité d'esprit."

(Extrait d'une lettre d'un homme d'affaires qui sait se protéger à The Pyrene Manufacturing Company of Canada, Ltd., Toronto.) Les Extincteurs PYRENE sont en vente partout chez les marchands.

Demandez notre "Catalogue de Ménage" — **GRATIS**




CHRONIQUE
— DE LA —
PEINTURE

COMMENT MELANGER PROPREMENT UNE PEINTURE PREPAREE

Pour qu'une bonne peinture préparée donne les meilleurs résultats, il convient qu'elle soit mélangée comme il faut. Par les illustrations ci-dessous mêler la peinture préparée, — selon toutes les règles de l'art et dans le minimum de temps.



1
Agitez vivement la boîte.



2
Découpez le couvercle.



3
Versez dans une autre boîte environ deux tiers de l'excipient liquide qui a recouvert la matière colorante.



4
Agitez la matière colorante et l'huile restante avec une spatule forte et polie d'une forme lui permettant de recueillir sur les bords toute la manière colorante. Ecrasez ainsi jusqu'à ce que la masse soit bien coulante et entièrement uniforme.



5
Commencez à renverser le surplus d'excipient liquide petit à petit, jusqu'à ce que tout soit mêlé, en agitant constamment.



6
Mettez alors la peinture en boîte — c'est-à-dire faites-la passer une douzaine de fois d'une chaudière à l'autre, laissant chaque fois un quart de la peinture dans la chaudière qu'on vide.

Saivez ce mode d'emploi et vous ne risquerez plus ainsi d'avoir une peinture épaisse qui s'écaillera ou une peinture trop claire qui ne couvrira pas.

COMMENT NETTOYER DES ETOFFES TACHEES DE PEINTURE

Que vous tachiez votre linge, une pièce d'étoffe quelconque ou encore un tapis avec de la peinture fraîche, du vernis ou de l'émail, il vous est toujours facile de faire disparaître ces taches avec de la benzine, de la térébenthine ou de l'essence. Imbibez-en un chiffon et passez vivement sur l'endroit souillé. C'est une excellente idée, quand on le peut faire, de placer un papier buvard sous la tache, — il absorbera le liquide et l'empêchera de s'étendre.

Pour des vêtements fins, on conseille de préférence l'alcool.

Si la peinture ou le vernis ont eu le temps de sécher, amollissez-les d'un nettoyeur spécial pour peinture et vernis, n'endommageant pas le vêtement.

Cela paie d'employer
la PEINTURE et VERNIS
MARTIN-SENOUR
100% PURS
Pour Tous Les Usages
Pour Toutes Les Surfaces



Pour les grandes et autres bâtisses
Cela paie d'employer
la PEINTURE
"RED SCHOOLHOUSE"
Elle n'a pas d'égale



Pour le Ciment, la Brique et le Béton
Cela paie d'employer
le "CONCRE-TONE"
Il donne un beau fini qui ne prend pas la poussière



Pour l'Extérieur et l'Intérieur
Cela paie d'employer
la peinture "100% PURE"
Faite pour résister à l'Usure et aux Intempéries



Il y a dans chaque localité un agent-fournisseur de Martin-Senour, qui tient un stock complet des Peintures et Vernis qu'il paie d'employer.

Il existe un produit Martin-Senour spécial pour chaque besoin de peinture ou de vernis, et l'agent-fournisseur de Martin-Senour vous donnera tous les renseignements possibles sur ce que vous devez employer, comment il vous faut l'employer et quelle quantité vous est nécessaire.

Envoyez une carte postale au bureau-chef à Montréal pour demander les nouvelles brochures "Le Peinturage à la Maison, rendu Facile" et "Le Bon Vernis."

The MARTIN-SENOUR Co.
LIMITED
PRODUCERS OF PAINTS AND VARNISHES
WINNIPEG VANCOUVER MONTREAL TORONTO HALIFAX

Nouvelles Créations Parisiennes



Ensemble en kasha blanc. Le manteau à godets sur les côtés, est garni de lapin-renardeau; la petite robe est bleu "lin" dans le haut, en crêpe Georgette rayé de plis et de fils d'or.

Cette petite robe, simulant redingote dans le dos, est en crêpe poplalga bleu foncé, elle s'ouvre sur un gilet de crêpe jaune "soufre" et de dentelle de point à l'aiguille.

Ensemble de reps vert-de-gris. Le haut de la robe en crêpe mat du même ton, s'orne de revers galonnés d'argent et de crêpe "suède"; des petits motifs d'argent se retrouvent au manteau qui est à larges plis devant et garni de fourrure d'été.

L'ELEGANCE FEMININE



Robe en kasha "noisette", coulissée devant et ornée d'un col avec jabot en dentelle beige.

Jupe à plis creux, en sergella marine. Le boléro de même tissu, s'ouvre sur une blouse d'organdi blanc, rayée de plis et de petits volants froncés.

PETIT CONSEIL

La mode dans les ameublements varie à peu près tous les dix ans; mais ce n'est guère qu'avec une fortune considérable et que dans une grande ville qu'on peut suivre toutes ses fantaisies. Un père de famille prudent, sage, devra donc, en s'occupant de l'ameublement d'un appartement, considérer sa position de fortune et n'y consacrer que ce qu'il pourra raisonnablement dépenser, sans s'imposer et imposer à sa famille de pénibles sacrifices sous d'autres rapports. Ici, le bon sens, d'accord avec le bon goût, conseille de choisir des choses utiles, commodes, durables, ne faisant pas disparate entre elles, telles, en un mot, qu'on ne sait pas obligé, dans une période de temps plus ou moins courte, de les échanger contre d'autres.



Les repas sont joyeux, car tout le monde digère bien grâce aux

Comprimés Satural

Un dyspeptique dans la famille, c'est un rabat-joie, c'est un broyeur de noir, la mauvaise humeur personifiée qui se met à table et assombrit la plupart des repas. Et entre les repas, donc!

La digestion laborieuse d'un seul engendre les querelles, les disputes à propos de rien.

Au contraire, la famille qui connaît le bienfait de la bonne digestion, grâce aux comprimés SATURAL, vit dans l'harmonie, dans la joie. Le SATURAL est un préservatif du bonheur domestique. Ce bonheur est à la portée de tous les dyspeptiques car Le SATURAL ne coûte que 50cts la boîte de 50 comprimés—un sou pour assurer un repas joyeux et nourrissant sans suites fâcheuses.

Les Comprimés SATURAL

sont en vente chez tous les pharmaciens à 50cts la boîte de 50 comprimés. Si votre pharmacien ne les a pas en magasin, envoyez-nous 10cts et nous vous enverrons 10 comprimés, poste payée. Les comprimés SATURAL vous assurent "UN BON REPAS POUR UN SOU".

PHARMACIE LACHANCE - 454, rue Ste-Catherine Est, Montréal.

SATURAL

GRATIS — POUR VOUS, MESDAMES

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la POITRINE, en même temps que, sous son action se combient les CREUX DES EPAULES. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la SANTE GENERALE comme TONIQUE. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les personnes maigres en 25 jours

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du REFORMATEUR. Notre REFORMATEUR est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p. m.

MADAME MYRRIAM DUBREUIL
230, PARC LAFONTAINE, MONTREAL
Dépt. 2 — Boîte Postale 2353

Dans un pique-nique, une après-midi à la campagne ou une longue promenade en auto, vous ferez vos délices du

PARIS PATE
PARIS MEAT PATTY

étendu sur du pain ou des petits pains. Une vraie saveur de pique-nique — épicée, appétissante, délicieuse. Demandez-le à votre épicer.

Demandez **Horlick's** le Lait Malté ORIGINAL

Lait Sain
pour Bébés, Invalides et Vieillards

Lait riche. Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlick's" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.

L'huile pour les athlètes. — Comme friction, l'athlète trouvera que l'huile Electrique du Dr Thomas est un excellent article. Elle rend les muscles et tendons souples, en enlève la fatigue et les renforce pour les efforts qu'on leur demandera. Elle est de première valeur pour cet usage et les athlètes qui s'en sont servi depuis des années peuvent témoigner de sa valeur assoupissante.

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retener la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retener des hernies qui ne se peuvent retener par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES ou DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à: PLAPAO COMPANY, 2663 Stuart Building, St. Louis, Mo., E.-U.

Toujours prête à employer. — Pratiquement, tous les maux provenant de l'inflammation peuvent être guéris avec l'huile Electrique du Dr Thomas. Frictionnez simplement le point douloureux et elle est promptement absorbée par la peau. Son pouvoir guérisseur est transmis aux tissus enflammés qui sont rapidement calmés. Ce bon vieux remède est aussi un spécifique pour toutes sortes de coupures, écorchures, contusions et foulures. Ayez-en toujours une bouteille sous la main.

Dr HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies des Femmes et des Enfants.

450 RUE ST-HUBERT

Tel. Est 2177 - - Montréal.

Miller's Worm Powders n'expulseront pas simplement les vers du système mais elles lui rendront des conditions de santé avec lesquelles les vers ne pourront pas plus longtemps exister. Les vers maintiennent l'enfant en continu état de fatigue et de douleur et il ne peut y avoir aucun confort pour les petits jusqu'à ce que la cause des souffrances disparaisse ce qui peut être facilement fait par l'usage de ces poudres qui sont très efficaces.



Le Foyer du Petit Jardinier

REPONSES A LA QUESTION :

Quel est votre divertissement préféré durant la belle saison ?

IMPRESSIONS DE VACANCES

"Et dans les sentiers où ma voix s'élève, Partout dans les champs, partout sur la grève, Où tremble le vent, où gémit le flot, Je n'ai rien compris qui monte plus haut, Que mon cri joyeux et que mon sanglot, Ni rien vu de plus large que mon rêve!"

Ces vers de Blanche Lamontagne, extraits de son poème *Chanson du Matin*, disent de suite jusqu'à quel point la nature sous toutes ses formes sait parler à mon âme. On dirait qu'elle s'identifie à chacun des sentiments qui filtrent en moi, car si à certaines heures, elle me berce et m'enchanté, en d'autres temps, elle a su avec moi pleurer, et puis me consoler.

C'est pourquoi tous les ans, lorsqu'enfin je fais trêve à mon labeur quotidien, mon regard se tourne d'instinct vers elle. Je revois alors une grande route poussiéreuse que mes pieds de gamine ont jadis foulée; je sais, à l'ombre d'un bocage touffu, un talus verdoyant qui connut mes rêves de fillette. Mais à coup-sûr ce n'est qu'une visite de vieille camaraderie que je fais, car ils ne savent me parler que du passé.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux *Lebène*, Au coucher du soleil, tristement je m'assieds; Je promène au hasard mes regards sur la plaine, Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici grande le fleuve aux vagues écumantes; Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur; Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes Ou l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois *Lebène*, Le crépuscule encor jette un dernier rayon; Et le char vaporeux de la reine des ombres Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon. (Lamartine, *L'Isolement*)

En contemplant ainsi la grandiose beauté d'un jour qui s'achève, je sens parfois descendre en moi comme un fluide qui m'apaise, et lorsque derrière les monts laurentiens, l'astre du jour ne laisse plus filtrer que quelques lueurs rosées, j'évoque de nouveau la vision de Lamartine, et je dis après lui:

..... dans mon âme, aussi pâlisant à mesure Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour, Et quelque chose en moi, comme dans la nature, Pleurait, priait, souffrait, béneissait tout à tour. (L., *L'Occident*)

Lamartine évoque le fleuve aux vagues écumantes. La mer, oh! la mer tourmentée, furieuse, moutonnante, comme je l'ai aimée passionnément aux jours de grands orages surtout, lorsque blottie dans un cran de rocher, toute transie et comme apeurée, j'écoutais les yeux clos, l'âme en détresse, la plainte de ses flots venant, se tordant d'écume, mourir sur la grève: J'en ai vu se soulever comme de hautes collines, droits, superbes, dominant tout, puis en gerbes écumantes, retomber en faisant un bruit sourd.

C'est ainsi qu'en mon cœur parfois d'énormes vagues s'élevaient, menaçantes, défiant ma raison; mais bientôt elles retombent sur elles-mêmes, parce que d'un coup sec, ma volonté a sapé leur base.

Lorsque, l'orage passé, je retourne le lendemain à la grève, la mer, comme mon âme, a repris sa confiante sérénité, et sans bruit, presque sans bruit, ses molles vagues lèchent lentement mes pieds. Que reste-t-il de la lutte d'hier? Sur la grève, quelques débris, et dans mon âme, un souvenir.

Avec Lamartine, je rêvais cependant depuis longtemps d'un lac immobile étendant ses eaux dormantes, et voilà que l'an dernier, ma bonne fortune fit se réaliser ce rêve.

A la fin d'une journée chaude, l'auto de quelques amis me hape au passage, et nous voilà brûlant la route sinueuse, serpentine, grimpeante, qui nous conduit au Lac B... Je m'extasiais devant les mille nuances de vert qui tapissent le décor. Chaque courbe — et Dieu sait s'il y en a — provoque un cri d'admiration lorsque soudain, à un tournant de route, sans l'avoir pressenti, le lac nous apparaît.

D'un bond, nous sommes dans la chaloupe, et pendant qu'une main exercée se saisit des avirons, j'admire cette surface polie, tranquille, que, seule notre chaloupe ride à son passage. Les arbres y mirent leurs branches en de fines arabesques, et derrière eux, le soleil dessine une traînée pourpre et or. Nous nous laissons mollement bercer, pendant qu'au loin l'écho nous transmet fidèlement nos voix, auxquelles vient se mêler le croassement lointain des grenouilles.

Mais bientôt, nous devons regagner le bord, parce que dans une trouée d'arbres, nous venons d'apercevoir le soleil qui disparaît en nous clignant de l'oeil.

Le second lac que je visitai avait la figure renfrognée d'un vieux garçon que d'on dérange de ses habitudes. Pour le passer, il nous fallut faire maintes courbettes, et sans cérémonie, en guise de bienvenue ou d'adieu — sait-on jamais? — à plusieurs reprises, ses vagues courtes nous fouetterent le visage, et vinrent s'aplatir sur nos vêtements.

Malgré cet accueil peu encourageant, je l'admirai quand même, et lorsque derrière les sapins verts la lune tout à coup nous montra sa face rieuse, je me rappelai ces vers bien connus de mon poète favori:

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure! Vous que le temps épargne et qu'il peut rajeunir, Gardez de cette nuit, gardez belle nature, Au moins le souvenir.

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes *Lorages*, Beau lac, et dans l'aspect de tes riantes coteaux, Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le répit qui frémit et qui passe, Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés, Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta De ses molles clartés! *L'air*.

J'avais vu un lac calme, paisible. J'en voyais un autre mécontent, agité. Je les aimai tous deux ainsi, mais pouvaient-ils me faire oublier la mer?

Non, car devant eux, j'avais comme la nostalgie de cette immense nappe mouvante qui semble au loin se confondre avec le firmament, dans lequel se dessine la ligne bleutée des Laurentides. Et je ne m'étonne pas que Blanche Lamontagne, dans son poème *Le Large*, ait dit de ses marins que...

..... d'instinct, leur oreille attentive écoutait La grande voix des flots qui, dans leur cœur *Immontait* Irrésistiblement, comme un flux de marée.

Car, près de mon amie, la mer...

J'ai fait un rêve Au temps où ton amour a troublé ma raison J'avais rêvé d'une blanche maison Près de la grève.

Ce n'était qu'un rêve, et pourtant, Qui nous dit que ce n'est qu'un rêve? Qui nous dit qu'un-delà du jour et de l'instant, Il n'est pas une rive où le rêve s'achève!

En arrière des monts où le soleil a lui Les amours seront immortelles; Tous se reconnaîtront, elle dira: "C'est lui!" Lui s'écriera: "C'est elle!"

Il est un éternel séjour Où le Dieu tout-puissant convie Tous ceux qui eurent en l'amour, Tous ceux qui comprurent la vie... (Blanche L., *Un rêve*)

Si mes citations rapprochent souvent le nom de Lamartine de celui de Blanche Lamontagne, c'est que les deux, à les lire, m'ont procuré et me procurent encore des heures délicieuses et inoubliables. C'est aussi parce que je trouve dans le premier un amant de la nature qui a su la décrire en des vers immortalisés, et dans la seconde, une quasi-compatriote, puisque je résidais autrefois à quelque cinquante milles seulement de la vieille maison qui n'a jamais changé de visage.

Les hasards d'une promenade, l'an dernier, le long de la côte gaspésienne, m'ont amenée à deux pas de cette vieille maison qui a vu naître et se développer le talent de Blanche Lamontagne. Sise en promontoire, dominant d'un côté tout un ruban de villages, de crans, de caps et d'anses, bordés de verdure, et de l'autre notre incomparable fleuve qui, à cet endroit, peut atteindre jusqu'à soixante milles de largeur, elle était bien faite pour inspirer un poète du terroir comme le fut Blanche Lamontagne, et comme l'est toujours Blanche Lamontagne-Beauregard.

Ma bonne étoile me conduira-t-elle cette année dans ces parages? Je le souhaiterais. Mais il est certain que mes vacances ne seront pas complètes si je ne puis rendre ma visite accoutumée à ma grande amie la mer. Tous les ans, elle a reçu mes confidences. Que de choses ne lui ai-je pas confiées! Elle sait tout de moi, et j'en devine tant d'elle, que nous nous comprenons du premier regard, sans rien dire... N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, qu'il doit en être de la véritable amitié? Un regard, un geste, un mot, tout n'est-il pas là?...

— SPERANZA CORTEZ (Suite à la page 37)

PEUT FAIRE SES TRAVAUX DOMESTIQUES

Malade un an. Bénéficie grandement du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Bloomington, N.E. — "J'ai pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour douleurs de dos et autres, aussi pour la nervosité, maux de tête et insomnie. Cela durait depuis plus d'un an; une amie me parla du Composé Végétal me conseillant de le prendre. J'en ai retiré de grands bénéfices et je peux faire mes travaux domestiques. Je recommande le Composé Végétal moi-même, et vous pouvez utiliser cette lettre comme témoignage." — Mme William Morse, Bloomington, Co. d'Annapolis, N.E.

Savez-vous que dans une récente enquête chez les femmes employant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, plus de 220,000 réponses furent reçues. A la question, "Avez-vous bénéficié de l'emploi de ce remède?" 98 pour cent ont répondu "Oui." Ceci signifie que 98 femmes sur 100 jouissent d'une meilleure santé, parce qu'elles ont bien essayé ce remède.

Mme Morse ne représente qu'un autre cas de femme retirant de "grands bénéfices." Les femmes qui souffrent des maux si communs à leur sexe, devraient suivre le conseil des autres qui ont souffert comme elles et sont rétablies. Donnez une chance à ce remède fiable — et sans délai. Toutes les pharmacies le vendent.

Les mères prudentes qui connaissent les vertus du Mother Graves' Worm Exterminator l'ont toujours sous la main parce qu'il prouve sa valeur.

CRISES

arrêtées de façon permanente par le remède Trench contre Epilepsie et Crises. Simple traitement à domicile. Plus de 35 années de succès. Des milliers de témoignages de toutes les parties du monde. Faites venir la brochure gratuite donnant détails complets. Ecrivez tout de suite à:

TRENCH'S REMEDIES LIMITED
2087 St. James' Chambers, 79 rue Adelaide Est, (Découpez ceci.) Toronto, Canada.

Quand le Holloway's Corn Remover est appliqué sur un cor, il tue la racine et la callosité s'en va sans dommage pour le chair.

UNE BELLE TAILLE
aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme est assurée Madame ou Mademoiselle par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES
de Tawlish Haris, de Tébérân, Perse
\$1.00 LA BOITE
6 boîtes pour \$5.00
La Société des Produits Persans
Agent: PHARMACIE MODELE DE GOYER
180-est, rue Ste-Catherine, Montréal.
N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.



REPONSES DE PETIT JARDINIER

LA MADELEINE EN PLEURS. — Je vous accepte au Foyer et je compte que tous les membres se feront un plaisir de rechercher votre amitié. Un conseil: ne laissez plus les heureux, mais réjouissez-vous avec eux et leur bonheur fera du bien à votre douleur. L'envie aggrave la souffrance et rend aveugle. Si votre voisine chante, écoutez-la dans un profond recueillement et son âme joyeuse attirera la vôtre.

PETIT LUTIN. — Bonjour, brave petit lutin, si gracieux et si bon. J'aime de vos rêveries en connaître le charme et si votre âme s'émue de mon intransigeance à ne pas vous dévoiler ma personne, croyez que ce n'est pas pour satisfaire un simple caprice mais bien pour rester fidèle à mes principes. Croyez aussi que ce n'est pas sans lutte que je parviens à triompher de mon désir de serrer la main à un ami tel que vous.

AMAZONE. — Je n'ai pas à vous gronder; soyez la bienvenue, car une amazone est libre comme l'air; c'est pourquoi elle va souvent à travers champs, promener sa fantaisie. Mon jardin, étant si petit, n'a pu suffire à votre amour des vastes espaces; d'un seul bond, Tib en a franchi les murs et, secouant sa crinière il a fui, emportant la jolie amazone. Je ne vous blâme pas, l'air des montagnes est si pur, et les prairies si parfumées sont un séjour plus agréable qu'au Foyer à écouter les plaintes d'un trop peu énergique directeur.

JE ME SOUVIENS — de la charmante petite amie que vous avez été pour moi. J'ai toujours votre souvenir devant moi.

COEUR FRANÇ. — Une franche poignée de main, mon ami franc.

FROU-FROU. — Ce qu'il faut faire pour chasser ma mélancolie? me sourire, mon amie. Le sourire met la tristesse en fuite, et devant l'éclat de cette rose qu'est le sourire, votre Petit Jardinier deviendra gai.

POUPEE JAPONAISE. — Au physique, vous m'apparaissez petite, délicate, chatine. D'un caractère gai, un brin moqueuse; vos gestes sont vifs, comme devrait être votre regard et votre enthousiasme n'éclate pas toujours suivant les circonstances, mais bien suivant votre humeur. C'est le portrait que je me fais de vous. Je ne vous garantis pas l'authenticité.

PETITE SOURCE DE BONTE. — Pauvre petite amie certainement que je vais penser à vous, et j'ose espérer que vous serez guérie avant longtemps. Si vous me disiez à quel hôpital et sous quel nom vous demandez, je ferais parvenir cette adresse à quelques sœurs et ce feraient un devoir d'aller vous voir et vous consoler.

PETITE REINE. — Oui, j'aime me promener sur l'eau, mais ma bourse étant légère, mes promenades se font ordinairement sur mon lac laurentien. Lorsque je suis las, j'arrête ma barque dans l'immobilité des eaux dormantes, et ma rêverie se perd parmi les grands sapins muets d'admiration en voyant le recueillement de la nature.

JARDIN ABANDONNE. — J'ai dû, pour de graves circonstances, dire adieu à un coquet petit jardin où je cultivais mes fleurs préférées. Hélas! lui aussi est abandonné. L'autre jour, ma nostalgie me conduisit près de ses murs, et je vis, ô spectacle douloureux, non un jardin mais le royaume des mauvaises herbes. Les pensées, toutes rêveuses, apparaissaient à travers les hautes herbes comme des papillons que l'on aurait mis en cage. Des mains profanes avaient arraché, brisé, les branches des lilas, et les pommiers étaient dans un état déplorable. Devant ce désastre, mon cœur n'a pu s'empêcher de murmurer contre ces vandales qui pillent pour le plaisir de détruire tout ce qui est beau. Pauvres fleurs sans défense, vous êtes un peu l'image des pauvres âmes délaissées à la merci des hordes sanguinaires qui bavent sur tout ce qui est pur et noble. Oh! que cela est triste pour un petit jardinier de voir tant de jardins abandonnés! Ah! si je pouvais réunir tous ces jardins dans mon domaine laurentien, jamais gardien n'aurait mieux soin d'eux. Et vous, cher et beau "jardin abandonné", je veillerai sur vous, puisque le mien n'est plus que ruine. Je veux vous entourer de soin, de tendresse et d'amitié. Chaque sourire, chaque plaisir de vous seront une rose éclose dans le jardin mystique de mon rêve.

SOLANGE. — Douce pensée, et que cette même brise matinale vous parle de mon amitié. Non, mon amie, ce n'est pas un défaut de n'être pas expansive, mais c'est quelquefois une douleur. Dire sa peine c'est en atténuer l'amertume, mais trop dire sa joie c'est aussi en amoindrir le charme. Une juste réserve dans nos confidences fait du bien à notre âme, et "rappelez-vous qu'il est bon d'avoir une âme amie à qui confier son chagrin, une épaule où pleurer à l'aise", disait Georges Courteline.

GADELOUPE. — Soyez la bienvenue, madame. Ici, vous retrouverez de vos amis du bon vieux Québec. Ah! quels bons amis j'ai là, dans cette cité de Champlain! Parlez-moi souvent de votre "Guadeloupe", voulez-vous? J'aime ce coin des Antilles françaises.

MADAME. — Je suis heureux d'apprendre le retour de cette enfant prodigue; je n'ai jamais douté de sa bonté. Oubliez, bonne mère, les larmes qu'elle vous a fait verser pour ne songer qu'à son retour. Oui, je l'ai vu, là-bas. J'aurais voulu lui présenter mes respects, mais j'ai craint d'être reconnu. Que d'événements, madame, il s'est passé depuis votre dernière lettre. Vous étiez malheureuse, j'étais heureux. Je vous ai dit: "Vous serez ce que je suis, le malheur passe comme le bonheur". Les événements ont justifié mon dire: vous êtes heureuse, mon bonheur s'est enfié, mais ça passera pour moi comme pour vous, c'est la vie. Merci de vous être souvenue de moi dans votre joie.

MASQUE RIEUR. — Oui, petite amie, je suis un peu pour quelque chose dans cette amélioration; tant mieux si vous êtes contente de cela. Oui, je vais mieux, bien mieux.

CHANTEPLEURE. — Je ne pleure plus, je chante, alors venez.

J'AIME SES YEUX NOIRS. — Il est bien tard, madame, pour répondre à votre aimable lettre. Mais sachez que vous avez toute mon admiration pour cet acte de charité que vous avez accompli, guidée par votre cœur débordant d'amour maternel. Chères yeux noirs, je comprends que vous aimiez ce petit chérubin rempli de grâces et de candeur. Laissez dire les imbéciles qui ne savent ce qu'ils disent sur le compte de ces pauvres innocents. Leurs jugements sont faux, faux comme leur cœur, faux comme leur charité. L'enfant qui vient de naître, qu'il soit dans un palais ou dans une chaumière, a le même rayonnement dans les yeux, et Dieu ne crée pas une âme vile, ce sont les hommes qui rendent méchantes les âmes des petits enfants. Nous avons eu le bonheur de naître de bons et dévoués parents, qui ont toujours veillé sur nous; c'est ce qui fait que nous sommes bons. Mais si nous avions été abandonnés au hasard de la vie, que serions-nous devenus? La naissance ne fait pas l'homme; mais chacun se forme, se modèle sur son entourage, à peu d'exceptions près, car nous sommes tous de grands imitateurs. Nous naissons tous égaux, et quand la mort nous communique son bâillement sinistre, grands ou petits, riches ou pauvres, avons tous le même geste convulsif avant de rendre le dernier soupir. C'est très bien ainsi. De la vie à la mort, trop d'inégalités se font la guerre.

MERE CANADIENNE. — Brave mère, je comprends votre retard. Je comprends aussi votre joie pour le succès de votre fils et la convalescence de l'autre. N'est-ce pas, mère, que ça passera n'est pas un vain mot? Oui, je vais mieux, ça passe tranquillement. Au plaisir de recevoir encore de vos nouvelles.

COURONNE D'EPINES. — Vous conseiller de suivre votre idée serait vous frapper de verge sur la tête, et votre couronne d'épines ensanglerait votre front. Non, madame, votre devoir est de faire l'éducation de votre époux et non chercher dans l'amitié des autres, une compensation à son ignorance. Il me semble que vous pourriez être son maître, lui apprendre ce qu'il ne sait pas. Mon doux, il y a bien des moyens d'enseigner à quelqu'un malgré sa susceptibilité. Vous connaissez son ignorance avant de l'épouser. Vous vous êtes dit sans doute: "Je l'instruirai"; c'est le moment. Quel gloire et quel bonheur vous récolteriez. L'instruction ne vient pas seule; on vous l'a enseigné, madame. Ah! si seulement vous pouviez vous aimer mutuellement! Vous vous passeriez facilement de l'a b c, mais lorsque l'amour est exclu d'un foyer, on cherche tout prétexte pour excuser. — P. S. Ne vous offensez pas de ma franchise, c'est ma manière à moi de guérir. Viendriez-vous me causer encore?

LUCIENNE. — Vous voudriez savoir ci ou ça? Vous ne saurez rien, seulement qu'une chose, c'est que vous vous exprimez d'une manière un peu trop élevée, je ne suis pas sourd, je comprends à demi-mot. Entendons-nous, aimablement et non aigrement, vous obtiendrez mieux et plus prompt satisfaction. Vos billets paraîtront tous, je vous le promets.

DOLOR. — A la brise laurentienne je confie mon amitié afin qu'elle vous porte sa tendresse.

CASSANDRE. — Vous partez, petite sœur, et je n'ai pas le courage de vous murmurer au revoir, tandis que le sourire aux lèvres, je vous dis adieu! Oui, partez pour ce plus beau jardin où vous pourriez mieux exercer votre grande charité. Petit Jardinier vous envie. Allez porter au pauvre les douces consolations plus efficaces que l'or du riche. Et si dans l'exercice de vos fonctions vous vous souvenez d'un Petit Jardinier, sachez qu'on ne lui a jamais tendu la main en vain. Allez où le devoir vous appelle, heureuse sœur.

ZITA. — Ma joie égale la vôtre, petite amie, et nos chères Laurentides en sont la cause. Aimez les bien nos montagnes, et surtout contemplez la nature avec votre âme. Ecoutez ce que dit la chanson des choses, elle vous apprendra ses mystères, plus doux à l'homme que l'homme même.

LUCIOLE. — La lumière du Foyer brille toujours, ne vous attire-t-elle plus, petite luciole? (Suite à la page 39)

Le nouveau moyen facile d'avoir de beaux parquets cirés



Les artistes décorateurs s'accordent à dire que la beauté d'une pièce dépend en grande partie de la beauté de son parquet. Choisissez une cire à polir qui a résisté à l'usure des siècles—la cire à polir des magnifiques châteaux et palais d'Europe. Dans un parfait état de conservation, ce parquet ciré prend avec les années du luisant et des tons plus chauds. Vous pouvez facilement embellir vos propres parquets de ce même fini merveilleux.

LA CIRE LIQUIDE JOHNSON

Les planchers cirés, en plus d'être de belle apparence, comportent plusieurs avantages pratiques. Ils dissimulent les égratignures — ne sont pas glissants — et les endroits où l'on passe le plus souvent peuvent être recirés isolément. Les planchers cirés sont en plus économiques. Le nouveau moyen facile de cirer planchers et linoléum est d'employer la cire liquide Johnson appliquée avec une vadrouille Johnson et polie avec une brosse chargée d'un poids.

Nécessaire à Polissage de parquet de \$7.25 pour \$5.50

- 1 pinte de cire liquide Johnson..... \$1.50
- 1 vadrouille Johnson 1.50
- 1 brosse chargée d'un poids Johnson 4.00
- 1 livre Johnson sur l'embellissement du foyer 2.25

Une économie de \$1.75 !

Cette offre est valable dans les magasins à rayons, pharmacies, épiceries, quincailleries, chez les marchands de peintures. Si votre marchand ne peut vous fournir le nécessaire—écrivez-nous pour savoir le nom du marchand le plus proche. Chacun de ces articles peut être acheté séparément.



Demandez un exemplaire GRATUIT du Livre Johnson sur l'embellissement du Foyer chez votre meilleur quincaillier ou marchand de peintures. Ou écrivez-nous pour l'avoir — GRATIS — et poste payée.

S. C. JOHNSON & SON, LTD.
"Experts dans le finissage du bois"
Vancouver — Winnipeg — Toronto — Montréal
Usine: Brantford

S. C. JOHNSON & SON, LTD., Dépt. LE 7 BRANTFORD, CANADA
"Experts dans le finissage du bois."
Veuillez m'expédier gratuitement et port payé votre livre: Comment traiter correctement les Parquets, Boiseries et Meubles.
Le nom de mon marchand
Mon nom
Adresse
Endroit et Province

GIN CANADIEN MELCHERS CROIX D'OR

LE MEILLEUR GIN

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:
Gros 42 onces - Prix \$3.00
Moyens 26 " - " 2.55
Petits 10 " - " 1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited - Montréal

DISTILLERIE À BERTHIEVILLE

Vous avez besoin de 3 boîtes de



— UNE DANS LE GARAGE

— UNE DANS L'AUTO

— UNE DANS LA MAISON

SNAP

Le grand nettoyeur de mains

La gélatine Cox

Employée par les ménagères canadiennes depuis plus de 80 ans. Toujours la même; bonne pour la santé et économique. Ecrivez pour recevoir le nouveau livre de cuisine gratuit — et apprendre les nouvelles manières de vous servir de la Gélatine Cox.

(Fabriquée en Ecosse)

COX GELATINE CO., LTD.

Casier 7.

Montréal.



FUMEZ

LE CIGARE "1924"

EN VENTE PARTOUT : 5 CENTS

Tel. : Clairval 1160

La Revue des beaux romans d'amour

DANS

La Revue Populaire

D'AOUT

Un roman complet: LA LIZARDIERE

par HENRI DE BORNIER

Fin du roman: COEURS ENNEMIS

par DELLY

NOUS VOUS
CONSEILLONS
— PLUS QUE
JAMAIS — DE
RETENIR
TOUT DE SUITE
VOTRE NUMERO

EN VENTE
PARTOUT : 15c.

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue
Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom

Adresse

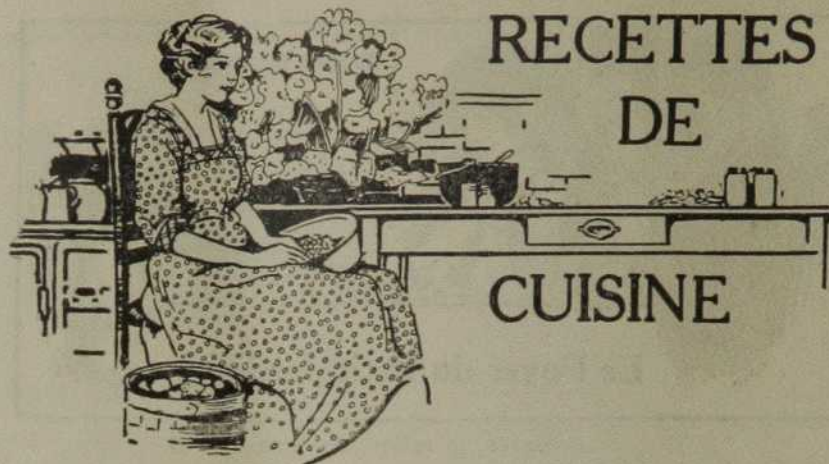
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE.
131, rue Cadieux, Montréal.

LISEZ LE FILM Magazine Mensuel de vues animées

dont la documentation exclusive vient des meilleures sources et qui est abondamment illustré de gravures de luxe.

En vente dans tous les dépôts : 10 cents le numéro



RECETTES DE CUISINE

LEGUMES

Quelques recettes de bonne cuisine canadienne et française.

Concombres. — Après avoir pelé des concombres, fendez-les en deux pour en enlever les pépins et coupez-les en morceaux; mettez-les avec un peu de beurre, un bouquet garni; couvrez d'eau, salez et laissez cuire à peu feu. Une fois cuits, égouttez-les et servez avec une sauce blanche ou à la crème, ou encore avec de bon jus lié.

Concombres farcis. — Après avoir fait blanchir à l'eau bouillante des concombres, ouvrez-les dans toute leur longueur et retirez-en les graines. Remplacez-les par une farce à quenelles mélangée de fines herbes et de champignons hachés, remettez les deux parties l'une sur l'autre, ficellez les concombres soigneusement, afin que la farce ne s'échappe pas; placez-les dans une casserole foncée de bardes de lard, mouillez à hauteur de bouillon et faites cuire doucement, feu dessus et dessous ou au four. Arrosez fréquemment et, la cuisson terminée, déficelez les concombres que vous mettez au chaud, faites réduire la cuisson, liez-la à la féculé, ajoutez un jus de citron, des fines herbes et versez sur les concombres avant de servir.

Epinards. — Quand on les achète, il faut les choisir bien frais, bien verts, et à petites côtes. La meilleure manière de les apprêter est au gras ou au jus, mais ils sont aussi très bons à la crème ou au sucre; c'est un légume sain et léger. — Epluchez et nettoyez. Pour qu'ils restent verts, jetez-les dans un chaudron contenant une grande quantité d'eau bouillante et très salée. Faites-les cuire à grand feu. Lorsqu'ils sont cuits, rafraîchissez-les à l'eau froide puis tranchez-les très menu et passez à travers une passoire. Mettez les épinards dans le beurre avec farine, laissez chauffer en tournant, mouillez avec de l'extrait de viande additionnée d'un peu d'eau chaude, et servez avec de petits croûtons frits dans le beurre.

Epinards au jus. — Après avoir blanchi, haché et passé les épinards, mettez-les dans une casserole avec un

morceau de beurre que vous laisserez chauffer; mêlez une cuillerée de farine et laissez-la cuire, en tournant avec la cuiller pendant quelques minutes. Lorsque les épinards ont réduit leur humidité, mouillez-les petit à petit avec du bouillon, jusqu'à ce qu'ils aient la consistance voulue. Au moment de servir, terminez en laissant fondre dedans un morceau de beurre frais.

Epinards au sucre. — Cuisez les épinards à l'eau salée; égouttez-les, exprimez-en l'eau; hachez-les finement; faites-les revenir quelques secondes avec du beurre et saupoudrez avec une pincée de farine; mouillez peu à peu avec de la crème ou du lait; ajoutez un peu de sel et quelques cuillerées de sucre en poudre, un peu de zeste; cuisez-les quelques minutes, puis liez-les hors du feu, avec quelques jaunes d'oeufs délayés; finissez-les en incorporant un morceau de beurre frais. Dressez-les sur un plat, entourez-les avec des biscuits coupés en triangles.

Epinards au beurre. — Lorsque les épinards sont hachés et passés, mettez-les dans une casserole avec un bon morceau de beurre, sel, poivre, muscade; tournez jusqu'à ce que le beurre soit fondu et servez avec croûtons frits.

Fèves. — L'usage le plus ordinaire est de se servir des fèves à moitié de leur grosseur. Elles doivent être bien vertes et tendres. On les met cuire à l'eau bouillante avec une petite branche de sarriette, plante peu usitée en cuisine. Cette eau de cuisson donne bon goût à une soupe de légumes. Etant cuites, on les égoutte et on les prépare de plusieurs façons, dont voici les plus usitées: faites fondre dans une casserole un morceau de beurre, mettez-y une cuillerée de farine et mouillez avec de l'eau de la cuisson, ajoutez sel et poivre, laissez doucement cuire et servez.

Fèves au lard. — Lorsque les fèves sont cuites à l'eau bouillante et bien égouttées, faites revenir du lard de poitrine dans un morceau de beurre, et aussitôt jauni, ajoutez une demi-cuillerée de farine pour faire un roux blond; mouillez de quelques cuillerées de jus de cuisson et d'un peu de bouillon, ajoutez les fèves; laissez mijoter quelques instants et servez.



Le Foyer du Petit Jardinier

REPONSES DE PETIT JARDINIER

OPALES. — L'homme des champs voit avec un mauvais oeil les marguerites envahir ses prairies; mais moi, amant de toutes les fleurs, je suis fier de posséder un petit domaine où les fleurettes poussent à loisir sans craindre la faux meurtrière. Et c'est plaisir de voir les blanches marguerites se balancer sur leurs tiges, retenues par des clous à tête d'or; dans leur mouvement qui s'incline en cadence vers l'herbe mouvante, elles ressemblent, les coquettes, à des voiles que la houle balance.

Oh! qu'elles sont belles les blanches marguerites, lorsqu'un frisson passe dans la plaine!

L'autre jour, quand le soleil disparut du sommet des montagnes, et qu'une faible lumière resta retenue par les grands sapins verts, j'ai vu des étoiles, furtives, descendre du ciel et venir se cacher parmi les pétales blancs des marguerites. Le ciel en fut attristé, et pas la moindre petite lumière m'apparut à l'horizon. Lorsque les portes du soir furent fermées, l'obscurité voulut se rendre maître de l'espace, mais la lune moqueuse vint illuminer les champs, et je vis, ô spectacle féerique! des millions d'étoiles jaillir du sein des marguerites.

Lorsque vous irez dans nos Laurentides, ma bonne amie, cueillez la marguerite, et vous verrez la trace qu'ont laissée les étoiles dans l'or des pistils des blanches marguerites.

HIRONDELLE BLESSEE. — Venez, je vous ferai un nid avec des feuilles de roses, et les parois seront tapissées de mousse verte, afin d'abriter votre trésor si précieux. De vous gronder j'ai bien gardé, étant si content de votre retour.

FLEURETTE. — Pour ce mot de tendresse, pour cette pensée quasi maternelle, merci, ma jolie fleurette; oh! merci, d'associer le nom de ma mère à vos souvenirs. Chère maman... jadis, c'était elle qui me promenait à travers les Laurentides, il est juste que ce soit à mon tour. Cet amour pour nos montagnes qu'elle a su infiltrer dans ma jeunesse, elle ne savait pas, bonne mère, qu'il serait un jour, une si grande compensation pour son fils éprouvé. Merci, mère chérie, de m'avoir appris à connaître et à aimer la nature; merci, d'avoir guidé mes pas vers ces Laurentides enchantées, où je retrouve mes chers souvenirs d'antan: chaque sentier mousseux garde la trace de nos pas, et sur chaque arbre son nom et le mien sont gravés pour toujours. Le livre de ma vie est là tout entier, et si je m'arrête plus longtemps à certaines pages, déjà lues, ne vous attristez pas, ma mère, il fait si bon lire de doux souvenirs.

DIAMANT NOIR. — Je veux vous placer parmi mes souvenirs, ô beau diamant noir! afin de briller au milieu de tout ce que j'ai de plus précieux.

LILY. — Mais oui, je veux bien être votre bon petit papa, mais... je vais vous dire un gros secret: je suis un homme! alors, suivant vous, il n'y a pas de milieu, l'homme est une bête ou rien? en voilà une idée! Mais dites donc, en dépit de votre "il n'y a pas de peut-être", je veux bien vous croire mais il y a cette bête qui m'embête. Comment concilier cela? Une idée, je vais demeurer bête jusqu'à ce que vous ayez vingt ans. Alors, les hommes ne vous apparaîtront plus si bêtes; votre cœur vous dira pourquoi. Je partage votre théorie sur l'amour. L'indifférence existe même dans l'amour: c'est la cendre refroidie d'un feu qui sommeille. Oui, j'aime mieux votre pseudo que votre appréciation de l'homme. Pour être un papa pas trop bête... je vous ferai apprendre les fables de La Fontaine afin que vous chérissiez mieux les bêtes.

LETTRE NOIRE. — Non, ce n'est pas un fait audacieux de m'écrire souvent, mais un don généreux que votre bonté m'octroie, et croyez que j'en suis fier de recevoir votre meilleur sourire. Pourquoi croire moqueur mon sourire? ma bonne amie. N'ai-je pas accordé toute ma confiance dans le vôtre? Il faut avoir meilleure opinion de moi; j'ai si grande opinion de vous.

LA DAME AUX CAMELIAS. — Oui, madame, mon bonheur est complet. Je n'ai plus rien à désirer, sinon de demander au temps de suspendre son cours afin d'en mieux goûter la félicité présente. Que votre bonheur soit encore plus grand, notre cœur est immense, il peut contenir tant de joies!

G. FROID. — Oui, toujours amis, puisque jamais nous n'avons cessé de l'être, mais que j'ai hâte qu'il fasse moins froid en vous.

LAMPE ETEINTE. — Mes félicitations d'avoir eu le bonheur de connaître ce charmant "Minet" et surtout de la bonne nouvelle que vous m'apprenez: qu'elle va m'écrire plus souvent. Suivrez-vous son exemple? Je ne suis pas étonné de votre exubérante joie et le contraire m'aurait surpris car sa gentillesse égale sa bonté.

LOU. — En parcourant les forêts Laurentiennes, je n'ai vu nul part le gentil Lou. Serai-je plus heureux au Foyer? S'il faut de l'amitié pour vous attirer, j'en ai plein le cœur.

YANE. — Il ne faut plus s'attrister des pleurs de la pluie quand le cœur chante l'indépendance de ses vingt ans. Trop de lumière irradie votre beau ciel pour s'inquiéter de cette ombre qui profile sa tristesse dans le jardin fleuri de votre amitié. La grâce de votre jeunesse doit monter, monte vers l'espérance, orientée par les ris. Laissez se pencher cette tête au pH que lui a donné la douleur; plus bas elle s'inclinera vers la terre, plus vite elle recevra le froid baiser de la tombe. Mais vous, ange de bonté, il ne faut plus vous attrister. Accordez-lui un sourire mais non une larme, perle trop précieuse pour cet écri nbrisé. Un sourire... de vous, ma chère et fidèle petite amie... oui... c'est quelque chose qui scintille dans la nuit de mon deuil, et qu'à travers mes pleurs je crois voir, sous une forme indéfinie, d'ange ou de femme, me montrant le ciel dans un geste tout divin. Cher fantôme qui peuple mes illusions, soit béni pour m'avoir entr'ouvert ce coin de ciel bleu par où je puis la voir dans la reverberation des étoiles qui brillent, plus radieuse, depuis que ma raison a fait taire mes larmes. C'est à vous, chère Yane, que je dois cette paix de l'âme et du cœur; c'est grâce à vous si ma volonté reprend son empire, et si, de faible que j'ai été, je redeviens fort et prêt à la lutte. Vous remercier comme vous le méritez, en aurais-je jamais le plaisir? C'est un bonheur que je n'envisage pas, il est si grand!

A celle qui doit sourire, parce que:

... vite elle a sur ma place

Repandu, prise de pitié,
Le parfum de son amitié!

SPERANZA CORTEZ. — Vos Impressions de vacances sont de toute beauté et je n'attendais pas moins de vous, car dans vos lettres perçait déjà votre talent d'écrivain qui atteint presque la perfection dans ces Impressions. — Tant pis, si je suis obligé de faire pleuvoir cette pluie de fleurs sur votre tête, vous le méritez. — Votre âme de poète sait comprendre la nature. Elle vibre comme une "mer tourmentée" en voyant les flots "se tordant d'écume" et quand la vague expirante vient mourir sur la grève, à vos pieds, votre âme a le recueillement d'un "lac immobile étendant ses eaux dormantes". Je reconnais bien là, l'image de votre âme tantôt agitée, tantôt apaisée. Votre dernière lettre m'a causé une bien grande joie, je vous en remercie. Je vous répondrai longuement une autre semaine. En attendant, j'aimerais bien lire ces "chroniques", mais il est inutile de songer à se les procurer ici. Si vous pouviez me les faire parvenir, je vous les retournerais, après la lecture. Non, mon ami, je ne suis pas cette personne, et peut-être un jour vous saurez pourquoi je suis fier de cela. Vous connaissez mieux mon âme que ma personne, et difficilement l'imagination peut tracer une image exacte de son enveloppe, c'est pourquoi je reste dans l'ombre afin de ne pas désillusionner personne.

UN ENFANT DECOURAGE. — Votre santé doit passer avant tout, et tout en vous reposant, vous pourriez lire ou écrire, disons au Foyer, comme cela votre repos serait agrémenté d'un passe temps instructif.

SPERANZA LA NAPOLITAINE. — Bonjour, petite amie. Oui, je suis tout à fait rétabli.

DIANE. — Oui, je me souviens de vous. A votre entrée au Foyer, je vous disais: "Ce sera si beau une Diane au milieu de mes fleurs". Votre joie m'est douce et votre retour me comble de joie.

BEATRICE. — En effet, je ne doutais pas de votre souvenir, mais je ne suis pas assez parfait pour ne vous avoir pas accusé de négligence, et si je vous dis cela, c'est que difficilement je vois ma pensée. Mais votre lettre aimable, charmante, me prouve qu'il n'a pas été de votre faute, alors je vous souris, ou plutôt non — un homme ne sait pas sourire — je m'incline en silence et mon regard se fait tendre en son admiration. Je vous présente, de nouveau, à tous les membres du Foyer.

TIOMANE. — Ma pensée va aussi vers vous, gentille Tiomane. Et devant votre bonheur, nouveau et si vrai, je me prends à rêver...

ROSE ROUGE. — A ceux qui font pleurer leur Petit Jardinier? mais rien de fâcheux n'arrivera car ils ne savent ce qu'ils font. Je n'ai rien à vous pardonner, vous avez toujours été pour moi l'amie fidèle et bonne dont j'aime à évoquer souvent le doux souvenir. Je ne me rappelle plus de ne pas avoir répondu à plusieurs de vos questions? Je regrette cette lacune et serais très heureux d'y répondre si vous voulez les poser de nouveau. En effet, il me semble que je vous connais très bien sans vous avoir jamais vu, mais le style enregistre les émotions de l'âme et les répète à ceux qui savent lire entre les lignes.

REINE FEE. — sera toujours reçu avec joie. Oui, je connais un peu ce jeu, mais je vous avouerai que je n'ai jamais joué et pourtant je l'aime à la folie, mais Petit Jardinier est un sauvage trop timide pour coudoyer les visages pâles, alors...



La qualité est ce que vous demandez dans un cigare et vous avez la qualité avec un SERENE juste pour 10 cents.

Rien ne procure autant de jouissance qu'un bon cigare.

TUCKETTS
SERENE 10^c
CIGARS



A LA CAMPAGNE

Pour les vacances et les fins de semaine

Le choix est facile à faire. Emportez, pour lire sur la véranda, en canot, dans le hamac ou dans vos promenades, les trois magazines les plus connus pour leur intérêt et leur bon marché —

Le Samedi

Magazine hebdomadaire humoristique

Deux feuillets
Trois nouvelles complètes
Pages amusantes
Le Petit Jardinier
Monologues
Musique — Modes
Nombreuses gravures
3 mois \$1.00

La Revue Populaire

Magazine mensuel littéraire

Un roman complet
Articles nombreux et variés
sur tous les sujets imaginables
50 gravures
3 mois 40c

LE FILM

Magazine mensuel de vues animées

Toutes les nouvelles et potins des grands studios
Service d'information spécial
Beaux et nombreux portraits d'acteurs et d'actrices
3 mois 25c



Lisez et
Faites Lire

NOTRE FEUILLETON
DRAMATIQUE ET
SENTIMENTAL

"Le Secret de l'Enfant"
PAR PAUL ROUGET

Fumez le cigare "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT : 10 CENTS



Quel est le plus gros contribuable du Canada?

La Commission des Liqueurs a payé \$19,144,343 à la douane et l'accise dans les trois premières années de son existence

PRÈS de 35 pour cent (34.9 exactement) des recettes brutes des magasins de la Commission des Liqueurs sont pris par la douane et l'accise.

En 1921, les droits sur les alcools ont été considérablement augmentés, et le nouveau régime créé à Québec en a été le plus affecté. Dès la première année de ses opérations, la Commission des Liqueurs payait \$5,166,436 de droits. En 1922, ce chiffre était porté à \$6,566,000 et en 1923 les droits se montaient à \$7,411,907, formant un total de \$19,144,343 en trois ans.

La Commission des Liqueurs, en outre de ces droits, paie probablement la plus forte taxe de vente au pays.

Sur une caisse de spiritueux dont le coût est de \$16 à son point d'origine, la Commission paie \$17.08 à la douane et une taxe de vente de \$2.85, car on comprend—pour calculer la taxe des ventes—en plus du coût total de \$33.08 les \$23.93 d'accise britannique.

De ce montant de \$2.85, la Commission paie 80 sous sur la valeur de la marchandise et \$2.05 de droits sur d'autres droits. En réalité, la Commission paie une taxe de vente de 16½ pour cent sur le coût initial de ses liqueurs.

Ces chiffres établissent que les droits payés par la Commission s'élèvent à 124 pour cent du prix coûtant des boissons. Sur une bouteille qui coûte \$1.33, la Commission paie \$1.66 à la douane et l'accise, les frais de transport, d'assurance, d'administration, etc., devant être ajoutés à cela.

L'augmentation des droits sur les alcools depuis l'établissement de la Commission des Liqueurs est sans précédent au pays et cependant il est établi que les spiritueux se vendent à meilleur marché dans la province de Québec que dans n'importe quelle partie du Dominion.

EXTRAIT du témoignage de René Lamarche à l'enquête parlementaire sur les opérations de la Commission des Liqueurs:

Q. "Est-ce vous qui établissez les prix coûtants à la Commission des Liqueurs?"

R. "Oui, pour les importations".

Q. "Quel était le prix d'achat de ces 5,947 gallons (de scotch) impériaux?"

R. "Nous avons payé \$34,536.05 au taux du change à la date d'arrivée".

Q. "Maintenant, quels étaient les frais de transport?"

R. "Le fret revenait à \$884.20; frais de valetage, \$20.52; quaiage, \$45.25; assurances, \$274.65; camionnage, \$454; prix des futs, \$1,614. Nous avons aussi payé en droits lorsque nous avons dédouané cette marchandise, \$71,345.87".

Q. "Les droits représentent deux fois le prix d'achat?"

R. "Oui, deux fois; deux fois le prix d'achat et les déboursés".
